

Parcours de femmes usagères de drogues illicites en milieu festif

Une étude qualitative sur leurs expériences et les
relations entre consommation et vie quotidienne

Mémoire de Maîtrise en Sciences Sociales

Orientation : Parcours de Vie, Inégalités et Politiques Sociales

Présenté par Magali Guillain

Directeur : René Knüsel

Experte : Çağla Aykaç

Sommaire

INTRODUCTION.....	5
Motivations personnelles.....	6
Les drogues : quelles définitions et classifications ?	8
Petit historique sur l'usage des drogues et leurs représentations.....	10
Jusqu'au XVIIIème siècle : un modèle religieux et moral	11
XVIIIème siècle : l'émergence des modèles médicaux	11
XXème siècle : remise en question des modèles médicaux	13
1970 à nos jours : des psychothérapies psychanalytiques à la réduction des risques.....	14
Dépendance, abus, usage : différents modes de consommation.....	15
Sociologie et consommation de drogues	17
La persistance de la « figure du toxicomane »	17
... Malgré les possibilités de consommations contrôlées	18
Drogue et insertion professionnelle	25
Consommations de type « récréatif »	27
Consommations de drogues et milieu festif	28
Contexte Suisse	32
État des lieux des consommations en milieu festif	32
Historique, politique des quatre piliers et réduction des risques	33
La réduction des risques et le milieu festif	37
La question du genre.....	39
La place des femmes dans la littérature sur la drogue	40
Les stéréotypes de la mère et de la prostituée	40
Une perspective négligée.....	41
Les particularités des consommations de drogues chez les femmes	42
Prévalence de consommations.....	42
Explications quant aux pratiques addictives des femmes	43
Importance des relations sociales	44
Représentations sociales différenciées, le poids des normes	44
La consommation en milieu festif.....	46
Vers un rapprochement des pratiques ?	48
Positionnement vis-à-vis du genre – de l'importance de le prendre en compte.....	48
Objectifs de recherche	49
Questionnements et hypothèses.....	50
MÉTHODE.....	53
Démarche et positionnement de la chercheuse.....	53
De l'importance de se situer	53
Les questions posées par l'étude d'un comportement illégal	54
Méthodologie de la recherche	55
Le choix d'une démarche qualitative et compréhensive	55
L'entretien semi-directif comme méthode de récolte des données	57
Constitution de l'échantillon	58
Déroulement des entretiens	64
Les difficultés rencontrées lors de la passation d'entretiens.....	65
Traitement du matériel recueilli durant les entretiens.....	66
Analyse des données	67
L'analyse thématique.....	68
ANALYSE DES ENTRETIENS ET RÉSULTATS	71
Remarque préalable à la lecture des résultats.....	71
Rapport à la consommation	71
Vision de la consommation.....	72
Les motivations à consommer des drogues en milieu festif	72
Une consommation festive, occasionnelle, contrôlée.....	72
Se distancier des stéréotypes.....	74
Drogue versus « réalité ».....	77

Différents parcours en fonction de la problématique	78
Pas de passage par une consommation considérée comme problématique.....	79
Passage par une consommation considérée comme problématique.....	83
Consommation actuelle considérée comme convenable	83
Consommation actuelle considérée comme problématique	83
Remise en question de la consommation	83
Quand la consommation sort du cadre festif.....	85
Vécu d'une mauvaise expérience.....	88
Quand la consommation pose un problème identitaire.....	88
L'apprentissage par l'expérience.....	92
Vision du futur	95
Conclusion vis-à-vis du rapport des enquêtées à leur consommation	97
Le travail et les études	100
Le travail comme régulateur	100
Le travail comme organisateur temporel.....	100
Passer par une expérience de consommation trop importante	103
L'importance de l'image au travail	105
Les études comme régulateur	109
Le travail comme « incitateur » à la consommation.....	110
Consommation pour décompresser	110
Consommation pour tenir.....	111
L'influence de la consommation sur le travail ou les études.....	113
Assumer ses excès pour éviter une influence négative	115
L'aspect du bien-être.....	116
Conclusion sur les relations entre travail, études, et consommation de drogues : une imbrication des différents aspects.....	117
Emploi du temps en général.....	122
Conclusion sur les liens entre activités de la vie quotidienne et consommation de drogues	124
La relation amoureuse.....	125
Relation comme « incitation »	126
Partenaire comme « initiateur »	126
Partenaire comme « fournisseur ».....	127
Influence du célibat et des ruptures	128
Relation comme barrière.....	129
L'autre ne consomme pas.....	129
En fonction du bien-être	130
L'autre consomme	131
Conclusion sur les liens entre relations amoureuses et consommation de drogues	133
Autres relations sociales.....	135
Les ami·e·s	135
Taire sa consommation : la peur du jugement.....	135
S'adapter en fonction du lieu et des personnes présentes	136
En parler.....	138
Assimilation de la consommation à « la figure du toxicomane »	138
En parler par franchise, pour assumer et se remettre en question.....	139
La famille	140
Taire sa consommation	140
En parler.....	140
Famille comme barrière	141
La maternité comme barrière	142
Conclusion sur les liens entre relations sociales et consommation de drogues : tabou ou pas tabou ?	145
Liens avec le genre : quelques constats et pistes d'investigation	148
CONCLUSION	153
BIBLIOGRAPHIE.....	165
ANNEXES.....	169

INTRODUCTION

Ce travail porte sur la consommation de drogues, et plus spécialement sur les femmes qui en font usage dans un cadre festif, c'est-à-dire dans un contexte de sociabilité et dans une temporalité circonscrite aux soirées et aux week-ends, dans un but d'amusement et de divertissement. Je m'intéresse à des femmes qui associent plus ou moins régulièrement la drogue et la fête et qui ne consomment pas hors de ce contexte. Je m'interroge sur leurs expériences de consommation, sur la manière dont elles perçoivent cette pratique, sur les types de contrôles qui apparaissent chez ces usagères ainsi que sur les influences qui se jouent entre leur consommation et leur vie quotidienne, qu'il s'agisse de leurs études, de leur activité professionnelle ou de leurs relations amoureuses et sociales. L'idée est de voir comment les consommatrices maintiennent un équilibre entre leur consommation et les attentes sociales. Pour mener à bien ces interrogations, j'ai rencontré une quinzaine de femmes usagères de drogues en milieu festif.

Cet intérêt pour des consommatrices uniquement vient de l'idée que ce type de pratique (prise de risque, recherche de plaisir...) semble aller à l'encontre des normes de genre traditionnelles et des comportements attendus de la part des femmes (soin de soi, soin des autres...). Les consommations féminines, notamment dans le milieu festif, sont peu étudiées, et les mettre en lumière implique alors de remettre en question certaines représentations sociales traditionnelles.

Dans un premier temps, j'exposerai mes motivations concernant cet objet de recherche puis m'intéresserai à la définition des drogues et à certaines distinctions entre les substances. Je m'arrêterai ensuite sur l'histoire des drogues, sur les évolutions concernant la conception de la toxicomanie et sur différentes théorisations. À travers des approches sociologiques, j'examinerai des travaux se concentrant sur la question de la gestion de la consommation de

drogues, sur l'insertion professionnelle d'usager·e·s¹ de drogues et sur les consommations dites « récréatives ». Je m'intéresserai ensuite au contexte suisse, à travers un état des lieux des consommations en milieu festif et un historique de la politique suisse en matière de drogues. Finalement, je m'arrêterai sur la question du genre en lien avec les consommations de drogues. À la suite de ces différents éclairages, mes objectifs, questionnements et hypothèses pourront être présentés.

Motivations personnelles

Mon intérêt pour la consommation de drogues en milieu festif me vient d'abord d'observations et d'expériences personnelles. Depuis que j'ai commencé à sortir en milieu festif, il y a une dizaine d'années, j'ai toujours pu observer la présence d'alcool, de tabac, et dans une moindre mesure, de cannabis. Ces substances modifiant l'état de conscience étaient omniprésentes et faisaient partie intégrante de « la fête ». À l'époque, je n'entendais que très peu parler des drogues dites « dures », et leur consommation, s'il elle existait, m'était invisible. Il y a quatre ans, j'ai commencé à sortir dans des boîtes de nuit diffusant de la musique électronique et notamment de la techno. La découverte de ce nouveau milieu s'est produite à Berlin, et je n'ai pu que constater que la consommation de drogues y était très répandue, voire banalisée. Une grande partie des personnes fréquentant ces soirées parlait ouvertement de drogues et la vente ainsi que la consommation étaient largement visibles à l'intérieur des clubs. À mon retour à Genève, j'ai continué de fréquenter le milieu de la musique électronique et j'ai alors constaté que, bien qu'à une échelle différente, la consommation de drogues était bien répandue aussi dans les clubs genevois. Depuis, cette pratique m'apparaît beaucoup plus visible. Je ne saurais pourtant pas expliquer pourquoi. Est-ce dû

¹ Me positionnant en faveur de l'égalité entre les femmes et les hommes au sein de la langue française, j'ai choisi de rédiger ce travail en accord avec les règles de l'écriture inclusive. Pour ce faire, je me suis notamment inspirée du manuel d'écriture inclusive de l'agence de communication d'influence Mots-Clés dirigé par Raphaël Haddad (2017). Ce type d'écriture vise à assurer une égalité de représentation des deux sexes. Pour ce faire, j'ai renoncé au masculin générique ainsi qu'à la primauté du masculin sur le féminin dans les accords en genre. Lorsqu'un adjectif doit être accordé à des noms à la fois masculins et féminins, j'utilise l'accord de proximité en l'accordant en fonction du genre du nom qui se trouve le plus proche de lui. J'utilise le féminin et le masculin de façon égale, en privilégiant l'énumération par ordre alphabétique, l'usage d'un point milieu ou le recours aux termes épïcènes.

à une évolution personnelle (changement au niveau des soirées fréquentées, nouvelles connaissances...) ou plus globale (augmentation de la consommation de drogues en milieu festif) ? Ai-je simplement perdu de ma naïveté, et la prise de conscience de l'existence de cette pratique m'a-t-elle ouvert les yeux et rendue plus attentive ? Difficile de répondre à cette question, mais je pense qu'il s'agit d'un tout et que les raisons sont multiples.

De fait, mon ressenti sur cette pratique a alors été qu'elle était à la fois banale et cachée. En effet, elle est relativement visible dans certains milieux et, dans ce cadre-là, les usager·e·s en parlent plutôt ouvertement. Pourtant, hors du milieu festif, cette pratique est invisible et peu abordée, tandis que les usager·e·s ne sont pas reconnu·e·s comme tel·le·s. Mes observations m'ont menée à voir que la plupart de ces usager·e·s ne consomment pas de drogues hors du milieu festif et que cette consommation semble « contrôlée ». Ces personnes ne paraissent pas connaître de difficultés particulières concernant leur insertion socio-professionnelle, la plupart étant bien entourée et effectuant des études ou travaillant. Ces observations m'ont confrontée pour la première fois au décalage entre le stéréotype du « drogué » et la réalité de certaines expériences.

Ce sont ces différentes réflexions et observations qui m'ont donné envie de questionner les consommations de drogues illicites en milieu festif, leurs significations pour les usager·e·s, leurs influences sur la vie quotidienne de celles et ceux-ci et leurs éventuelles conséquences en terme de discrimination et d'exclusion sociale. Je me suis aussi interrogée sur les représentations parfois irréelles de la drogue et les stéréotypes associés à ce terme.

M'intéressant depuis plusieurs années au champ des études genre, la question des différences potentielles entre les femmes et les hommes est logiquement apparue. L'on peut en effet se demander si les femmes et les hommes usager·e·s de drogues se trouvent confronté·e·s aux mêmes expériences. Concernant l'aspect social, notamment, si les regards portés sur la drogue sont habituellement négatifs et que celle-ci peut être un facteur de stigmatisation et d'exclusion, il se pourrait que les jugements portés à l'égard des femmes consommatrices soient différents et plus préjudiciables encore que ceux portés sur les hommes. Mes réflexions ainsi que mon étude de la littérature sur le sujet

m'ont alors amenée à m'intéresser spécifiquement aux femmes consommatrices de drogues illicites en milieu festif.

Les drogues : quelles définitions et classifications ?

Dans une étude portant sur la consommation de drogues, la première question à se poser concerne la définition même du mot « drogue » ainsi que les distinctions qui peuvent être faites entre les différentes substances.

Dans une définition large, toute substance pharmacologiquement active sur l'organisme peut être appelée « drogue » (Piro, Richard & Senon, 2005a). Néanmoins, la définition populaire correspond plutôt à celle que donnent les médias, qui « *font des drogues des substances actives sur le psychisme (dites de ce fait 'psychoactives' ou 'psychotropes'), dont l'usage est réputé donner lieu à une dépendance et conduire à la déchéance, et dont l'utilisation est prohibée en raison de leur dangerosité singulière* » (Piro et al., 2005a, p.91).

Il est difficile d'établir une classification des drogues en raison de « *la variété chimique des substances psychoactives susceptibles d'enranger une dépendance, la diversité de leur origine, de leurs usages, de leurs modes d'action et de l'intensité de leurs effets* » (Piro et al., 2005a, p.91). Les drogues peuvent néanmoins être distinguées en raison de leur statut légal. En effet, il existe aujourd'hui des drogues licites (alcool, tabac, médicaments...) et illicites. Toutefois, « *la distinction entre les drogues licites et illicites n'a pas raison d'être au regard du pharmacologue, ni, le plus souvent, du clinicien. Il semble plus pertinent d'établir une distinction entre les modes de consommation (usage, usage abusif ou nocif, dépendance) et les risques que fait encourir cette consommation* » (p.93). Cette distinction n'a peut-être pas de raison d'être au sens pharmacologique, mais les conséquences sociales de cette distinction sont réelles, puisque « *ce clivage fait des personnes qui consomment des produits psychotropes, indépendamment de leur sexe, tantôt des criminel·le·s et tantôt des citoyens ou citoyennes irréprochables, en fonction de la substance en question* » (Ernst, Rottenmanner & Spreyermann,

1995, p.18). Ce propos est néanmoins à nuancer avec le type d'usage et la maîtrise des produits licites (un alcoolique, par exemple, ne sera pas considéré comme irréprochable). Quoi qu'il en soit, l'interdiction de certaines substances « *peut être conçue comme la cristallisation d'un jugement moral, qui a défini cet usage comme contraire aux valeurs et aux intérêts de la collectivité, et qui est parvenu à se faire inscrire dans la loi* » (Peretti-Watel, 2005, p.21). Cette consommation qui échappe à l'autorité est donc la cible de représentations négatives, plus que l'alcool et le tabac, sans compter que les usagers se heurtent à des risques plus importants avec la justice, pouvant mener jusqu'à la prison.

Une autre distinction peut être faite concernant le caractère « dur » ou « doux » des drogues : « *Dans les années 1970, une distinction entre les drogues réputées 'douces' et d'autres dites 'dures' est banalisée. Cette distinction ne va cependant pas de soi. Les drogues douces seraient celles qui ne donneraient pas lieu à des effets toxiques sensibles, chez une personne n'ayant pas d'antécédents de troubles psychologiques ou psychiques, et dont la consommation n'induirait pas de dépendance psychique ou physique. (...) Cette typologie des psychotropes demeure objet à controverse, car les effets des produits, quels qu'ils soient, sont liés à la nature de la drogue, à la dose consommée, à la fréquence de la consommation mais aussi et surtout au contexte individuel et social de cette consommation* » (Pirot et al., 2005a, p.95). Il paraîtrait alors plus pertinent de parler, par exemple, de consommation « dure » ou de consommation « douce ».

Au sein des substances illicites, le cannabis tient une place un peu particulière puisqu'il est considéré comme la drogue « douce » par excellence. Il est d'ailleurs plus proche de la dépénalisation que les autres substances, sa stigmatisation est moindre et sa diffusion beaucoup plus large. Par exemple, d'après l'enquête Baromètre Santé 2000, on parle en France de 20% de la population des 18-75 ans qui aurait déjà expérimenté le cannabis contre moins de 2% pour les autres substances illicites (Peretti-Watel, 2005). Fumer du cannabis est de nos jours une pratique presque banale. D'ailleurs, le CBD s'est fortement répandu en Suisse au cours de cette dernière année. Ce terme renvoie à une forme de cannabis contenant beaucoup de cannabidiol (CBD), et moins de 1% de tétrahydrocannabinol (THC), le cannabinoïde responsable de l'effet

psychotrope du cannabis (Addiction Suisse, 2017). En raison de ce taux de THC très bas, ce type de cannabis n'est pas soumis à la loi sur les stupéfiants. Ainsi, l'offre et la demande de CBD se sont fortement accrues en Suisse ces derniers temps (Addiction Suisse, 2017). Ce produit relaxant a plutôt bonne presse, bien que ses propriétés exactes ne soient pas encore très bien connues. Toutefois, ce cannabis légal ressemble à s'y méprendre au cannabis illégal, ce qui semble poser problème aux forces de police, qui n'ont actuellement pas les moyens de différencier les deux produits lors de leurs contrôles (RTS, 21 mars 2017). Selon plusieurs médias (notamment Le Courrier, 11 mai 2017 ; Le Matin Dimanche, 5 novembre 2017), la propagation du cannabis à basse teneur en THC semble avoir réveillé le débat quant à la dépénalisation du cannabis « traditionnel » et avoir fait un pas de plus vers sa légalisation.

Dans cette étude, l'intérêt portera sur les drogues illicites autres que le cannabis, dont les conséquences sociales et légales sont potentiellement plus importantes. Par souci de simplicité, ces drogues illicites autres que le cannabis seront par la suite simplement désignées par le mot « drogues ». Par ailleurs, le focus se fera moins sur les propriétés de telle ou telle substance que sur les contextes de consommation et l'usage qui en est fait.

Si, aujourd'hui, des nuances sont faites en fonction du type de produit, de la fréquence de consommation ainsi que du contexte individuel et social, et si l'on est conscient que la consommation de drogues couvre de multiples réalités, cela n'a pas toujours été le cas. Les usages de drogues ont évolué au fil du temps, tout comme le regard porté sur les consommateurs et les consommatrices. Il est alors nécessaire de s'arrêter un instant sur l'histoire des usages des drogues ainsi que sur l'évolution des conceptions à leur propos.

Petit historique sur l'usage des drogues et leurs représentations

Dans cette section, je me baserai essentiellement sur l'historique de Pierre Angel, Sylvie Angel et Marc Valleur qui se trouve au sein de l'ouvrage *Toxicomanies* (Angel, Richard, Valleur & Chagnard, 2005).

Jusqu'au XVIIIème siècle : un modèle religieux et moral

La littérature sur la drogue s'intéresse principalement à la question de la toxicomanie. Cette dénomination, comme nous le verrons, est issue d'une construction sociale qui évolue au fil du temps. L'intérêt pour les drogues, quant à lui, semble durer depuis la nuit des temps. En effet, les premiers hommes avaient déjà découvert le pouvoir de certaines plantes et s'intéressaient aux substances psychoactives (Angel, Angel & Valleur, 2005). Durant longtemps, l'usage de certaines drogues comme l'opium ou le chanvre fût lié à la religion, à une certaine forme de spiritualité et à des rites (notamment chez les Égyptiens, les Assyriens, les Indiens...). C'est en Orient que l'efficacité de certaines plantes contre les maladies fût mise en avant. Il y a plus de 2000 ans, les Grecs et les Romains reconnaissaient eux aussi la dimension thérapeutique de certaines substances, tandis que les premiers alcools de raisin faisaient leur apparition. On se trouve alors dans un modèle moral ou religieux, dans lequel les drogues, qu'elles soient remèdes ou poisons, sont d'abord « *un moyen d'approcher ou d'interpeller les puissances supérieures, d'accéder au sacré* » (Angel et al., 2005, p.11). Elles sont utilisées de façon rituelle, et, « *dans ce cadre, l'intempérance sous toutes ses formes est un vice ou un crime, en tout cas un pêché, un gaspillage des dons divins* » (p.11). Selon les auteur·e·s, « *la source la plus profonde de la prohibition des drogues tient sans doute à ces liens éternels entre les drogues et le sacré ; de là l'interdiction de leur usage en dehors des cadres prescrits par la religion* » (p.11).

XVIIIème siècle : l'émergence des modèles médicaux

Dès la fin du XVIIIème siècle, on évolue vers un modèle « monovarié » de maladie (Angel et al., 2005). Selon ce modèle, le mal est contenu dans la substance. Il s'agit d'un modèle de type « intoxication », où le produit en lui-même est considéré comme étant la cause du mal, ce qui entraîne l'idée qu'il faut éradiquer le produit. On assiste alors aux débuts d'une séparation entre la médecine et la religion, et la médecine s'approprie des problématiques qui

étaient jusque-là principalement d'ordre moral ou religieux. À partir du XIX^{ème} siècle, la consommation d'opium se répand largement en Europe et les premiers « toxicomanes » apparaissent. La morphine est dérivée de l'opium en 1817 puis l'héroïne en 1898. Celle-ci est initialement vendue comme un médicament. C'est à la même époque que la cocaïne, issue des feuilles de coca, arrive en Europe. Elle est également utilisée en médecine, et les premiers états de dépendance sont alors constatés. Toutefois, la prohibition est le résultat d'une histoire complexe et elle ne provient pas seulement du constat de ces abus. Elle est notamment issue des conflits entre les Occidentaux et la Chine, importatrice d'opium. Les États-Unis deviennent alors les premiers grands acteurs de la prohibition.

Dès le début du XX^{ème} siècle, la « lutte contre la drogue » devient « *une préoccupation pour tous les gouvernements (...), et treize pays adoptent des résolutions visant à supprimer l'usage de l'opium et à limiter l'emploi de ses dérivés à des fins strictement médicales* » (Angel et al., 2005, p.9). Apparaît alors un modèle « bivarié » et la construction de la toxicomanie comme une maladie. Cette conception est issue des progrès scientifiques, mais également « *de l'abandon progressif d'une vision morale et religieuse qui, sous l'Ancien régime primait tout autre cadre explicatif* » (p.12). Selon la théorie de la dégénérescence qui émerge à la fin du XIX^{ème} siècle, certains individus sont plus faibles que d'autres. L'alcoolisme ou la toxicomanie sont alors le fait de « dégénérés ». Ce modèle fait ainsi une place à la fois à l'individu et à la substance. Dès les années 1930, en Amérique du Nord, il est notamment diffusé par le mouvement des Alcooliques Anonymes. Selon cet organisme, l'alcoolisme est une maladie, mais elle concerne seulement les individus prédisposés. Il est alors intéressant de noter que les conceptions vis-à-vis de l'alcool et des drogues ne sont pas fondamentalement différentes.

La période de la deuxième guerre mondiale voit ensuite arriver les amphétamines et la découverte du LSD. Les médicaments psychotropes disponibles alors ne visent qu'à « *réduire des symptômes ou des maladies, non à explorer les faces cachées du psychisme* » (Angel et al., 2005, p.10). Dans les années soixante, pourtant, les premières expériences hallucinogènes se propagent aux États-Unis tandis qu'apparaissent les premières communautés hippies, et, avec elles, « *une extension épidémique de l'usage de drogues* »

(p.10). En France, le mouvement hippie est moindre mais le nombre de toxicomanes augmente néanmoins drastiquement dès les années septante, et la consommation ainsi que le trafic de drogues deviennent alors des préoccupations d'importance pour le gouvernement.

XXème siècle : remise en question des modèles médicaux

Au début des années 1970, les visions strictement médicales et psychologiques de la toxicomanie et de l'alcoolisme sont remises en cause. En effet, certaines études montrent que des sujets dépendants réussissent à devenir des consommateurs modérés et contrôlés, voire abstinents. C'est l'apparition d'un modèle « trivarié » et la prise de conscience que « *oultre l'interaction entre le sujet et la substance, il fallait aussi faire une place, non négligeable au contexte, à ce que Claude Olievenstein a appelé 'le moment socioculturel'* » (Angel et al., 2005, p.13). Selon cette conception, le « moment socioculturel », la culture, l'apprentissage, les croyances etc., sont des facteurs de première importance pour appréhender le phénomène de la consommation de drogues. Cette conception a émergé à travers les travaux de Claude Olievenstein ainsi que ceux de Norman E. Zinberg, dont l'ouvrage *Drug, Set and Setting* (1974) est resté une référence. Pour Pierre Angel, Sylvie Angel et Marc Valleur « *ces remises en question ont pu favoriser les études de toxicomanie comme 'carrières', au sens de la sociologie interactionniste* » (2005, p.13). Les sociologues interactionnistes de l'École de Chicago ont « *construit l'usage de drogues comme des mondes sociaux à part entière avec ses codes et ses logiques, et ont ainsi contribué à mettre à distance le regard moralisateur porté sur les drogues* » (Jaufret-Roustide, 2009, p.112). Le travail d'Howard Becker dans les années 1960 sur les fumeurs de marijuana en est le meilleur exemple : avec sa notion de « carrière », il montre que les interactions sont codifiées au sein de l'usage de drogues selon les normes introduites par le groupe de fumeurs. La notion de carrière rend ainsi compte d'un phénomène complexe et multivarié qui va au-delà de la maladie ou de la délinquance (Jaufret-Roustide, 2009).

1970 à nos jours : des psychothérapies psychanalytiques à la réduction des risques

L'évolution des conceptions de la toxicomanie s'est notamment ressentie au niveau des lois françaises et les années 1970 marquent un véritable tournant. Alors que dans les années 1960, la consommation était existante mais relativement secrète et confinée à certains milieux (artistes, médecins, jeunes issu·e·s de classes aisées), la toxicomanie est identifiée comme problème à partir des années 1970 (Jaufret-Roustide, 2004). Une action publique spécifique est alors mise en place, et le phénomène, d'abord invisible et privé, « *devient public et est rapidement présenté comme épidémique et dramatique* » (Jaufret-Roustide, 2004, p.112). C'est le début de la conception de la drogue comme « fléau ». Dans le contexte social du début des années 1970, « *une relation de causalité est alors établie entre les mouvements contestataires politiques et culturels et la consommation de drogues. La crainte de voir toute une génération remettre en cause les modèles sociétaux dominants contribue à faire de la drogue un problème public et accélère la volonté de légiférer sur cette question* » (p.113). Il y a une « *volonté de contrôler la jeunesse contestataire et l'extension de la liberté privée des années 1970* » (p.113). Les arguments sont moraux, on retrouve une idée d'abstinence, de désintoxication et d'éradication. Cette conception se concrétise à travers la loi française de 1970, selon laquelle toute consommation de drogues devient un acte délictueux. Au sein de cette loi, pas de distinction entre les produits, les intensités de consommation et l'usage privé ou public. On trouve une tentative d'allier soin et répression, le toxicomane étant vu à la fois comme un délinquant et comme malade, à la fois coupable et victime. Cette nouvelle loi, couplée à la création de dispositifs de prise en charge spécialisés, aboutit à construction, en France, de la « figure du toxicomane » (Jaufret-Roustide, 2004).

La prise en charge est alors initiée par des psychiatres, des infirmier·e·s, travailleurs et travailleuses sociales – et notamment par Claude Olievenstein – qui rejettent les théories de la psychiatrie classique. La conception dominante et la technique d'intervention privilégiée pour traiter les toxicomanes devient alors la psychothérapie d'inspiration psychanalytique. Selon cette approche, le toxicomane est vu « *comme un être suicidaire prenant plaisir à jouer avec la*

mort » (Jauffret-Roustide, 2004, p.117) et se sentant invulnérable. Le toxicomane est qualifié d'inconstant, d'instable, d'infantile, de manipulateur, de menteur et d'irresponsable, tandis que la toxicomanie est considérée comme le symptôme d'une souffrance. Elle est issue d'une souffrance mais n'est plus considérée comme une maladie ; par conséquent, les médecins sont « exclus » du processus de prise en charge. Ce discours psychanalytique domine jusqu'à la fin des années 1980 (Jauffret-Roustide, 2004).

Dans les années 1980, la découverte de la contamination des toxicomanes par le VIH marque le « *point de départ d'une contestation de la validité et de la légitimité de l'ensemble des approches qui avaient cours dans le champs de la toxicomanie* » (Jauffret-Roustide, 2004, p.119). Les toxicomanes sont alors considérés comme étant en danger de mort. « *La dynamique de la lutte contre le sida, dont le mouvement associatif est le moteur, a été une condition favorable à un changement de référentiel dans le champs de la toxicomanie* » (p.119) et elle marque les débuts de la réduction des risques. Dans les années 1990, la réduction des risques s'impose sur les psychothérapies d'inspiration psychanalytique. On passe alors de la figure de victime à celle d'individu responsable et autonome.

Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur la démarche de la réduction des risques à travers le cas de la Suisse.

Dépendance, abus, usage : différents modes de consommation

Au-delà des différences entre les substances, les modes de consommation, c'est-à-dire la façon dont ces substances sont consommées, sont particulièrement important. Le manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM), classification internationale, a établi des critères diagnostiques afin de distinguer trois grands types de comportements de consommation : la dépendance, l'abus et l'usage (Farges, 2005).

La dépendance à une substance, selon le DSM IV (1994), est un « *mode d'utilisation inadapté d'une substance conduisant à une altération du fonctionnement ou à une souffrance cliniquement significative* » (Farges, 2005, p.16). Elle est caractérisée par des symptômes d'ordre biologique (tolérance et sevrage), psychologique (consommation plus importante ou plus longue que prévue, désir non réalisé de diminuer ou de contrôler la consommation) et comportemental (temps important consacré aux activités qui tournent autour de la consommation, abandon ou réduction de certaines activités en raison de la consommation, poursuite de la consommation malgré la prise de conscience de ses impacts négatifs) (Farges, 2005).

L'abus, quant à lui, représente l'utilisation occasionnelle ou répétée d'un produit, sans dépendance mais susceptible de provoquer des problèmes de santé et/ou sociaux (Farges, 2005). L'abus d'une substance, selon le DSM IV, peut être caractérisé par l'une des manifestations suivantes : « *utilisation répétée d'une substance conduisant à l'incapacité de remplir des obligations majeures au travail, à l'école ou à la maison (...); utilisation répétée d'une substance dans des situations où ce comportement peut être physiquement dangereux (...); problèmes judiciaires répétés liés à l'utilisation d'une substance (...); utilisation de la substance malgré les problèmes interpersonnels ou sociaux, persistants ou récurrents, causés ou exacerbés par les effets de la substance (...)* » (Farges, 2005, p.19).

L'usage ne relève pas quant à lui de la pathologie et il « *pose explicitement le fait qu'il pourrait y avoir, pour certaines substances et certaines modalités de consommation, une utilisation sans risque et non dommageable pour la personne* » (Farges, 2005, p.20). Selon Florent Farges, « *les usagers occasionnels (appelés aussi 'expérimentateurs')* sont des sujets qui utilisent une substance psychoactive à des fins récréatives, festives. Ils maintiennent une vie sociale, et l'usage est caractérisé par une consommation n'entraînant ni complication, ni dommage » (2005, p.20). L'auteur avance encore que « *bien acceptée pour l'alcool, cette conception est très critiquée concernant le cannabis, a fortiori l'héroïne. Pour les substances illégales, on considère actuellement en France que tout usage est nocif d'emblée ou à terme car faisant courir un risque pour le consommateur* » (p.20).

Cette vision des choses est essentiellement médicale et se concentre sur l'interaction sujet-produit. Toutefois, elle met en avant l'existence de consommations qui ne relèveraient ni de la dépendance, ni de l'abus. Nous allons nous éloigner à présent du modèle médical pour nous approcher de modèles sociologiques et nous intéresser à la question du contrôle qui caractérise certains types de consommation.

Sociologie et consommation de drogues

La réflexion sur les drogues à travers le regard des sciences sociales a émergé à la fin des années 80, notamment sous l'impulsion d'Alain Ehrenberg (Jauffret-Roustide, 2009). Selon celui-ci, « *une appréhension élargie des drogues illicites, particulièrement à partir d'enquêtes sociologiques, historiques ou ethnologiques, devrait pouvoir modifier les représentations des acteurs politiques et judiciaires et, en conséquence, concourir à sortir des impasses que le cercle pathologie, délinquance et insécurité maintient non seulement aux dépens des intérêts des consommateurs abusifs de drogues, mais également à ceux de l'intérêt général* » (Ehrenberg, 1991, p.26).

La persistance de la « figure du toxicomane » ...

Les années 1970 ont vu émerger la « figure du toxicomane » (Jauffret-Roustide, 2004). Depuis, les représentations communes concernant la consommation de drogues sont souvent irréelles. Premièrement, on a tendance à confondre usage de drogues et toxicomanie, bien que « *la figure du toxicomane ne résume pas l'usage des drogues* » (Ehrenberg, 1991). De plus, plusieurs auteur·e·s (Caiata Zufferey, 2006 ; Ogien, 2006 ; Jauffret-Roustide, 2009) relèvent que la toxicomanie est généralement associée à des images d'animalité, de compulsivité, d'immoralité, d'irresponsabilité, de déchéance et d'aliénation. Dans ce contexte, « le drogué » est considéré comme un individu sans volonté n'ayant aucune maîtrise sur sa vie (Jauffret-Roustide, 2009). Il est par ailleurs considéré dans l'imaginaire collectif comme un délinquant, un marginal et un être potentiellement dangereux (Fontaine, 2006).

Ces représentations sont néanmoins en désaccord avec le savoir scientifique, comme le souligne avec justesse Albert Ogien : « *Des décennies de recherches ont en effet établi que la consommation régulière de stupéfiants est une pratique relativement réglée qui, même si elle fait courir des risques sanitaires aux individus qui s'y adonnent, ne les détruit pas systématiquement et entraîne rarement des conséquences catastrophiques pour l'ordre social. Or, ce savoir accumulé se montre incapable de déraciner les convictions courantes au sujet des méfaits de la drogue* » (2006, p.11). Selon Ogien, on a toujours tendance à prendre pour exemple les cas les plus graves, alors que ceux-ci sont pourtant les plus rares. Il souligne la difficulté d'admettre « *que la consommation de stupéfiants puisse ne pas avoir les conséquences qu'elle est censée produire* » (p.11). Cette vision a pour conséquence de « *justifier la suspicion, le paternalisme et l'esprit de vengeance qui encombrant, encore, les politiques répressives, sanitaires et sociales mises en œuvre à l'endroit des usagers de drogues* » (p.12).

... Malgré les possibilités de consommations contrôlées

Depuis quelques années, plusieurs auteur·e·s (Castel & Coppel, 1991 ; Castel, 1998 ; Soulet, 2002 ; Caiata Zufferey, 2006) se sont intéressé·e·s à l'aspect du contrôle et de la gestion de la consommation. Cet intérêt est toutefois récent, et, jusque là, peu s'y étaient consacré·e·s à l'exception de Norman E. Zinberg dans les années 1970 (Soulet, 2002).

En 1998, Robert Castel publie un ouvrage issu de sa recherche sur les sorties de la toxicomanie. Il y définit la toxicomanie à l'aide du concept des lignes biographiques dominantes². Le ou la toxicomane « avéré·e » est celle ou celui pour qui le rapport au produit devient la ligne biographique dominante, empiétant sur les autres tracés de sa trajectoire et la déstabilisant. Sa définition empirique de la toxicomanie est alors la suivante : les toxicomanes sont « *les individus qui ont organisé une part essentielle de leur vie personnelle autour de la recherche et de la consommation d'un ou de plusieurs produits psychotropes et (qu'ils le regrettent ou le revendiquent) reconnaissent*

² Cette notion est empruntée à Albert Ogien, qui la définit en 1995 dans son ouvrage *Sociologie de la déviance*.

l'importance pour eux de cette option » (p.223). Néanmoins, « quelle que soit son intensité, l'investissement d'un individu dans l'univers de la drogue ne suit pas nécessairement le cours programmé d'une marginalisation, conduit rarement à une exclusion sans possibilité de retour » (p.223). Dans ce contexte, la sortie de toxicomanie intervient lorsque la drogue n'est plus la ligne biographique dominante. Castel souligne alors la possibilité d'une sortie de la toxicomanie qui ne passerait pas forcément par l'abstinence, et la possibilité d'une consommation considérée comme gérée à partir du moment où elle n'empiète pas sur les autres lignes biographiques de l'utilisateur.

Différents types de contrôles sont alors en œuvre : auto-contrôles, contrôles sociaux et hétéro-contrôles. Castel avait déjà réfléchi à la question des contrôles dans un texte publié avec Anne Coppel en 1991. Selon Castel et Coppel, les hétéro-contrôles apparaissent lorsque les autres types de contrôles ne suffisent plus et qu'on est face à une dérégulation. Les deux instances spécialisées (et concurrentes) dans ce type de contrôle sont la médecine et la justice. Selon les auteur·e·s, ces hétéro-contrôles sont nécessaires « *à partir du moment où la toxicomanie a été définie historiquement comme un problème social, c'est-à-dire mettant en question la nature du lien social. Cette menace ne peut que faire intervenir la puissance publique » (p.243). Néanmoins, « l'expérience toxicomaniaque - et a fortiori l'ensemble des pratiques de consommation de drogues - déborde largement ce que peuvent en maîtriser les hétéro-contrôles. Ceci parce que la toxicomanie est une pratique sociale multidimensionnelle, et pas seulement une pratique qui touche à la délinquance ou à la pathologie » (p.244). Ainsi, les auteur·e·s soulignent l'importance des auto-contrôles et des contrôles sociaux.*

Les auto-contrôles mobilisés par l'individu qui consomme des drogues consistent à gérer la recherche du produit et sa consommation, ainsi qu'à « *gérer son rapport aux gens 'normaux' : essayer de faire bonne figure à table s'il vit en famille, passer sans trop tituber devant sa concierge, ne pas piquer du nez devant son patron s'il travaille, son professeur s'il étudie, ou simplement dans le métro » (Castel, 1998, p.17). En effet, « le toxicomane, comme tout un chacun, doit se conduire, au sens d'avoir un comportement en réponse à des situations (...). [Il est] un individu social qui continue pour une part à s'appuyer sur les codes ordinaires de la vie commune, et sur lequel*

continue à peser les contraintes les plus prosaïques » (Castel & Coppel, 1991, p.245).

Les contrôles sociétaux sont quant à eux les pressions de l'environnement social qui apparaissent en retour et qui influencent la conduite de l'utilisateur. Ces contrôles sont permanents et « *peuvent se traduire tantôt par rejet et exclusion, tantôt par ressources et supports* » (Castel, 1998, p.17).

Castel et Coppel soulignent que les drogues illicites sont « *en grande partie contrôlées, et ce, à différents niveaux, depuis l'abstinence jusque, et y compris, aux consommations dépendantes* » (1991, p.246). Les auteur·e·s rappellent que les utilisateur·e·s de drogues abandonnent le plus souvent leur pratique et que, « *pour la grande majorité, la drogue n'a rien d'irrésistible* » (p.246).

Selon Castel, les individus se donnent des règles précises afin de s'adonner à leurs envies, ce qui « *manifeste le caractère maîtrisé et organisé de l'usage, tout à l'opposé de ces visions débridées du toxicomane hors de sa conscience* » (1998, p.38). Il souligne l'importance de l'apprentissage et de l'accumulation des connaissances qui permettent d'aboutir à une maîtrise de la consommation.

Sa réflexion permet de repenser le clivage drogues dures / drogues douces. Il évite en effet d'utiliser cette distinction, le point essentiel étant « *la cristallisation du comportement social autour d'un produit x ou y* » (p.28). Ainsi, bien que l'héroïne soit une drogue « dure » dans le sens qu'elle peut « *bouleverser profondément l'organisation biographique de la vie du sujet, (...) son usage ne suffit pas à définir l'état de 'toxicomane avéré'. Il peut y avoir, du moins pendant un certain temps, des usages contrôlés du produit qui n'entraînent pas un bouleversement de mode de vie* » (pp. 28-29). Par ailleurs, d'autres produits peuvent mener à une redéfinition du mode de vie.

À la suite de Castel, Marc-Henry Soulet publie un ouvrage sur la gestion de la consommation de drogues (2002). En introduction, l'auteur souligne que plusieurs études arrivent au constat selon lequel « *il doit exister des consommateurs de drogues dures qui organisent leur consommation de façon à ce que celle-ci, demeurant invisible, est non problématique socialement et même, peut-être, individuellement* » (p.25). Il dénonce alors une « *centration sur des modèles de consommation extrême dans la littérature scientifique*

comme dans les modes de traitement [qui] a longtemps empêché de considérer qu'il pouvait exister quelque chose entre abstinence et consommation compulsive » (p.27). Pourtant, la définition de la toxicomanie comme une « forme de consommation non maîtrisée des drogues » (p.102) implique comme corollaire « qu'il y a des usages maîtrisés des drogues » (p.106). Soulet affirme donc l'existence de consommateurs gestionnaires qui « ne s'apparentent pas aux toxicomanes, car la drogue n'est pas la dimension dominante de leur biographie » (p.110). Il définit cet usage contrôlé par une ingestion régulière, sans escalade vers l'abus ou la dépendance et sans rupture avec le fonctionnement social quotidien.

En consommant de la drogue tout en maintenant un contrôle sur cette consommation, ces individus sont à la fois « déliés » et « reliés », et l'auteur se demande dès lors comment « *comprendre ce qui s'énonce comme antinomique a priori, être marginalisé et, simultanément, intégré* » (p.111). En effet, comment concilier une pratique associée à la marginalité tout en étant intégré dans la société ? Il s'agit, selon l'auteur, de trouver comment résoudre ce conflit : « *Les opportunités de contrôler son existence sociale et de maîtriser sa consommation sont variables dans l'univers éclaté de la drogue. (...) Mais ces modes de consommation renvoient tous au nécessaire partage entre deux univers, l'univers de la dépendance et l'univers de l'intégration, chacun d'entre eux présupposant l'adéquation à toute une série de règles qui sont en contradiction apparente les unes avec les autres. Ce qui se présente comme un conflit de normes demande en même temps d'être résolu pour que le consommateur de drogue gestionnaire puisse garder un équilibre entre les deux mondes auquel il participe, pour qu'il puisse maîtriser la tension entre les formes de déliance et de reliance qui structurent son expérience sociale* » (pp.112-113).

Dans le cadre de sa recherche conduite en Suisse, Soulet mène alors des entretiens avec des consommateurs et des consommatrices de cocaïne et/ou d'héroïne qu'il qualifie de « gestionnaires ». Ces personnes ont connu des épisodes de dépendance par le passé et la moitié est connue des institutions tandis que l'autre est une population « cachée », c'est-à-dire non connue des institutions. Au vu de notre objet, il est intéressant de relever qu'alors qu'il visait une égalité de genre de son échantillon, les trois-quarts des répondant·e·s

sont finalement des hommes, et il y a même 90 % de consommateurs parmi la population cachée.

Soulet démontre que la consommation peut être compatible avec la vie ordinaire, et que ces usager·e·s, qu'il dote de compétences d'acteurs, mettent en place des règles de consommation. Il s'agit de limites à ne pas franchir et qui constituent le rapport entre l'individu et le produit : « *Tant bien que mal, ils tentent de développer des logiques protectrices ou de s'entourer de garde-fous, de 'trucs' afin de ne pas laisser dériver la consommation d'un produit aimé mais aussi 'respecté'. La mise en place de ces conduites de gestion montre en fait que le consommateur est conscient de la dangerosité du produit. Cette lucidité lui permet de développer des conduites de gestion et d'être acteur de sa consommation. (...) Il s'avère que l'existence de conduites de gestion va de pair avec la reconnaissance de la problématique et la dangerosité potentielle du produit* » (p.115).

Concernant la fréquence de consommation, il s'agit surtout de résister à l'escalade en trouvant « *une fréquence convenable au regard de ses objectifs et autres lignes de vie* » (p.128). On constate alors que la gestion est une pratique individuelle, dont les règles ne sont pas objectives, mais dépendantes de chacun·e. Selon l'auteur, les conduites de gestion émergent « *grâce à un apprentissage construit plus sur l'expérience personnelle que sur des formes objectivées de transmission d'un savoir codifié. D'ailleurs, si certaines de ces connaissances sont formelles (...), nombre d'entre elles sont éminemment individuelles, même si fortement enracinées dans l'expérience sociale des individus : connaissance de son corps et de ses réactions au produit, développement de priorités externes à la consommation, entretien d'une double appartenance entre conventionalité et marginalité...* » (p.132). Il en découle que « *le système de production de la gestion est donc on ne peut plus fragile puisqu'il repose sur des variables peu contrôlées socialement, fût-ce par un groupement de consommateurs* » (p.132).

À travers son étude, Soulet observe que la drogue a chez ses participant·e·s une place délimitée au sein de leur mode de vie : « *Ceux-ci attribuent un sens circonscrit à leur usage de produits stupéfiants et limitent leur consommation à des conditions spécifiques* » (p.135). Ainsi, cela permet de maintenir un usage

occasionnel, car « *en dehors du cadre considéré comme approprié pour la consommation, le consommateur n'imagine pas pouvoir consommer, car la consommation n'aurait plus de sens* » (p.135). Il souligne alors l'importance des rituels : « *On franchit une étape importante dans la carrière de toxicomanie quand on dés-insère la consommation de son cadre, quand la consommation sort de ses rituels. (...) Le rituel fournit des critères de consommation extérieurs à la personne : il faut qu'il y ait une fête, il faut qu'il y ait l'envie de s'amuser, il faut qu'il y ait certaines personnes, il ne faut pas aller travailler le lendemain... (...) Que l'usage soit lié à des rituels semble être une des caractéristiques des consommateurs gestionnaires* » (pp. 135-138). Soulet souligne encore que l'utilisateur est à la fois acteur ou actrice et auteur-e, dans le sens qu'en plus de produire des actions, elle et ils donnent du sens à ces actions.

Au final, la gestion est un « *processus interactif et dynamique s'appuyant tant sur un savoir explicite (connaissance des produits) que sur des compétences relationnelles et la variété des ressources personnelles, sociales et culturelles. La différenciation des situations vécues laisse en effet émerger un dénominateur commun, constitué par le fait que la gestion suppose le développement d'une série de compétences relevant de registres différents* » (p.161). Les formes de gestions sont plurielles, c'est pourquoi l'auteur préfère alors le terme de « système gestionnaire ». Il souligne encore la non-stabilité de cette situation : « *La gestion n'est pas une situation facile, elle repose sur la reconnaissance renouvelée du danger potentiel, social, sanitaire et légal, que fait encourir la consommation. (...) En d'autres termes, la gestion ne repose pas sur un contrat à long terme ; elle n'est pas une situation acquise. Au contraire, elle est continuellement renégociée par le consommateur dans son rapport au produit et dans son mode de vie* » (p.270).

Maria Caiata Zufferey poursuit la réflexion avec la publication, en 2006, d'un ouvrage consacré aux sorties de la drogue à l'époque de la réduction des risques. Elle y souligne notamment l'importance de la rationalité de l'individu, dont l'agir « *est doté d'intentionnalité et vise à maximiser ses avantages et à minimiser ses pertes* » (p.34). Cette rationalité s'exerce néanmoins dans un contexte de contraintes sociales, et les raisons d'agir peuvent être « *influencées par l'éducation, par la culture, par le milieu qui restreint l'horizon du possible* »

en imposant des catégories prédéterminées de pensée » (p.35). Selon elle, la consommation de drogues peut être remise en cause à la suite « d'une évaluation cognitive des avantages et des désavantages de la consommation : la personne choisit rationnellement de s'en sortir après avoir pesé les pour et les contre que la poursuite de la pratique implique » (p.39), et ce, notamment, à la suite d'une accumulation d'expériences négatives. Le mécanisme essentiel de la remise en question de la pratique est alors « la déconstruction de l'expérience toxicodépendante à travers l'élaboration d'un jugement négatif par rapport à un critère qui reste implicite mais qui est tout de même capital. Or, ce critère est la condition véritablement indispensable pour le déroulement de la problématisation. Si on a dit 'trop', en effet, c'est par rapport à un idéal de ce qui est juste, normal, adéquat et qui est en contradiction avec la réalité vécue. (...) La problématisation est donc un processus essentiellement comparatif qui fait émerger un écart déchirant entre ce que l'individu est et fait, d'un côté, et ce qu'il pense qu'il devrait être et faire, de l'autre. (...) Comme le critère discriminant est l'idéal de soi que chaque personne se forge, le seuil de problématisation varie d'un individu à l'autre en fonction des caractéristiques subjectivement attribuées à ce modèle existentiel » (pp.117-118). Cette « contradiction existentielle » crée alors un déséquilibre que la personne doit corriger.

Il est intéressant de constater que l'attention de ces trois auteur·e·s s'est portée sur des individus anciennement toxicomanes. La question du contrôle a ainsi été mise en relation avec la toxicomanie et les sorties de toxicomanie, mais peu avec d'autres types de consommation, et notamment les consommations de type « festif ». Il me paraît alors pertinent de m'intéresser uniquement à des usagers qui n'ont pas fait l'expérience de la toxicomanie et dont la consommation apparaît comme « maîtrisée » depuis le début. Je fais en effet l'hypothèse que si ce type de gestion est possible pour d'ancien·ne·s toxicomanes, elle doit aussi l'être, sous d'autres modalités peut-être, pour des personnes qui ne l'ont jamais été.

Drogue et insertion professionnelle

En raison des possibilités de gestion qui peuvent être exercées sur la consommation, il existe de nombreuses usager·e·s de drogues qui sont bien inséré·e·s professionnellement. Cette insertion peut jouer un rôle dans les consommations de drogues. En effet, en fonction du bien-être ou du mal-être qu'elle procure, l'activité professionnelle peut être « *un facteur de protection ou d'aggravation vis-à-vis des consommations* » (Fédération Addiction, 2016, p.56).

Astrid Fontaine a par ailleurs consacré plusieurs travaux à la question du lien entre consommation de drogues, insertion professionnelle et adaptation sociale (Fontaine & Fontana, 2003 ; Fontaine & Fontana, 2004 ; Fontaine, 2006). Celle-ci souligne que la consommation de drogues de personnes socialement intégrées et anonymes a été peu investie, sans doute parce que ces personnes « *n'étaient pas considérées comme les auteurs et acteurs d'un 'problème' de société, de santé ou d'ordre public. L'intégration sociale par le travail suffisait à ce qu'elles ne soient pas assimilées à des dangers potentiels* » (2006, p.19). Pourtant, l'étude de ces personnes pourrait justement apporter un autre regard et aider à mieux saisir les cas des personnes constituant un « problème de société ».

Dans l'une de ses recherches (2006), elle a mené des entretiens avec une dizaine d'hommes et de femmes âgés de 25 à 50 ans, travailleurs et travailleuses et usager·e·s de drogues, conciliant ces deux activités depuis plusieurs années. Ces entretiens mettent ainsi en avant le fait que « *le savoir sur les drogues se situe aussi du côté du discours des usagers et de leurs pratiques* » (p.25). Dans cette enquête, elle se demande comment les usager·e·s de drogues parviennent à concilier leur consommation, leur vie sentimentale et familiale et leur activité professionnelle, et quelle place prend la drogue dans la construction de leur identité. Elle montre qu'avec le temps, ces personnes « *ont développé une bonne connaissance des drogues qu'elles utilisent, d'elles-mêmes et de leurs réactions. Elles prennent en compte leur sensibilité individuelle, réfléchissent sur leur consommation et la décrivent parfois comme un moyen de conserver un équilibre nécessaire à leur vie intérieure comme à leur vie sociale* » (p.22). L'insertion professionnelle de ces personnes

n'est pas remise en cause par leur consommation, celle-ci pouvant même être, pour certaines, un outil d'intégration leur permettant de mieux tenir au travail.

Elle montre que ces personnes sont soucieuses de préserver une « bonne image » et d'échapper à la stigmatisation. Chaque usager·e « *se pose donc ses propres limites, en termes de fréquence, de quantité et de types de produits absorbés, mais aussi de contexte de consommation, en fonction de sa sensibilité individuelle et des effets qu'il recherche dans la prise de produit* » (p.133). Ainsi, « *en apprenant à jouer avec les quantités, en fractionnant les prises, en choisissant tel produit plutôt que tel autre, en aménageant les temps de prise en fonction des temps en travail, l'usage de psychotropes peut rester discret et ne pas altérer les sphères relationnelle, affective ou professionnelle de la personne* » (p.134). Les personnes qu'elle rencontre sont impliquées professionnellement et vont aménager leur consommation de drogues en fonction de leur travail et non l'inverse. Dans une autre publication basée sur de précédents entretiens, l'auteure souligne que chez les personnes qui travaillent, l'attrait de la transgression est contenu par « *une peur du lendemain, par la recherche d'un sentiment de sécurité et d'un confort matériel, éléments qui témoignent de l'absence d'intérêt pour une véritable marginalité* » (Fontaine & Fontana, 2004, p.10). Chez elles, « *le maintien d'un usage stratégique et contrôlé est valorisé. L'important est de maîtriser sa consommation pour en subir le moins possible les effets secondaires* » (pp.10-11).

Astrid Fontaine parvient ainsi à la conclusion suivante : « *Reconnaître qu'il existe des usagers de drogues exerçant régulièrement une activité professionnelle rappelle que la consommation problématique des drogues, sur laquelle l'attention est toujours portée, est vraisemblablement minoritaire. Dans les circonstances décrites dans ce livre, une telle consommation n'est pas un élément central dans la vie de la personne et ne conduit pas systématiquement à la perte du statut social. Par le maintien de leur insertion professionnelle, ces usagers témoignent d'une adhésion à des valeurs communément partagées, ce qui va à l'encontre des idées préconçues qui fondent les représentations sociales de 'la drogues'* » (2006, p.181). La pérennité de la représentation de la drogue comme fléau montre que celle-ci « *évolue au gré des transformations des mœurs, des constructions idéologiques*

et des nécessités économiques, des cultures et des régions du monde, mais certainement pas en fonction de connaissances objectives et empiriques dont nous pourrions disposer sur les drogues » (pp. 182-183).

Ainsi, on voit qu'il appartient à chacun·e d'organiser ses priorités et de hiérarchiser ses intérêts et objectifs. Dans le cas des usager·e·s rencontré·e·s par Fontaine, les attentes sociales liées au travail ou à la famille sont prioritaires vis-à-vis de la consommation, et celle-ci est aménagée en fonction de leurs autres obligations. On en revient ainsi au concept des lignes biographiques (Castel, 1998). Celles-ci sont multiples et, dans le cadre des ces usager·e·s professionnellement inséré·e·s, les substances sont gérées de manière à ce que la consommation de drogues ne devienne pas une ligne biographique dominante qui empiéterait alors sur d'autres lignes biographiques, et notamment sur celle du travail.

Concernant la question du genre, il est intéressant de noter que comme pour la recherche de Soulet mentionnée plus tôt (2002), les femmes sont sous-représentées dans l'enquête d'Anne Fontaine (trois femmes interrogées contre sept hommes). Dans la précédente enquête de l'auteure menée avec Caroline Fontana sur la même thématique (2003), on retrouve cette disproportion puisqu'elle porte sur 46 hommes contre 16 femmes. Celles-ci sont par ailleurs surtout consommatrices de médicaments psychotropes, plus que de drogues illicites. Le déséquilibre femme/homme n'est malheureusement pas thématiqué par l'auteure.

Consommations de type « récréatif »

Nous avons vu qu'il existait différents modes de consommation et divers degrés de maîtrise. Par ailleurs, certain·e·s usager·e·s de drogues sont bien inséré·e·s professionnellement et contrôlent leur consommation de manière à ce que celle-ci ne mette pas en péril d'autres aspects de leur vie. Parmi les usager·e·s gestionnaires, certain·e·s ont une consommation qui peut être qualifiée de « récréative ». Selon Patrick Peretti-Watel, cette « *catégorie d'analyse spécifiquement sociologique* » (2005, p.23) peut être définie selon quatre critères : sa conventionalité (l'usage n'est pas nécessairement

contestataire), son aspect festif (l'usage a une temporalité spécifique, cantonnée au champ des loisirs), son aspect sociable (la consommation se fait le plus souvent entre pairs, dans une certaine convivialité) et son aspect relativement maîtrisé (l'usage n'est pas compulsif, il est plutôt transitoire et il n'y a pas de dépendance physique). Il y a donc, dans l'usage récréatif, une idée de contrôle, de pouvoir décisionnel, de jugement et de réflexivité de la part des usager·e·s. De plus, n'intervenant que dans une temporalité définie, cette consommation est cachée. Hors de ces soirées, les usager·e·s ne sont généralement pas reconnu·e·s comme des « drogué·e·s » par la société et ne sont pas connu·e·s des institutions.

C'est à cette population spécifique, qui consomme de façon récréative, dans un cadre festif, que je m'intéresserai. Pour cette raison, nous allons nous interroger à présent sur les consommations en milieu festif. Quelles sont les particularités de ce type de consommation ? Qu'est-ce qui est englobé par l'appellation « milieu festif » ?

Consommations de drogues et milieu festif

Certaines substances sont particulièrement associées à la fête, notamment l'ecstasy. Avant son apparition dans les années quatre-vingt, d'autres substances telles que les LSD ou les amphétamines connaissaient déjà une utilisation récréative (Fontaine, 2001). L'ecstasy fût quant à elle synthétisée dès le début du XX^{ème} siècle, mais elle n'apparut réellement en France que dans les années quatre-vingt. Elle est alors consommée en milieu festif, particulièrement lors de *raves*, d'abord par un petit nombre de personnes avant de se répandre plus largement à la suite d'une baisse importante de son prix et de sa plus grande disponibilité (Fontaine, 2001). Selon Astrid Fontaine, l'image de l'ecstasy est, dans les premiers temps, « *très éloignée de celle, alors courante, de l'usager de drogues dépendant, voire délinquant* » (2001, p.2). Par la suite, depuis le milieu des années 1990, on assiste « *à de profonds changements de l'usage des drogues en milieu festif. Si l'ecstasy et le LSD étaient les principaux produits consommés il y a 10 ans par une part limitée de la population, la palette des psychotropes aujourd'hui disponibles s'est largement étendue, influant sur les comportements et les modes de*

consommation. Le nombre d'usagers de drogues dites récréatives semble également en augmentation et déborde largement le contexte techno » (p.3). Dans cet article datant de plus de quinze ans, l'apparition constante de nouveaux produits et les nouveaux usages de substances parfois anciennes est déjà souligné. En outre, Fontaine note que « *tous les travaux s'accordent pour reconnaître une uniformisation et une généralisation de la consommation de drogues de synthèse dans la société européenne* » (p.4), tout en rappelant que celle-ci semble engendrer peu de problèmes sanitaires jusqu'ici. Au sein des fêtes, les drogues aux propriétés stimulantes telles que la cocaïne et les amphétamines sont particulièrement recherchées, dans le but de faire la fête le plus longtemps possible tout en gardant son état de conscience (Fontaine, 2001). En effet, la cocaïne, les amphétamines (speed) et les dérivés amphétaminiques (ecstasy) appartiennent à la catégorie des drogues psychostimulantes (Piro et al., 2005b). En outre, « *les danseurs apprécient l'ecstasy car elle favorise un état proche de la transe, potentialise l'effet des rythmes et des décibels et empêche de ressentir la fatigue* » (Piro et al., 2005b, pp.142-143).

Au sein du milieu festif, le milieu techno ne représente pour Fontaine que « *la partie émergée de l'iceberg dans le domaine de l'utilisation des psychotropes* » (2001, p.4). En effet, la consommation en milieu festif, et principalement celle d'ecstasy, a longtemps été assimilée au monde des *raves*. Il semble toutefois que celle-ci se soit ensuite diffusée à une plus large échelle. Emmanuelle Mollet (2003) parle notamment d'une phase de « débordement » de l'ecstasy en avançant que les liens de celle-ci avec le mouvement techno tendent à s'étendre aux boîtes de nuit et aux soirées privées, et que la consommation dépasse ainsi le seul « cadre festif techno ». Malgré cette diffusion, la littérature scientifique sur les drogues et la fête date principalement de la première moitié des années 2000 et la consommation festive y est encore presque exclusivement associée aux *raves* et au mouvement techno. Au sein de cette littérature, ce mouvement est associé à une population jeune, étudiante ou sans-emploi, dont la pratique comporte une dimension collective et d'adhésion à un mode de vie alternatif (Fontaine & Fontana, 2004). Charly Barbero, François Beck et Renaud Vischi (2003) ont quant à eux mené une grande étude quantitative auprès de participant·e·s à des fêtes techno. Ces auteurs définissent de façon large la fête techno comme étant une « *manifestation collective*

organisée autour de la diffusion de musique(s) électronique(s) » (2003, p.107). Ils soulignent néanmoins que cette réalité n'est pas un ensemble homogène et que le mouvement techno est un processus dynamique et mouvant. D'ailleurs « l'audience de ces fêtes se renouvelle constamment et tend à s'élargir » (p.108). Dans leur étude conduite en France, ils constatent que les caractéristiques socio-démographiques des participant·e·s aux fêtes techno ne se démarquent pas nettement de celles de la population générale. Leurs résultats les amènent toutefois à distinguer les individus fréquentant des fêtes clandestines (free-party et teknivals) de ceux fréquentant des fêtes officielles (boîtes de nuits, soirée privées, raves légales). Au sein des fêtes clandestines, la musique semble plus agressive et les individus qui y participent semblent prendre plus de risques (au niveau de leur consommation de drogues, des lois, de leur vie sexuelle...). Ils sont plus contestataires, ont peu de confiance dans les institutions et on trouve chez eux une idée d'émancipation. À l'inverse, la musique diffusée lors des fêtes « classiques » serait plus répandue et commerciales. Les individus qui les fréquentent se trouvent « plutôt bien dans la société ». Ils ont confiance dans les institutions, sont plutôt modérés et acceptent le système en place. Selon les auteurs, les fêtes officielles revêtent un aspect commercial et institutionnalisé qui gomme « les spécificités et revendications identitaires que la rave véhiculait à ses débuts » (p.119). Ces revendications semblent alors persister au sein des fêtes clandestines uniquement, tandis que les personnes fréquentant le milieu officiel n'ont rien de « marginal ».

En raison de la diffusion de la consommation de drogues en milieu festif, ainsi que de l'élargissement des fêtes « techno », je pense qu'il y a aujourd'hui un réel intérêt à étudier de nouveaux contextes de consommation, notamment dans des boîtes de nuit traditionnelles. Dans le cadre d'une recherche se questionnant notamment sur l'insertion professionnelle et sociale, il paraît important de s'intéresser au milieu dans lequel les drogues sont consommées : raves ou soirées officielles en boîtes de nuit ? Soirées techno ou pas seulement ?

Il me semble important de préciser ici mon positionnement vis-à-vis de la consommation de drogues en milieu festif. Celle-ci, comme nous l'avons vu, fait partie des critères qui définissent une consommation récréative et j'ai

décidé, dans le cadre de ce travail, d'utiliser ces termes comme des synonymes. L'appellation « milieu festif » peut quant à elle être ambiguë. Selon quel critère un contexte est-il considéré comme festif ou non-festif ? J'ai choisi d'adopter ici une définition plutôt large de « la fête ». Au vu de mes observations, les deux critères qui apparaissent comme étant obligatoires à la définition d'un temps festif sont une temporalité spécifique (la soirée et la nuit, généralement le week-end) et une dimension sociale (consommation avec au minimum une autre personne). « Faire la fête » signifie soit sortir dans un lieu public (généralement dans une boîte de nuit, un festival, une *rave*, un concert ou un bar), soit rester dans un lieu privé avec des ami·e·s (chez soi ou chez quelqu'un d'autre). La plupart des femmes que j'ai rencontrées fréquentent plutôt les boîtes de nuit officielles mais semblent également se rendre de façon indifférenciée en *rave*, lorsque l'occasion se présente, par exemple l'été. Dans mon analyse, je ne me suis pas spécialement arrêtée sur les soirées en elles-mêmes, plaçant mon focus plutôt sur le rapport à la consommation des usagères et sur leur adaptation sociale.

« Faire la fête » n'est pas une expression synonyme de « consommer des drogues ». La majorité des personnes vont en effet avoir une pratique festive éloignée de toute consommation illicite. Néanmoins, selon Barbero, Beck et Vischi, « *par définition, les temps festifs, qu'ils soient techno ou non, constituent des espaces particulièrement propices à la consommation de psychoactifs. Faire la fête, c'est prendre du bon temps, se démarquer des contraintes quotidiennes, communier, s'amuser* » (2003, p.121). Dans mon travail, je m'intéresse à des personnes qui associent plus ou moins régulièrement la drogue et la fête et qui ne consomment pas hors de ce contexte. Je m'intéresse spécifiquement aux types de contrôles qui apparaissent chez les usagères en milieu festif. Cela ne signifie pas pour autant que les consommations en milieu festif sont les seules à revêtir un aspect de contrôle. Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs auteur·e·s ont en effet mis en avant les possibilités de gestion de personnes dépendantes ou anciennement dépendantes, sans que celles-ci soient limitées à un contexte forcément récréatif ou festif (Castel, 1998 ; Soulet, 2002 ; Caiata Zufferey, 2006).

Contexte Suisse

La recherche que j'ai menée s'est déroulée en Suisse romande, et plus particulièrement autour des villes de Genève et Lausanne. Il me semble alors essentiel de m'arrêter sur le contexte suisse, d'abord à travers un état des lieux des consommations en milieu festif, ensuite sur l'aspect historique des politiques suisses en matière de drogues, ceci afin de pouvoir, par la suite, contextualiser les résultats et les ancrer dans ce contexte local. Nous allons notamment nous arrêter sur le concept de réduction des risques et son impact au niveau des représentations.

État des lieux des consommations en milieu festif

Le rapport d'activités 2014-2015 du réseau *Safer Nightlife Suisse* (Bücheli & Menzi, 2016) rend compte de certaines études quantitatives effectuées sur la drogue et permet d'avoir un aperçu des comportements de consommation des Suisses. Le questionnaire élaboré par le groupe de travail *F+F Nightlife* se focalise sur les comportements d'usager·e·s en milieu festif. L'échantillon n'est pas représentatif puisqu'il a été obtenu par auto-sélection des participant·e·s. Ces personnes ont pu y répondre en ligne, sur un stand lors de divers événements festifs ou (obligatoirement) lors d'un *drug checking* (voir infra). Il regroupe 1413 répondant·e·s. L'étude montre que les substances psychoactives les plus consommées au cours des 12 derniers mois sont l'alcool (consommé au moins une fois par 94% des participant·e·s), le cannabis (79%), l'ecstasy (67%), les amphétamines (56%) et la cocaïne (49%). Parmi ces personnes ayant consommé ces substances au cours des 12 derniers mois, le cannabis est consommé presque quotidiennement, l'alcool pratiquement tous les week-ends, tandis que l'ecstasy, les amphétamines et la cocaïne majoritairement entre zéro et deux fois par mois. Lors d'une soirée type, les trois-quarts des répondant·e·s consomment de l'alcool, la moitié du cannabis, un tiers de l'ecstasy, un tiers des amphétamines et un sixième de la cocaïne. 70% consomment au moins deux produits psychoactifs différents lors de ces soirées (pour les trois-quarts, l'un des deux produits est l'alcool). On constate que les comportements de consommation du cannabis se rapprochent plus de

ceux du tabac et de l'alcool que des autres drogues (notamment en termes de prévalence, de fréquence de consommation et d'âge lors de première consommation). Cette enquête n'offre pas d'analyse détaillée en termes de genre, mais les outputs ne témoignent pas de grandes différences. Toutefois, les hommes sont surreprésentés dans cet échantillon (73%).

Cette étude ne peut nous informer sur la proportion de personnes qui consomment des drogues lorsqu'elles sortent, mais elle met toutefois en lumière certaines tendances. Comme je l'avais observé au cours de mes propres expériences, elle montre que l'ecstasy, les amphétamines et la cocaïne sont assez répandues dans le milieu festif, tout comme l'alcool, alors que le cannabis est largement consommé hors du milieu festif également.

Concernant la population générale, selon l'Office Fédéral de la Santé publique (OFSP), en 2014, 9.3 % des personnes en Suisse auraient consommé du cannabis, 0.5 % de la cocaïne, 0.1 % de l'héroïne et 1.68 % d'autres substances (OSFP, 2016). Ces chiffres montrent également la prévalence du cannabis vis-à-vis des autres drogues. Ce type d'enquête ne met pas en avant des comportements spécifiques, mais donne une idée générale de l'étendue de la consommation de drogues dans ce pays.

Historique, politique des quatre piliers et réduction des risques

Dans l'extrait suivant, Jean-Félix Savary, Secrétaire général du Groupement Romand d'Études sur l'Alcoolisme et les Toxicomanies, présente l'historique de l'émergence de la politique des quatre piliers et de la réduction des risques et en Suisse. Cette présentation fait écho à ce qui a été présenté plus tôt concernant le contexte français, mais avec plus de détails sur la naissance et la mise en place des dispositifs de réduction des risques.

« Les premières législations sur les drogues n'avaient qu'une portée répressive. Les produits psychotropes sont dangereux et, pour cette raison, interdits. Les textes ne s'intéressent pas à la consommation, mais seulement à l'accès aux produits, qui est strictement prohibé. La personne qui se trouve en

possession de drogues est donc avant tout un criminel, qui enfreint un interdit légal.

[...]

À partir de la deuxième moitié du XXème siècle, la problématique évolue. Elle va radicalement changer avec l'augmentation des consommateurs. La visibilité croissante des personnes toxicodépendantes, ainsi que l'utilisation de la drogue comme élément identitaire des cultures alternatives d'une partie de la jeunesse en fait une question sociale et politique d'importance. La seule criminalisation du consommateur n'est plus suffisante.

[...]

Au côté de la répression contre les 'délinquants', des mesures pour éviter d'entrer en consommation (la prévention) et pour guérir les 'malades' sont proposées. Le traitement ne se conçoit alors que par l'abstinence. Des centres résidentiels vont se mettre en place et vont proposer un accompagnement aux personnes qui veulent se sortir de la drogue. Ces institutions ont des objectifs thérapeutiques élevés (sortir de la drogue et ne plus jamais y revenir). Corollaire, leur public se restreint aux personnes les plus motivées prêtes à s'engager dans cette démarche.

[...]

Malgré les succès incontestables des lieux de vie résidentiels, ils ne peuvent donc pas régler complètement le problème. Les scènes de la drogue explosent et le nombre d'overdoses atteint plusieurs centaines de morts par année. Ce qui est bon pour certains ne fonctionne manifestement pas pour d'autres. Cette réalité montre petit à petit ce qui sera bientôt l'évidence en matière de drogues illégales. À des populations différentes doivent correspondre des prestations différentes. Les toxicomanes (comme les alcooliques) ne représentent pas une population homogène et doivent faire l'objet de mesures spécifiques. Celles-ci peuvent même sembler contradictoires les unes avec les autres, mais, par une articulation judicieuse dans un dispositif souple, en réseau, il est possible de donner une cohérence au tout.

[...]

L'approche visant l'abstinence doit donc se coupler avec une autre démarche, plus pragmatique, pour les personnes en phase de consommation qui ne parviennent pas à faire le pas.

[...]

Au côté de la répression, puis de la prévention et du traitement, apparaît donc un « quatrième pilier », la réduction des risques. Cet axe de travail va complètement renverser la perspective de la politique drogue. Au lieu de concentrer tous ses efforts sur une guerre à la drogue que nous n'arrivons pas à gagner, la Suisse va choisir l'option de la gestion des problèmes de drogues. Devant le nombre affolant des morts et des situations désespérées, le devoir d'assistance prend le pas sur les considérations morales. Plutôt que de lutter 'contre la drogue', nous allons réfléchir à comment 'venir en aide aux drogués', là où ils se trouvent » (2007, pp. 6-7).

Les quatre piliers sont définis par l'OFSP de la façon suivante :

- « Le pilier 'prévention' contribue à la réduction de la consommation de drogues en évitant que les gens ne se mettent à en consommer et ne développent une dépendance.

- Le pilier 'thérapie' contribue à la réduction de la consommation de drogues en permettant de sortir d'une dépendance ou à en préserver la possibilité. Il contribue en outre à la promotion de l'intégration sociale et de la santé des personnes traitées.

- Le pilier 'réduction des risques' contribue à minimiser les effets négatifs de la consommation de drogues sur les usagers et – indirectement – sur la société en rendant possible une consommation entraînant moins de problèmes individuels et sociaux.

- Le pilier 'répression' contribue, par des mesures de régulation servant à appliquer l'interdiction des drogues illégales, à réduire les effets négatifs de la consommation de drogues » (Savary, 2007, p.8).

Sur la page Internet du Groupement Romand d'Étude des Addictions (GREAA) consacrée à la réduction des risques, on peut lire que le concept de réduction

des risques réunit « *l'ensemble des lois, des programmes et des pratiques qui visent à réduire les dommages associés à l'utilisation de substances psychoactives, par des personnes qui sont dans l'incapacité ou qui n'ont pas la volonté de cesser de consommer* ». La réduction des risques a alors pour but de permettre à l'usager·e « *de traverser et de survivre à la phase de consommation avec un minimum d'atteintes sur le plan physique, psychique et social. Il s'agit d'une approche pragmatique et soucieuse de la dignité des personnes, que celles-ci soient dans une consommation occasionnelle ou face à une dépendance avérée depuis plusieurs années* ».

Selon Maria Caiata Zufferey, on assiste aujourd'hui à un « *effritement progressif du seuil qui sépare la toxicomanie de la non toxicomanie. Auparavant, la frontière entre ces deux conditions était définie de manière claire et univoque, la toxicomanie étant désignée comme toute forme d'usage de drogues, et la non toxicomanie étant caractérisée par l'abstinence* » (2006, p.10). Ainsi, en Suisse et dans le monde occidental en général, « *nous avons assisté durant les quinze dernières années à un processus d'extension et de dilution du concept de drogue* » (p.10). Selon l'auteure, le développement des mesures de réduction des risques a joué un rôle dans ce processus. La réduction des risques a notamment permis aux usager·e·s de drogues « *d'évoluer vers des styles d'existence moins marqués par les contraintes de la pratique compulsive et moins stigmatisés* » (p.11). Les représentations à l'égard des usager·e·s « *ont été transformées sensiblement, l'attitude sociale s'étant progressivement déplacée de l'axe de la stigmatisation et de la criminalisation vers l'axe de la médicalisation (...) et surtout de la responsabilisation* » (pp.11-12). Comme le relève Christian Sueur, « *il importe davantage d'apprendre à faire face aux difficultés plutôt que de ne songer qu'à protéger (par l'interdit). Cette approche relève bien de la confiance en la capacité des personnes à se conduire intelligemment, et ce, même en dehors des normes établies* » (2005, p.259).

Cette évolution s'exprime notamment à travers l'utilisation du terme « usager·e·s », aujourd'hui préféré à celui de « toxicomane ». Ce changement sémantique n'est pas anodin : « *Si la perception du toxicomane est celle d'un être irresponsable, dépendant et suicidaire, en revanche, l'usager de drogues peut être considéré comme un individu responsable et autonome, capable*

d'adopter des comportements de prévention » (Jauffret-Roustide, 2009, p.116). Marie Jauffret-Roustide apporte néanmoins une nuance en avançant que malgré les évolutions en cours, « *l'usager de drogues reste toujours perçu comme une menace pour l'ordre public, pour la population mais aussi pour lui-même, ce qui contribue à justifier sa prise en charge par le système judiciaire et par des dispositifs spécialisés.(...) Même si l'usager de drogues est devenu la catégorie légitime dans le champs du soin aujourd'hui, elle n'a pas réussi à s'imposer dans d'autres champs* » (2004, pp.132-133). Il semble alors que si la réduction des risques a réussi à faire évoluer les représentations vis-à-vis des usager·e·s de drogues, cette évolution ne s'est pas étendue à tous les milieux et n'a pas forcément réussi à faire évoluer les représentations de l'opinion publique.

La réduction des risques et le milieu festif

La Suisse est donc active dans le milieu de la réduction des risques depuis les années 80. Si celle-ci visait dans un premier temps des usager·e·s toxico-dépendant·e·s, elle a rapidement gagné le milieu festif (GREA). Dans ce milieu là, elle vise principalement à informer les usager·e·s des risques liés à leur consommation, dans un esprit de non-jugement, ainsi qu'à proposer du matériel visant à réduire les risques (Nuit Blanche?). L'idée n'est alors ni de faire l'apologie de la consommation, ni de la diaboliser. Certaines villes (pour l'instant uniquement alémaniques) comme Zurich vont encore plus loin avec un système de « *drug checking* » permettant aux usager·e·s de faire tester leur produit en laboratoire avant de décider de le consommer ou non (Humair, 2011). Ce système a été testé pour la première fois en suisse romande lors de la *Lake Parade* du 8 juillet 2017 à Genève, et la mise en place permanente d'un dispositif de *drug checking* à Genève est en cours (Nuit Blanche ?).

Ainsi, plusieurs associations telles que *Nuit Blanche?* (Genève) et *Nightlife Vaud* sont présentes sur le terrain du milieu festif où elles œuvrent concrètement pour la réduction des risques. Nous avons vu que l'essor de ce type de dispositifs était susceptible de faire évoluer les représentations à l'égard des usager·e·s. En Suisse, et notamment dans certaines grandes villes où des dispositifs de réduction des risques sont mis en place aussi au sein du

milieu festif, on se retrouve dans un contexte où la consommation semble moins stigmatisée, plus acceptable même. Ces dispositifs qui permettent de tester les drogues, qui donnent des informations sur les ecstasy présentes sur le marché ou encore qui fournissent des pailles pour sniffer « safe » contribuent à donner aux usager·e·s le maximum d'informations, afin que celles et ceux-ci consomment de la façon la plus responsable possible. Dans les soirées où ce type d'association est présente, le climat est au non-jugement et permet des discussions ouvertes. Bien que la consommation de drogues en milieu festif soit illégale au même titre que d'autres types de consommation, la présence de stands de réduction des risques pourrait démontrer une certaine tolérance, dans le sens qu'à partir du moment où l'existence de ce type de consommation est admise, des mesures sont officiellement mises en place afin de réduire les risques induits par cette pratique. Néanmoins, ces associations ne sont pas présentes dans tous les lieux de vie nocturne. Les lieux où elles interviennent sont ciblés, et ceux-ci sont souvent réputés pour être la scène de consommations de drogues répandues.

Je pense toutefois qu'il peut être intéressant de distinguer consommation « visible » et consommation « réelle ». En effet, les soirées techno, les lieux qualifiés d'alternatifs ou d'*underground* sont souvent assimilés à des endroits de consommation de drogues. Pourtant, d'après mes observations, celle-ci serait surtout plus visible dans ces lieux que dans d'autres, car plus assumée, à la fois de la part des fêtard·e·s qui consomment que des gérant·e·s de ces clubs. Lors d'une observation que j'ai menée avec *Nuit Blanche ?* durant une de leur action en novembre 2017, j'ai eu l'occasion d'en parler avec l'un des intervenants. L'association se rend principalement dans trois ou quatre lieux à Genève. Pourtant, selon cet intervenant, la consommation n'est pas forcément plus importante dans ces lieux, elle est surtout plus visible et assumée, à la fois de la part des fêtard·e·s que des responsables. En effet, accepter que *Nuit Blanche ?* tienne un stand de réduction des risques, c'est accepter qu'il y a de la consommation, au moins potentielle, au sein du club. Ainsi, dans ces lieux, leurs actions sont tolérées et ils ont l'occasion de discuter ouvertement avec de nombreu·ses usager·e·s, réel·le·s ou potentiel·le·s. Dans d'autres lieux, leurs actions ne sont pas toujours bien vues, ni de la part des fêtard·e·s, ni de la part des gérant·e·s, sans que cela signifie que la consommation soit absente.

Parmi mes enquêtées, j'ai constaté, en particulier pour les femmes sortant à Genève, que les lieux qu'elles désignaient comme leurs lieux de sortie habituels lorsqu'elles consommaient étaient souvent les mêmes de l'une à l'autre. Il s'agit de ces lieux où la consommation de drogues paraît assez répandue. J'ai choisi de ne pas nommer ces lieux, ne voulant pas les stigmatiser. Il me semble en effet que ceux-ci, conscients de la présence de drogues dans le monde de la nuit, mettent en place des stratégies – comme avoir un stand de réduction des risques – afin de réguler cette consommation et que les soirées se passent au mieux. De plus, les actions menées par les associations de réduction des risques permettent, notamment à travers des questionnaires, d'obtenir des informations sur les usager·e·s. Cette information est primordiale pour connaître les usages des fêtard·e·s, leurs éventuelles prises de risques et ainsi, prévenir au mieux.

Bien que la consommation « réelle » dans les clubs genevois ou lausannois ne soit pas mesurable, plusieurs témoignages (intervenant *Nuit Blanche ?*, enquêtées, personnes travaillant dans le milieu de la nuit) et observations semblent néanmoins montrer que cette consommation est présente partout, bien que pas de la même manière. Ceci est d'ailleurs en accord avec l'idée que le milieu techno ne représente que « *la partie émergée de l'iceberg dans le domaine de l'utilisation des psychotropes* » (Fontaine, 2001, p.4) et que l'usage de drogues en milieu festif déborde largement ce contexte (Fontaine, 2001).

La question du genre

Au vu de mon objet, mes recherches bibliographiques se sont notamment concentrées sur les questions de genre en lien avec la consommation de drogues. La revue de littérature qui suit tient compte de l'aspect du genre dans les consommations de substances psychoactives en général (différentes substances et différents types de consommation).

La place des femmes dans la littérature sur la drogue

Les stéréotypes de la mère et de la prostituée

Lorsque j'ai porté mon attention sur la question du genre en lien avec les consommations de drogue, j'ai constaté rapidement que peu d'études s'intéressant spécifiquement aux femmes avaient été menées. De plus, la majorité de ces recherches était en lien soit avec la prostitution, soit avec la maternité. Ainsi, au sein de la littérature sur la drogue, les femmes sont souvent ramenées à des rôles stéréotypés et n'existent que très peu hors de ces rôles. Ce constat initial a été confirmé par certaines recherches. Dans une méta analyse sur les femmes et les addictions dans la littérature internationale, Laurence Simmat-Durand (2009) relève que les usages des femmes sont principalement décrits en lien avec les deux rôles sociaux singuliers que sont la maternité et la prostitution. Selon elle, cela « *exclut les études sur leur sexualité et leur vie de femme en dehors de ces deux contextes* » (p.88). Elle insiste sur le fait que les travaux dans le champ des sciences sociales sont encore moins nombreux, et que « *peu d'entre eux donnent la parole aux femmes concernées sur le sens qu'elles donnent à leur consommation ou à leur comportement* » (p.89).

La maternité paraît être la situation qui a le plus inspiré les chercheurs et les chercheuses. Il semblerait en effet que les toxicomanies féminines soient abordées presque exclusivement au travers du prisme de leur statut de mère actuelle ou potentielle (Hautefeuille, 2013), avec un enjeu concentré sur « *l'impact du produit sur la qualité de la relation mère-enfant, comme si la femme n'était que mère* » (Hautefeuille, 2013, p.5). Selon le guide *Femmes et addictions. Accompagnement en CSAPA et CAARUD* publié en 2016 par la Fédération Addiction suite à une réflexion autour de l'accueil et de l'accompagnement des femmes consommatrices de drogue, « *l'intérêt porté aux femmes consommatrices de substances semble se réveiller lorsqu'elles sont perçues comme une source de danger potentiel pour la société (atteinte à la morale, par exemple) et/ou pour leur(s) enfant(s)* » (p.16).

Lors du Colloque sur les États Généraux des Usagers de Substances licites ou illicites (EGUS 3) organisé en 2006 par l'association d'Auto Support aux Usagers de Drogues (ASUD), l'une des intervenante, Marie-Jo Taboada,

psychiatre, s'est exprimée ainsi : « À ma connaissance, c'est la première table ronde qui parle en France des femmes usagères de drogues et pas des mères usagères de drogues. Car les femmes ne sont pas uniquement des mères. Or jusqu'à maintenant, quand on parlait des femmes usagères – ce qui est déjà exceptionnel – c'était des mères ou futures mères. Les femmes tout court, ça n'intéresse personne » (2006, p.15).

Une perspective négligée

Dans de nombreux domaines, la perspective des femmes est négligée, et le comportement des hommes « reste souvent la référence à l'aune de laquelle on mesure celui des femmes : elles sont 'plus...' ou 'moins...' que les hommes » (Fédération Addictions, 2006, p.16).

Taboada ajoute que « les femmes usagères sont, comme les femmes en général, assimilées à la majorité, c'est-à-dire à la majorité masculine » (2006, p.15). Ce manque est aussi relevé par Anne Coppel : « Les consommations de drogues ont-elles une signification différente pour les hommes et pour les femmes ? Il suffit de poser la question pour que la réponse s'impose à l'évidence, mais en France, la question n'a tout simplement pas été posée. Les recherches décrivent les usages de drogue 'en général' et nous faisons comme si c'était à peu près la même chose pour les filles et les garçons » (2004a, p.38). À ce titre, l'ouvrage *Toxicomanies* (Angel & al., 2005) est révélateur. Sur les 350 pages que compte ce livre, seules trois s'intéressent spécifiquement aux femmes, dans un chapitre dont le titre, « la femme toxicomane » (Angel, 2005b, p.202), brille par son réductionnisme.

Ces différentes interventions témoignent ainsi d'une espèce d'invisibilisation, de désintérêt ou d'ignorance concernant les femmes et la drogue. Plusieurs hypothèses peuvent être émises concernant cette invisibilisation. Tout d'abord, selon Coppel (2004a) cela pourrait provenir du fait que les hommes soient plus nombreux que les femmes à consommer des drogues. Ainsi, selon une perception un peu simpliste, la consommation des femmes, plus marginale, pourrait être considérée comme moins digne d'intérêt. Coppel (2004a) avance encore que la question de différences potentielles ne s'est peut-être simplement

pas posée car on considère qu'il n'y a pas de différences entre les sexes. Finalement, je pense qu'on pourrait imaginer qu'il existe un tabou face aux consommations féminines. En effet, tout ce qui touche à la drogue semble aller à l'encontre des normes de genre et des comportements attendus de la part des femmes : prise de risque, animalité, irresponsabilité, recherche d'un plaisir purement individuel... Accepter que les femmes se livrent à ce genre de pratique, c'est peut-être accepter un dépassement des normes de genre traditionnelles. C'est peut-être montrer que la société occidentale actuelle ne parvient plus à maintenir ces normes, et accepter que les comportements réels soient différents des comportements attendus. Au-delà d'une remise en question des normes de genre, cela remet aussi en question le regard porté sur la drogue. Par exemple, le fait que les cas de femmes prostituées ou de mères soient les plus étudiés témoigne que l'on se concentre sur une vision négative et dramatique de la drogue, et que l'on invisibilise les possibilités de consommations plus maîtrisées et qui n'entraînent pas forcément de préjudices pour la consommatrice (par exemple en mettant en danger la santé de son enfant, ou en se prostituant pour répondre aux besoins d'une consommation compulsive). Il semble alors qu'une étude portant sur des femmes consommatrices de drogues et intégrées implique de remettre en question les représentations traditionnelles à la fois vis-à-vis des normes de genre et vis-à-vis de la consommation de drogues.

Plusieurs recherches prenant en compte le genre ont toutefois été effectuées, mettant en lumière de nombreuses différences. Ces différences interviennent à la fois au niveau des pratiques de consommation et des motivations, mais je m'intéresserai ici surtout aux représentations sociales, c'est-à-dire à la façon dont les comportements féminins et masculins peuvent être perçus et aux attentes qui pèsent sur les individus.

Les particularités des consommations de drogues chez les femmes

Prévalence de consommations

Concernant les conduites addictives chez les femmes en population générale, le guide de la Fédération Addiction avance que « *toutes les enquêtes (nationales*

et internationales) indiquent une prévalence de consommation plus importante chez les hommes que chez les femmes, toutes substances confondues à l'exception du tabac et des médicaments psychotropes » (p.9). L'explication de cet écart pourrait se trouver dans « l'acceptabilité sociale différenciée de la transgression et de la prise de risque chez les femmes et chez les hommes » (p.13). On relève encore que « les usages féminins semblent globalement plus mesurés, plus contrôlés – ce qui, par effet miroir, rend encore plus remarquable (et stigmatisant) les usages excessifs chez les femmes » (p.12). Toutefois, même si, à la fois chez les adultes et les adolescent·e·s, l'écart entre les femmes et les hommes se creuse lorsque l'on s'intéresse aux usages réguliers, les niveaux d'expérimentations et de consommations occasionnelles sont quant à eux assez proches (Fédération Addiction, 2016).

Explications quant aux pratiques addictives des femmes

Concernant l'explication des comportements addictifs féminins, on retrouve chez différent·e·s auteur·e·s l'idée d'un rejet de leur rôle de femme (Ernst et al., 1995 ; Angel, 2005b). Selon un rapport de l'OFSP, les « *données empiriques montrent que les comportements addictifs des femmes sont en relation avec le rejet de leur rôle social traditionnel et tous ses attributs* » (Ernst et al., 1995, p.39). On retrouve une idée de conflit des rôles et une interprétation de la consommation de drogues des femmes comme « *une forme de révolte contre les rôles sexuels traditionnels et comme une marque d'indépendance* » (p.39). Il y aurait alors dans la consommation de drogues comme un aspect de revendication de l'égalité des sexes. Selon ces auteures, « *quelles que soient la classe sociale et la culture à laquelle elles appartiennent, leur consommation de drogues doit toujours être examinée en relation avec leurs sentiments d'impuissance, leurs expériences de violence, leur rôle de reproductrice, leur manque de formation et d'accessibilité au monde du travail* » (p.141).

Cette conception correspond à la théorie des rôles sociaux de Charles Winick (Angel, 2005a). Selon cette théorie, « *l'incidence de la dépendance à l'égard d'un psychotrope sera élevée dans les groupes où l'on constate (...) une tension et/ou une privation de rôle, le rôle étant défini comme un ensemble*

d'attentes et de comportements associés à une position particulière au sein d'un système social ; par tension de rôle, l'auteur entend tout état de stress ressenti face aux obligations liées à la tenue de ce rôle ; par privation de rôle, il désigne les réactions qu'entraînent les relations se nouant dans le cadre de la tenue d'un rôle » (Angel, 2005a, p.173).

Nous avons vu, en effet, que les consommations de drogues allaient à l'encontre des rôles traditionnellement assignés aux femmes. Dans le contexte actuel, la consommation de drogues en milieu festif pourrait-elle être considérée comme un rejet de ces rôles ? Une revendication d'égalité des sexes ? Serait-elle plutôt le signe que ces représentations genrées sont obsolètes ?

Importance des relations sociales

Concernant les relations sociales, une méta-analyse de Marion Barrault sur les spécificités des problèmes d'utilisation de substances chez les femmes (2013) met en avant que de nombreux travaux soulignent le rôle essentiel joué par la famille et les relations amoureuses dans l'usage d'une substance. Ainsi, les relations conjugales occupent souvent une place essentielle dans l'initiation à la substance, dans le maintien d'une pratique de consommation, dans sa diminution ou au contraire dans son augmentation. Les femmes, plus souvent que les hommes, sont initiées à un produit par leur partenaire. De plus, elles semblent être plus influencées que les hommes par leur relation amoureuse en rapportant plus souvent des épisodes de consommation consécutifs à des difficultés conjugales. L'influence se joue dans les deux sens, puisque la relation amoureuse peut affecter la consommation, tandis que la consommation peut affecter la relation amoureuse.

Représentations sociales différenciées, le poids des normes

Plusieurs travaux mettent en lumière des différences quant aux jugements sociaux portés sur les hommes ou les femmes. Selon le rapport de l'OFSP (Ernst et al., 1995), « *l'usage des stupéfiants en soi ainsi que les personnes qui*

s'y adonnent sont soumis à des jugements de valeur de la part de la société environnante. Or ces jugements sont porteurs d'éléments d'appréciation spécifiques selon que la drogue est consommée par des femmes ou par des hommes » (p.11). Le guide de la Fédération Addiction rappelle qu'en effet, toutes les conduites humaines sont traversées par les rapports de genre, « *c'est-à-dire les rapports sociaux de sexe, qui assignent aux femmes et aux hommes des fonctions, des tâches et des compétences* » (2016, p.14).

Par conséquent, encore aujourd'hui, « *une femme qui présente des conduites addictives est souvent plus stigmatisée qu'un homme, parce que la consommation de substances va à l'encontre des attentes sociétales associées aux femmes* » (Fédération Addiction, 2016, p.14). « *Cette permanence, au cours des siècles, de la stigmatisation des femmes usagères, se fonde sur une représentation ambivalente de la femme organisée autour de la maternité* » (Hoareau, 2012, p.23). En effet, la force du stéréotype de la femme-mère, dont nous avons parlé précédemment, implique qu'une femme « *ne devrait pas s'investir autant dans l'art de se droguer que l'homme, sous peine de mettre en péril son rôle dans la procréation* » (Fédération Addiction, 2016, p.14). On retrouve l'idée que « *les femmes restent aujourd'hui encore jugées socialement à l'aune de leur capacité d'abnégation et de 'prendre soin' (...), [et que] la consommation à risque de substance est perçue comme antinomique de la féminité traditionnelle* » (p.14). Effectivement, « *le plaisir qu'elle prend dans des pratiques qui ne participent pas de ces rôles de mère, d'épouse et de transmission culturelle et morale les met en péril* » (Hoareau, 2012, p.24). Lors de l'EGUS 3, l'intervenante Jacqui Schneider-Harris parlait du « *regard doublement discriminatoire que subissent les femmes usagères de drogues : celui que nous connaissons toutes, posé sur toutes les femmes à tous les niveaux partout dans le monde, et le regard doublement rejetant posé sur les femmes qui prennent des drogues. Car ce dernier regard condamne beaucoup plus que celui posé sur les hommes ayant les mêmes pratiques. La femme qui se défonce, qui picole, manque à ses obligations de femme, de mère (...) et d'objet de désir. La femme se doit de s'occuper des autres – et non pas de s'occuper d'elle-même ni d'oublier les autres* » (2006, p.16). Les mêmes comportements d'usage semblent ainsi avoir des significations différenciées selon le sexe, et les représentations vis-à-vis des femmes sont plus pénalisantes et stigmatisantes.

Selon Pierre Angel (2005b), les facteurs socio-culturels tels que les représentations sociales différenciées jouent un double rôle. D'un côté, la honte et la culpabilité ressentie par les femmes toxicomanes les poussent à consommer de façon solitaire, cachée, et à ne pas demander d'aide. D'un autre côté, elles « *peuvent également entraîner des effets protecteurs vis-à-vis des femmes, car la pression sociale les encourage moins que les hommes à boire ou à se droguer* » (p.204).

Nous avons vu précédemment que dans les études de Soulet (2002) et de Fontaine (Fontaine & Fontana, 2003 ; Fontaine, 2006) portant sur les consommations de drogues, les femmes étaient largement sous-représentées. Bien que la perspective des femmes soit souvent simplement négligée, on peut aussi imaginer qu'il est particulièrement difficile d'enregistrer les témoignages des femmes concernées. En effet, en raison du contrôle social qui s'exerce de façon différenciée sur chacun des sexes, les femmes semblent être moins nombreuses à consommer mais surtout, elles le font de façon encore plus cachée que les hommes, certains comportements intégrés les menant par ailleurs à exercer un plus grand contrôle sur leur consommation, afin de maintenir les apparences.

En raison des rôles sociaux qu'elles sont censées assumer, il semble que les femmes soient plus stigmatisées que les hommes pour leur usage. La plupart des travaux cités s'intéressent néanmoins aux cas de toxicomanie et de consommations addictives. On peut alors se demander ce qu'il en est des consommations de type récréatif.

La consommation en milieu festif

Le guide de la Fédération Addiction (2016) souligne l'importance de distinguer les dépendances des consommations festives et contrôlées, qui sont mieux tolérées socialement. Selon ce guide, « *la transgression liée à la prise de produit peut alors être vécue comme une fierté, une singularisation et un acte sociabilisant, donc un élément positif et identitaire. Un milieu social d'origine plus favorisé, un vécu moins traumatique, l'existence de ressources personnelles psychiques, sociales et économiques font la différence* » (p.15).

Coppel (2004b) nuance quant à elle ces propos en introduisant une dimension de genre aussi dans les consommations récréatives. Selon elle, la « *revendication de la consommation 'pour le plaisir' est plus scandaleuse pour les filles. Pour les garçons au contraire, les consommations de drogues, si elles restent récréatives, font partie des expériences par lesquelles se conquiert l'autonomie* » (p.55). Toutefois, on trouverait une certaine émancipation au sein du mouvement techno, où, « *dans l'usage récréatif, elles ne semblent pas se distinguer des garçons. Comme eux, elles utilisent les drogues pour stimuler les perceptions, favoriser la communication, soutenir leur énergie* » (p.55). Elle nuance toutefois en soulignant qu' « *elles sont malgré tout plus nombreuses à avoir été initiées par un partenaire plutôt que par le groupe des pairs. Elles seraient aussi plus 'cachottières' – comportement qui témoigne indirectement qu'elles sont encore plus en danger si l'usage est connu : elles sont ainsi plus nombreuses que les garçons à maintenir une consommation secrète lorsqu'elles travaillent* » (p.55).

Emmanuelle Hoareau souligne quant à elle que « *les femmes du milieu festif techno mettent en œuvre une régulation de l'usage caractérisée par un contexte festif (...), la distinction entre temporalité de l'usage et temporalité des obligations socioprofessionnelles de la semaine (...), et la définition d'un stéréotype de l'usage festif* » (2012, p.21). Elle considère qu'en comparaison des milieux où évoluent des usagères de drogue en situation de grande précarité ou injectrices, dans le milieu techno, « *les interactions sont moins marquées par le genre, les rapports de séduction et de domination masculine plus rare, et il existe une solidarité féminine face à ces attitudes. Elles s'approvisionnent en drogues plus souvent sans l'intermédiaire d'un homme, peuvent sortir en soirée techno et consommer des produits exclusivement 'entre copines'* » (p.22). Si les « *femmes techno* » correspondent au stéréotype de la femme émancipée qui assume sa déviance, cette figure reste ambiguë. En effet, « *sa liberté de mœurs, qu'elle concilie avec le soin de soi et de ses rôles, la rend désirable et respectable, mais suspecte de menacer l'homme et les valeurs morales* » (p.23).

Même si moins présentes ou moins visibles, on trouve des femmes qui, en milieu festif, ont une consommation de type récréatif. Dans ce type d'usage, elles semblent moins se différencier des garçons. Toutefois, les jugements

portés sur elles sont toujours plus sévères, notamment en raison de la difficulté à accepter une consommation « pour le plaisir » qui serait en désaccord avec les attentes vis-à-vis des rôles sociaux qu'elles devraient assumer. Si elles sont respectées tant qu'elles continuent de prendre soin d'elles-mêmes et d'assumer leurs rôles, elles représentent néanmoins une menace vis-à-vis de l'ordre établi.

Vers un rapprochement des pratiques ?

Certaines études (Beck, Legleye, Mailllochon & de Perreti, 2009) semblent indiquer un rapprochement entre les pratiques des hommes et des femmes. Ce rapprochement irait « *de pair avec une dynamique d'uniformisation des rôles sociaux, plus importante dans les classes favorisées que dans les classes populaires* » (Beck et al., 2009, p.93), d'où l'importance d'une prise en compte de la classe sociale. De plus, avec la consommation d'alcool, plus il y aurait d'égalité entre les sexes dans une société, moins les usages seraient différenciés (Beck et al., 2009).

Ainsi, au sein des classes favorisées tout comme dans les sociétés les plus égalitaires, les usages de substances des femmes et des hommes seraient de plus en plus proches, en raison d'une uniformisation des rôles. Les représentations et les pratiques semblent alors liées, et nous pouvons nous demander ce qu'il en est aujourd'hui, notamment dans le milieu festif. Quelles particularités subsistent, à la fois dans les pratiques, les motivations et les représentations sociales ?

Positionnement vis-à-vis du genre – de l'importance de le prendre en compte

Ce focus sur la littérature en lien avec le genre nous aura convaincu de l'importance de le prendre en compte. En effet, peu d'études se sont intéressées aux femmes en dehors des rôles stéréotypés liés à la maternité ou à la prostitution. Il me semble alors important de m'intéresser à des vies de femmes en dehors de ces deux contextes passablement réducteurs. De plus, nous avons

vu que peu de travaux ont donné la parole aux femmes concernées par les consommations de drogues en cherchant à comprendre le sens qu'elles donnaient à leur pratique, ce à quoi je souhaite remédier. Nous avons aussi vu que les études démontrent de nombreuses spécificités féminines, que ce soit au niveau des prévalences de consommation, des motivations à consommer, de l'influence des relations amoureuses, des représentations sociales stigmatisantes, etc. Ainsi, les consommations de drogues chez les femmes ne peuvent pas être simplement assimilées à celles des hommes, et adopter une perspective genre dans ce domaine me paraît pertinent, comme, par ailleurs, dans la majorité des domaines. De plus, la plupart des études dont il a été question portent sur des conduites addictives. Les consommations en milieu festif chez les femmes semblent être alors un champ en friche que je souhaite explorer.

Objectifs de recherche

Mon objectif de recherche est premièrement de donner la parole aux usagères de drogues en milieu festif et de mettre en lumière cette pratique. J'ai décidé de ne pas adopter une perspective visant à comparer les expériences des femmes avec celles des hommes. Je pense qu'une telle perspective aurait pu être intéressante dans le cadre d'une étude avec un échantillon plus grand. En effet, comparer ces deux populations implique de diviser par deux le nombre des représentant·e·s de chaque sexe. Ayant pour ma part mené 14 entretiens, cela aurait signifié d'interviewer sept femmes et sept hommes. Une comparaison entre de si petits groupes n'aurait à mon avis pas été pertinente. N'ayant pas les moyens, dans le cadre de cette recherche, de mener une vingtaine d'entretiens, j'ai alors décidé de me concentrer spécifiquement sur le groupe des femmes et de mener une analyse plus en profondeur de leur expérience.

Ainsi, mon but n'est pas de montrer que les femmes sont « plus ci » ou « moins ça » que les hommes. J'ai simplement voulu m'intéresser à leur parole, afin de mettre en lumière leurs expériences et de rendre visible une facette souvent cachée : celle de la fête et de la consommation de substances illicites. Comme cela a été avancé précédemment, la consommation de drogues est un

comportement qui va particulièrement à l'encontre des normes de genre traditionnellement appliquées aux femmes. Ainsi, en mettant en lumière cette pratique transgressive chez des femmes par ailleurs insérées socialement – loin de vouloir en faire l'apologie – je souhaite mettre en lumière l'existence de ce phénomène et soulever une remise en question vis-à-vis des stéréotypes de genre et des comportements attendus de la part de chacun des sexes, tout en questionnant les regards habituellement portés sur la drogue.

La spécificité de ma démarche est alors de cibler une population de femmes consommant des drogues en milieu festif et de décrire la façon dont elles appréhendent cette expérience. Je souhaite interroger à la fois leurs motivations et le sens qu'elles donnent à leur pratique. J'aimerais comprendre à quoi elles sont confrontées, comment elles gèrent leur consommation et l'impact que cette consommation a sur leur quotidien. J'aimerais interroger les possibilités de contrôle et de gestion qui vont à l'encontre des stéréotypes répandus sur la drogue. Surtout, j'aimerais questionner leur ressenti en tant que consommatrices et la façon dont elles gèrent cette part de leur identité. Je m'intéresserai notamment aux jugements et aux stigmatisations dont elles pourraient être les cibles, et aux conséquences que pourraient impliquer le fait d'être reconnues comme usagères de drogues.

Questionnements et hypothèses

Mes recherches théoriques, mes observations ainsi que mes réflexions m'ont menée aux questionnements suivants :

- Quelle est l'expérience de consommation des femmes qui consomment des drogues en milieu festif ?
- Comment perçoivent-elles leur consommation ?
- Comment gèrent-elles leur consommation ?
- Comment sont-elles insérées socialement et professionnellement et quelles sont les influences qui se jouent entre cette pratique et la vie professionnelle / sociale ?

Afin d'amener des réponses à ces questionnements, j'ai élaboré les hypothèses suivantes :

- 1/ Les usagères considèrent que leur consommation n'est pas problématique
- 2/ L'exercice d'une activité professionnelle ou le suivi d'une formation est une barrière à une consommation plus importante

ex : on ne consomme pas la semaine afin d'être en forme pour aller travailler / étudier

- 3/ Les usagères mettent en place des stratégies

→ de gestion leur consommation, afin qu'elle ne provoque pas de rupture avec leur vie quotidienne

ex : ne pas consommer si on a des obligations le lendemain

→ d'organisation de leur vie quotidienne, afin que celle-ci ne soit pas perturbée par leur consommation

ex : ne pas organiser d'activité le lendemain d'une soirée où l'on prévoit de consommer

- 4/ Le fait que cette pratique ne soit pas tolérée par l'environnement social (ami·e·s et/ou amoureux·e et/ou famille et/ou société au sens plus large) est une barrière à une consommation plus importante

ex : on ne consomme pas lorsque l'on est avec des personnes qui ne consomment pas

ex : avoir un·e partenaire qui ne consomme pas freine la consommation

Dans la prochaine section, j'expliquerai la façon dont j'ai mené ma recherche et dont j'ai procédé afin de répondre à mes questionnements.

MÉTHODE

Démarche et positionnement de la chercheuse

Pour tenter de répondre à mes questionnements, il me faut adopter une posture compréhensive en m'intéressant à l'individu et au sens qu'il donne à ses actes, en partant de l'idée déjà mentionnée selon laquelle il est doué de raison et doté d'un pouvoir décisionnel ainsi que de justification. Par-là, je n'entends pas banaliser la consommation de drogues ou nier les risques inhérents à cette pratique, mais tenter de placer mon regard du côté des usagères, en adoptant leur point de vue afin de décrire la réalité dans laquelle celles-ci sont engagées. Sur la question du point de vue, Howard Becker, dans son étude des musiciens de jazz et fumeurs de marijuana, tient des propos édifiants en avançant qu'il faut « *prendre le point de vue [de l'acteur] dont le comportement nous intéresse, et comprendre le processus d'interprétation à travers lequel il construit ses actions* » (1985, p.194). Selon lui, en ne prenant qu'un seul point de vue, « *ce que nous présentons n'est pas une vision déformée de la 'réalité', mais la réalité dans laquelle sont engagées les personnes que nous avons étudiées, la réalité qu'ils créent en donnant un sens à leur expérience, et par référence à laquelle ils agissent* » (p.196). En m'intéressant spécifiquement aux usagères en milieu festif et en prenant leur point de vue, j'espère pouvoir mettre à jour la réalité dans laquelle elles sont engagées.

De l'importance de se situer

Les chercheurs et chercheuses ne peuvent jamais faire abstraction de leurs expériences antérieures, de leurs a priori, de leurs sympathies ou de leurs opinions. De là, il est utopique de prétendre à la neutralité ou à l'objectivité lors d'une recherche scientifique de ce type. Ce genre de réflexions a notamment été amené par Donna Haraway avec sa notion de savoir situé (1988). Celle-ci invite en effet les chercheurs et les chercheuses à renoncer à l'illusion de la production d'un savoir objectif, universel et totalisant au profit

de savoirs partiels, situés et incarnés. On ne peut en effet être détaché de son objet de recherche et l'on se doit alors d'être en dialogue avec lui. Il est ainsi important de considérer les savoirs et les points de vue des enquêté·e·s au même titre que son propre savoir et point de vue de scientifique. Harraway adopte ainsi une perspective critique, incarnée et engagée, qui résiste à la fois à l'universalisme et au particularisme.

De plus, travailler sur les drogues se révèle particulièrement délicat. En effet « *parler des drogues est une entreprise complexe et engageante car le discours sur les drogues est un sujet chargé d'émotion et un puissant facteur d'identification (...). Il est donc difficile de mettre à distance ses émotions et positionnements personnels et de produire un discours relativement 'objectivé' sur les drogues et les comportements addictifs* » (Jaufret-Roustide, 2009, p.110). Je me dois ainsi d'avoir une réflexion concernant mon rapport à mon objet de recherche, et d'être consciente de mes expériences antérieures. Comme dit précédemment, j'ai souvent fréquenté des soirées « électro » à Genève ou à l'étranger. C'est dans ce cadre-là que je me suis retrouvée en contact avec la thématique de la consommation de drogues. En effet, j'ai eu l'occasion, plusieurs fois, d'observer ou de discuter avec des usager·e·s plus ou moins réguliers. Ces expériences antérieures ont ainsi formé certaines opinions en moi : l'impression que les consommations en milieu festif étaient maîtrisées, qu'elles n'étaient pas problématiques, qu'elles étaient liées à un contexte particulier... Je suis consciente que ces expériences ont partiellement guidé ma réflexion et ma motivation à travailler sur le sujet. Craignant d'avoir tendance à vouloir confirmer ce que je croyais savoir, j'ai été à la recherche de récits allant à l'encontre de mes attentes et, plusieurs fois, me suis laissée surprendre par certaines expériences.

Les questions posées par l'étude d'un comportement illégal

Cette étude revêt un caractère particulier de par l'illégalité de son objet. Selon Becker, toute étude de la déviance implique certains phénomènes moraux et soulève la question du « *point de vue que le chercheur doit adopter vis-à-vis de son sujet d'étude, du jugement qu'il doit porter sur ce qui est conventionnellement tenu pour mal et des sympathies qu'il ressent pour telle*

ou telle catégorie » (1985, p.194). Ces questionnements se posent dans n'importe quelle étude mais « sont susceptibles d'être plus aigus quand on étudie la déviance, dans la mesure où les pratiques et les personnes sur lesquelles porte l'investigation sont conventionnellement blâmées » (p.194). Selon Becker « nous ne devons pas considérer [les comportements déviants] comme quelque chose de particulier, de dépravé, ou, par une sorte de magie, comme quelque chose de supérieur aux autres formes de comportements. Nous devons les considérer simplement comme une forme de comportement que certains désapprouvent et que d'autres apprécient, et étudier les processus selon lesquels ces deux perspectives se constituent et se perpétuent. Peut-être la meilleure précaution contre ces deux extrêmes réside-t-elle dans un contact étroit avec les gens que nous étudions » (p.198). Il s'agit là de réflexions essentielles concernant mon objet de recherche et qui sont à garder en tête tout au long d'un travail de ce type. Par conséquent, lors de la passation de mes entretiens ainsi que lors de l'analyse, je n'ai pas émis de jugement vis-à-vis des expériences de mes enquêtées, mais me suis concentrée sur le sens que celles-ci donnaient à leur consommation. Ainsi, tel comportement a pu être jugé comme problématique, non de mon point de vue, mais toujours de celui d'une enquêtée. C'est finalement en étant à l'écoute, en essayant de comprendre leur vécu, de me plonger profondément dans leurs récits, en n'essayant pas de confirmer à tout prix mes hypothèses et en me laissant surprendre par certaines expériences que j'ai pu me tenir à distance de mes a priori.

Méthodologie de la recherche

Le choix d'une démarche qualitative et compréhensive

J'ai fait le choix d'adopter une démarche qualitative, d'abord parce que je considère que c'est cette démarche qui me permettra de répondre au mieux à mes objectifs visant à me placer dans une démarche compréhensive vis-à-vis des usagères, ensuite pour pallier le manque d'études qualitatives dans ce domaine. Cette approche compréhensive postule « *la radicale hétérogénéité entre les faits humains ou sociaux et les faits des sciences naturelles et physiques, les faits humains ou sociaux étant des faits porteurs de*

significations véhiculées par des acteurs (hommes, groupes, institutions, etc.), parties prenantes d'une situation interhumaine. L'approche compréhensive postule également la possibilité qu'a tout homme de pénétrer le vécu et le ressenti d'un autre homme (principe de l'intercompréhension humaine) » (Paillé & Mucchielli, 2012, p.40).

Ma méthodologie s'inspire de la *grounded theory* élaborée par Anselm Strauss. L'idée est de fonder une théorie sur des faits, en confrontant en permanence un savoir local (c'est-à-dire des catégories indigènes, qui nécessitent d'entrer dans le système de valeur et dans la vie de l'informateur) et un savoir global (concepts abstraits) (Kaufmann, 2016). Ce type de méthodologie a notamment été mis en place par Soulet dans son étude sur la gestion de la consommation (2002). Celui-ci a en effet construit progressivement des catégories interprétatives à travers la parole des usager·e·s : *« En cherchant à découvrir les procédures factuelles et symboliques rendant possible une consommation non problématique de drogues dures, l'accent était porté sur les consommateurs eux-mêmes et sur leurs logiques d'action, concrètement et significativement développées »* (p.40). Son idée directrice était que *« la réponse à la question de la gestion de la consommation était à rechercher dans le sens et la place que les consommateurs donnaient à leur consommation dans l'ensemble de leur vie »* (p.40). De par son approche inductive, *« la problématique initiale a ainsi pu, grâce au travail de terrain, se modifier, se déplacer, s'élargir. L'observation n'était pas le coloriage d'un dessin préalablement tracé, mais l'épreuve du réel auquel une curiosité pré-programmée était soumise. La logique d'itération entre problématique et données a donc été au cœur de cette expérience de recherche »* (p.41). Concernant mon travail, j'ai évidemment commencé par une revue de la littérature, qui, couplée à des observations préalables, a soulevé certains questionnements. Une fois ceux-ci posés, je me suis lancée au cœur du terrain, remettant en question certaines de mes hypothèses au fur et à mesure de mes découvertes. J'ai donc adapté mes questionnements et mes hypothèses à mes données, plutôt que tenté de faire coller mes données avec mes attentes théoriques.

L'entretien semi-directif comme méthode de récolte des données

La recherche qualitative de terrain implique un contact personnel avec les sujets de la recherche (Paillé & Mucchielli, 2012), et j'ai pour ma part choisi de mener des entretiens semi-directifs avec des usagères de drogues illicites en milieu festif. L'entretien, en donnant la parole à l'individu, s'avère être l'instrument privilégié *« lorsque l'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être témoins actifs ; lorsque l'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent »* (Blanchet & Gotman, 2010, p.24).

Comme le rappellent Alain Blanchet et Anne Gotman (2010), la spécificité de l'entretien est qu'il produit un savoir *in situ*. Il est *« une situation sociale de rencontre et d'échange et non pas un simple prélèvement d'information »* (p.15). En effet, l'interviewer est bien présent et ne peut pas s'effacer. Ainsi, *« tout discours produit par entretien est co-construit par les partenaires du dialogue en fonction des enjeux de la communication et des interactions à l'œuvre dans l'interlocution »* (p.115). Il s'oppose alors au questionnaire *« dans la mesure où, visant la production d'un discours linéaire sur un thème donné, il implique que l'on s'abstienne de poser des questions prédirigées. Ce en quoi il est une exploration »* (p.17). La particularité de cette situation sociale n'est pas sans conséquences : *« s'entretenir avec quelqu'un est, davantage encore que questionner, une expérience, un événement singulier, que l'on peut maîtriser, coder, standardiser, professionnaliser, gérer, refroidir à souhait, mais qui comporte toujours un certain nombre d'inconnues (et donc de risques) inhérentes au fait qu'il s'agit d'un processus interlocutoire, et non pas simplement d'un prélèvement d'information »* (p.19). L'entretien *« va à la recherche des questions des acteurs eux-mêmes, fait appel au point de vue de l'acteur et donne à son expérience vécue, à sa logique, à sa rationalité, une place de premier plan »* (p.20). L'enquête par entretien permet, comme ce sera le cas dans mon étude, d'analyser à la fois les pratiques et les représentations.

Il s'agit, dans le cas de mon travail, d'une enquête par entretien à usage principal, c'est-à-dire que l'entretien constitue le mode de collecte principal de l'information et que le plan d'entretien, structuré, *« sera élaboré pour que les*

données produites puissent être confrontées aux hypothèses » (Blanchet & Gotman, 2010, p.42). Ma grille d'entretien a donc été construite de façon à pouvoir répondre à mes hypothèses. Dans ce type d'entretien, l'interrogation est structurée sans que le discours ne soit dirigé (Blanchet & Gotman, 2010).

Constitution de l'échantillon

J'ai eu comme objectif de m'entretenir avec une quinzaine de personnes, ceci afin d'avoir un panel d'expériences assez large, tout en me laissant le temps d'analyser en détail chaque entretien. Je n'ai pas essayé d'avoir un échantillon représentatif de la population. Tout d'abord, les caractéristiques des femmes consommant des drogues en milieu festif nous sont inconnues ; on ne connaît en effet pas l'ampleur de ce phénomène et on ne sait pas qui en fait partie. Ensuite, quinze individus ne sont de toute façon pas suffisants pour aboutir à des généralisations. J'ai donc plutôt tenté d'avoir des profils variés, que ce soit au niveau de l'âge, de l'occupation, de la relation de couple, de la période de consommation, etc.

La première difficulté qui est apparue concernait la possibilité de trouver des personnes acceptant de se confier à propos d'une pratique dissimulée car relevant de l'illégalité. Nous nous trouvons dans le domaine du socialement répréhensible, et cela pose la question de ce qui pourra être accessible à l'observateur (Castel, 1998). J'ai alors décidé de procéder de différentes façons pour recruter mes enquêtées. Dans un premier temps, j'ai pu compter sur mon réseau, puisque je connais moi-même des personnes usagères de drogues illicites. La question se pose toutefois de la validité de données recueillies auprès de connaissances. Ce procédé est généralement déconseillé. En effet, selon Blanchet et Gotman (2010), dans ce genre de situation, la demande de l'enquêteur ou de l'enquêtrice, qui est une demande de recherche, se double alors d'une demande amicale, ce qui pourrait brouiller le « cadre contractuel de communication ». Cela nécessite alors d'être en mesure de maintenir un cadre de communication clair (Blanchet & Gotman, 2010). J'ai notamment bien précisé l'objectif de l'entretien, la façon dont il allait se dérouler, l'utilisation qui en serait faite, etc. Il y a également le risque que ces personnes, plus que des inconnues, cherchent à me satisfaire en allant dans mon sens et en me

donnant des réponses qu'elles imaginent m'arranger. Pourtant, dans ce contexte d'illégalité, il se peut aussi que des connaissances soient plus à l'aise et se livrent plus facilement que des inconnues, en raison d'une confiance déjà existante. Pour ces raisons, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'interviewer à la fois des connaissances et des inconnues, en gardant en tête, au moment de l'analyse des données, les particularités que cela pourrait engendrer. Ainsi, parmi mes enquêtées, six comptent parmi des connaissances plus ou moins proches avec qui j'avais déjà eu l'occasion de parler de consommations de drogues. Je suis donc entrée directement en contact avec ces différentes personnes, leur expliquant de quoi il s'agissait et leur demandant de m'accorder un entretien, et je n'ai essuyé aucun refus.

Pour recruter des inconnues, je suis passée par différents chemins. Quatre femmes m'ont été présentées par trois amis à qui j'avais parlé de ma recherche. Il s'agit donc d'amies d'amis. Trois enquêtées m'ont également mises en contact avec des connaissances à elles, et c'est par cette méthode « boule de neige » que j'ai pu recruter trois autres femmes. Finalement, une de mes enquêtées a été rencontrée lors d'une *rave* où je m'étais rendue spécifiquement pour rencontrer des potentielles consommatrices. Dans les deux premiers cas, nous avons donc été mises en contact pas un-e intermédiaire, et dans le troisième cas, je suis allée aborder directement la personne au cours de la soirée. Je suis initialement entrée en contact avec trois jeunes femmes lors de cette *rave*, mais une n'a pas donné suite à mes messages, tandis qu'une autre a annulé à deux reprises nos rendez-vous et nous n'avons finalement pas pu nous rencontrer.

J'ai donc rencontré mes enquêtées à travers différents modes d'accès à la fois directs et indirects (par l'entremise de tiers). Concernant l'échantillon, Jean-Claude Kaufmann (2016) rappelle que le plus important est de ne pas oublier de situer celui qui parle lors de l'analyse du matériau et d'analyser les conditions de production du discours. Ainsi, selon lui, « *plus ce principe est respecté, plus la constitution de l'échantillon peut être effectuée avec souplesse* » (p.41).

Au final, j'ai constaté qu'il n'était pas trop difficile de trouver des consommatrices qui acceptent de parler de leur consommation. Ce qui a été

plus compliqué, en revanche, fût de varier les profils. Au début, notamment, je suis entrée en contact principalement avec des étudiantes et j'ai eu de la peine à trouver des personnes qui n'étaient plus en études. En effet, peu importe le canal de recrutement mobilisé, la plupart des personnes qu'il m'était possible de rencontrer étaient des étudiantes. Au vu de mon objet, il me paraissait néanmoins essentiel que la moitié de mes enquêtées, au moins, soit insérée professionnellement. J'ai alors renoncé à prendre contact avec certaines et ai pris du temps pour trouver finalement neuf personnes qui n'étaient plus en études. Je me suis alors questionnée sur les raisons de cette difficulté à rencontrer des usagères insérées professionnellement. Y a-t-il plus de consommation de drogues chez les étudiantes ? Les consommatrices ont-elles tendance à stopper leur consommation lorsqu'elles commencent à travailler ? En ce sens, la vie d'étudiante est-elle plus propice à la consommation que celle de travailleuse ? Cette population est-elle au contraire tout aussi présente mais plus cachée, car la consommation serait moins acceptée socialement lorsque l'on travaille que lorsque l'on étudie ? Est-ce simplement dû à l'âge, dans le sens que les personnes qui consomment en milieu festif sont principalement « jeunes » et donc à des périodes de leur vie où elles ne travaillent pas encore ? Il est intéressant de noter que lors de mes recherches d'enquêtées, alors que j'étais en difficulté pour trouver des usagères qui travaillaient, j'aurais eu plus d'occasions de m'entretenir avec des hommes consommateurs et travailleurs. On peut dès lors s'interroger également sur cette différence. Les hommes sont-ils plus nombreux à consommer que les femmes ? Ont-ils plus tendance à maintenir une consommation lorsqu'ils travaillent ? Celle-ci est-elle simplement moins cachée, car les hommes se sentent moins victimes de stigmatisations potentielles ? Serait-ce dû à un simple hasard de mon réseau ? Nous pourrions revenir sur ces différentes pistes à l'issue de l'analyse des entretiens qui permettra un certain éclairage.

J'ai aussi eu des difficultés à rencontrer des femmes plus jeunes, raison pour laquelle je me suis rendue en *rave* afin de créer des contacts, sachant que les fêtard·e·s sont plutôt jeunes dans ce milieu. Cela m'a effectivement permis de rencontrer mon enquêtée la plus jeune (20 ans), et la deuxième avec qui je devais initialement m'entretenir l'était aussi (19 ans). Le fait que la majorité de mes enquêtées ait un âge entre 25 et 30 ans est à mon avis notamment dû à mon réseau. Le fait que je sois moi-même âgée de 27 ans fait que mon

entourage ainsi que l'entourage de mon entourage se situe dans la même tranche d'âge. Je pense que ceci est également dû au fait qu'il s'agisse d'une tranche d'âge durant laquelle les sorties sont fréquentes. De plus, les personnes qui sont insérées professionnellement sont plus susceptibles d'avoir un âge légèrement plus élevé que celles qui étudient, ce qui est le cas dans mon échantillon où, finalement, les consommatrices qui travaillent/ont travaillé ont entre 25 et 39 ans, tandis que celles qui sont encore en études ont entre 20 et 25 ans.

La constitution d'un échantillon fait ainsi émerger de nombreuses questions. Le défi de la représentativité était ici difficile à relever, raison pour laquelle je me suis efforcée, au moins, de varier les profils et de choisir des personnes évoluant dans différents milieux (c'est-à-dire, des personnes ne se connaissant pas forcément entre elles, ne sortant pas dans les mêmes lieux ou dans le même type de soirées...). Néanmoins, en raison de l'illégalité de cette pratique, qui nécessite de la discrétion ainsi que de la confiance entre les différents protagonistes, il n'est pas toujours aisé de pénétrer des cercles différents de ceux avec lesquels on a déjà des affinités. J'y suis partiellement parvenue, principalement grâce à l'aide de mes différent·e·s intermédiaires, et également grâce à mon travail de terrain.

Au final, mon échantillon se constitue de 14 femmes entre 20 et 39 ans. Concernant l'âge de mes enquêtées, il peut être intéressant de noter que la majorité peuvent être qualifiées de « jeunes », et qu'une inquiétude récurrente est cristallisée sur la jeunesse de la part des médias, des politiques, et de l'opinion publique en général (Perreti-Watel, 2005). Les jeunes sont généralement la cible de nombreux discours les amenant à construire une argumentation et une justification de leur pratique.

Six de ces femmes vivent dans le canton de Genève, six dans le canton de Vaud, une dans le canton de Fribourg et une en France voisine, près de Genève. Leurs lieux de sorties habituels sont concentrés entre Genève et Lausanne. Cinq d'entre elles sont en études (certificat fédéral de capacité (CFC), maturité professionnelle, bachelor en haute école, bachelor à l'université et master à l'université), sept travaillent et deux sont sans emploi mais ont eu une expérience professionnelle de plusieurs années. Plusieurs se trouvent alors dans une période clé concernant leur identité professionnelle,

dans une phase de transition entre la formation et l'entrée dans le monde du travail. La plupart des enquêtées sont en effet soit encore en études, soit insérées dans le monde du travail depuis peu, soit dans une phase transitoire (année sabbatique, chômage...). Les niveaux d'études sont assez variés, allant de l'école obligatoire au master universitaire. Toutefois, la moitié à un niveau de formation élevé (haute école ou université). La moitié est née en Suisse et huit nationalités sont représentées. Quatre sont célibataires et dix sont en couple (depuis un laps de temps variant d'un mois à cinq ans). Une est actuellement mariée et deux d'entre elles l'ont été mais ne le sont plus. Celle qui est mariée a un enfant de six mois, tandis qu'une autre enquêtée a un enfant de sept ans et est séparée du père depuis deux ans. Treize sont hétérosexuelles et une est homosexuelle. La période depuis laquelle elles consomment des drogues varie entre huit mois et treize ans, et l'âge auquel elles ont commencé varie entre 15 ans et 28 ans. Il sera particulièrement intéressant de voir évoluer la consommation en fonction de l'imbrication étude/travail : parmi les cinq étudiantes, la plupart concilient ou ont concilié une activité rémunérée à côté de leurs études et de leur consommation. Parmi les neuf qui ont terminé leurs études, trois ont commencé à consommer alors qu'elles étaient encore en études et ont poursuivi leur consommation en commençant à travailler. Les six autres ont commencé à consommer alors qu'elles travaillaient déjà, ou juste avant de commencer à travailler.

Cet échantillon, bien que varié, ne me permet néanmoins pas d'avancer qu'il est représentatif et qu'il correspond à la réalité de la consommation de drogues en milieu festif des femmes.

Le tableau ci-dessous synthétise les principales informations sur les enquêtées qu'il faudra garder en tête lors de la lecture des résultats. Les personnes apparaissent en fonction de l'ordre dans lequel les entretiens ont été menés. Par ailleurs, on trouvera en annexe une petite description supplémentaire de chaque enquêtée (cf. annexe 1).

CODE *	AGE	OCCUPATION	NIVEAU D'ÉTUDES	SITUATION AMOUREUSE	PÉRIODE DE CONSOMMATION	SUBSTANCES CONSOMMÉES **
Sandra	27	Infirmière	Bachelor Haute École	En couple depuis un an	24 ans – ...	Ecstasy MDMA, cocaïne, kétamine
Anne	39	Responsable service communication	Licence Université	Divorcée, en couple depuis six mois	26 ans – ...	Ecstasy, MDMA Cocaïne, speed, champignons
Sara	25	Études en CFC	École obligatoire CFC en cours	Célibataire	20 ans – ...	Cocaïne Ecstasy
Klara	25	Année sabbatique	Bachelor Haute École	En couple depuis moins de six mois	17 ans – ...	Ecstasy, MDMA Cocaïne, speed, LSD, champignons, héroïne (inhalée)
Élodie	20	Études à l'École de Commerce	CFC École de commerce Maturité Professionnelle en cours	Célibataire	18 ans – ...	Cocaïne, speed Ecstasy, MDMA
Marie	23	Études à l'Université	Bachelor Université Master en cours	Célibataire	23 ans – ...	MDMA 2C-B
Alicia	33	Employée commerce	Maturité Professionnelle École de Commerce	Divorcée, en couple depuis moins de six mois	28 ans – ...	Cocaïne MDMA
Sofia	25	Année sabbatique	Bachelor Université	Célibataire	15 ans – ...	Ecstasy, MDMA, cocaïne LSD, champignons, speed, kétamine, PCP, 2C-B
Marine	28	Collaboratrice en gestion de contentieux	Master Université	En couple depuis moins de six mois	28 ans – ...	Ecstasy Cocaïne, speed, MDMA
Morgane	30	Infirmière	Bachelor Haute École	En couple depuis moins de six mois	27 ans – ...	Cocaïne Ecstasy, MDMA
Julie	27	Barmaid + projectionniste	Maturité professionnelle École de Culture Générale	En couple depuis deux ans	17 ans – ...	Cocaïne Ecstasy, MDMA, LSD
Selma	26	Chômage	Maturité professionnelle École d'Horticulture	En couple depuis un an	20 ans – ...	Ecstasy, MDMA, Cocaïne
Camila	26	Sans emploi	École obligatoire	Mère d'un enfant de sept ans, séparée du père, en couple depuis un an et demi	24 ans – ...	Cocaïne, Ecstasy MDMA, LSD
Laura	25	Employée commerce	Maturité Gymnase + CFC	Mère d'un enfant de six mois, mariée depuis deux ans	20 ans – 24 ans	Ecstasy, MDMA, speed, cocaïne (sniffée et inhalée), méthamphétamines (pilules thaïes)

* Prénoms d'emprunt

** Substance(s) consommée(s) principalement actuellement

Substance(s) consommée(s) plus occasionnellement ou par le passé ou testée(s) au moins une fois

Déroulement des entretiens

Au mois d'août, j'ai tout d'abord mené deux entretiens de type exploratoire. C'est-à-dire que ma grille d'entretien était à ce moment-là assez large, et que j'ai par la suite retravaillé ma question de recherche et mes hypothèses afin de mieux cibler mon objet, toujours dans une idée de théorisation ancrée. J'ai restreint ma grille d'entretien (cf. annexe 2) à la suite de ces deux premières rencontres, et les suivantes se sont déroulées entre mi-septembre et fin-octobre. Dix entretiens ont eu lieu chez les enquêtées, deux à l'extérieur, un chez moi et un chez le petit-ami d'une enquêtée. La plupart des entretiens a duré entre 40mn et 1h10, à l'exception d'un qui a duré 27mn et un autre 1h34. Cette variation est due aux expériences très différentes des consommatrices, certaines étant plus ou moins âgées, ou consommant des drogues depuis plus ou moins longtemps. De plus, les entretiens étant semi-directifs, ils laissaient la possibilité à chacune de s'exprimer librement, et certaines se sont révélées plus bavardes que d'autres. Notons aussi que l'entretien le plus long a été mené avec une personne travaillant dans le milieu de la nuit. Ainsi, en plus de sa propre expérience de consommatrice, nous avons aussi pu parler du monde de la nuit en général et de ses observations de ce milieu.

Différentes thématiques ont été abordées. Après que la personne s'était présentée, il s'agissait d'obtenir un récit de son expérience de consommation, de sa première expérience jusqu'à aujourd'hui. Je me suis ensuite concentrée sur les liens avec le réseau social (ami-e-s qui consomment / qui ne consomment pas, famille et relations amoureuses) puis avec l'activité professionnelle et les études. Nous avons également parlé de la prévention et de l'information. La question du contrôle et des limites, quant à elle, a été abordée de manière transversale durant l'entretien. De par les thématiques traitées, une grande partie des entretiens était rétrospective et portait sur des événements passés. La plupart des enquêtées ont en effet traversé différentes étapes de vie au cours de leur consommation (passage des études au monde professionnel, passage du célibat au couple ou du couple au célibat, naissance d'un enfant, etc.) et j'ai tenté de mettre en parallèle ces différentes étapes avec les variations de leur consommation.

Chacune de mes enquêtées m'a parlé très librement de sa consommation. Une fois que la question de l'anonymat et de la confidentialité des données a été mise à plat (oralement ou sur un document, cf. annexe 3), aucune n'a été réticente à s'exprimer. Je pense que les personnes que je connaissais ont été les plus gênées par le risque d'être reconnue, notamment en anticipant que des connaissances communes pourraient lire ce travail. J'ai alors cherché à réduire au maximum les informations personnelles qui pourraient mettre en danger leur anonymat, notamment en leur demandant, après coup, l'autorisation de mentionner telle ou telle chose.

Je pense avoir réussi à instaurer un rapport de confiance entre mes enquêtées et moi. En effet, je les ai senties ouvertes et à l'aise lors de la discussion. Les entretiens ont été ponctués de rires, de confidences, l'une de mes enquêtées me confiant notamment qu'elle m'avait raconté des choses dont presque personne, dans son entourage, n'était au courant. Le tutoiement s'est imposé par lui-même et souvent, avant ou après l'entretien, nous avons eu l'occasion de prolonger la discussion et de parler de choses et d'autres sur le ton de la conversation. J'ai ainsi senti une certaine horizontalité entre mes interlocutrices et moi. Ceci est dû, à mon avis, à plusieurs raisons. Premièrement, j'en connaissais certaines, et pour les autres, à l'exception de la plus jeune, nous avons été mises en contact par l'intermédiaire d'amis communs ou par d'autres enquêtées, et ces intermédiaires ont pu me présenter ainsi que ma recherche. Je pense que le fait d'avoir des connaissances en commun facilite la confiance et met à l'aise. Il y a aussi le fait que nous étions assez proches en âge. De plus, ma connaissance préalable du monde de la nuit a permis de montrer que je n'étais pas étrangère à ce qu'elles me racontaient et que je ne me situais pas dans le jugement.

Les difficultés rencontrées lors de la passation d'entretiens

Toutefois, faire passer des entretiens n'est pas chose facile. J'étais en effet novice dans ce domaine. La passation d'entretiens nécessite une concentration extrême, de la flexibilité, une attitude adéquate, de l'empathie, une maîtrise parfaite de sa grille d'entretien... Il a ainsi pu m'arriver de rester un peu trop proche de ma grille et de manquer de fluidité dans l'enchaînement de mes

questions, cassant ainsi quelque peu le discours de l'enquêtée. Parfois, au contraire, j'ai pu me laisser aller à un peu trop de liberté, préférant un style plus proche de la conversation, et oubliant ainsi d'aborder certains points. Ainsi, les phases d'écoute et de retranscription des entretiens furent à chaque fois l'occasion de remettre en question la qualité de mon travail d'intervieweuse, me rendant compte que telle question aurait peut-être dû être posée différemment, que tel aspect aurait pu être creusé, que telle contradiction aurait dû être relevée, etc. J'ai consulté certains ouvrages à propos de l'entretien qualitatif (Blanchet & Gotman, 2010 ; Kaufmann, 2016), et même si certains outils et conseils tout à fait utiles sont proposés, il est difficile, dans le « feu de l'action », de penser à tout. Je pense m'être améliorée au fil de mes rencontres, mais je reste convaincue que la meilleure méthode pour mener à bien ses entretiens est une longue expérience de recherche.

Traitement du matériel recueilli durant les entretiens

Les deux entretiens exploratoires ont été retranscrits mot pour mot et la suite des entretiens a été retranscrite un peu plus librement. En effet, même si la phase de retranscription peut être considérée comme une première analyse et qu'elle permet de se familiariser avec ses données, elle est également extrêmement coûteuse en termes de temps. En effet, pour une retranscription « parfaite », il faut compter environ huit heures de retranscription pour un entretien d'une heure, ce qui correspondait, dans mon cas, à plus d'une centaine d'heures de retranscription. J'ai ainsi réduit quelque peu ce temps en ne retranscrivant pas exactement chaque expression ou répétition. De plus, étant plus au clair sur mon objet de recherche, certaines parties qui n'étaient pas spécialement en lien n'ont pas été retranscrites. Je n'estime pas que ces retranscriptions parfois partielles aient pu être problématiques. En effet, tous les propos ayant trait à mes questionnements ont été retranscrits, et j'avais donc à portée les données dont j'avais besoin. De plus, ayant passé moi-même chacun de ces entretiens et les ayant tous réécoutés dans leur intégralité, j'ai gardé en mémoire un souvenir précis de chacun d'eux. Mes retranscriptions avaient un rôle de support et facilitaient l'analyse mais je pouvais toujours, en cas de besoin, aller rechercher certaines informations dans les enregistrements

audio. Finalement, le type d'analyse que j'ai mené sur ces données s'intéressait au contenu et au sens, mais pas spécialement à l'expression des interlocutrices, raison pour laquelle je me suis permise de laisser de côté certain·e·s silences, hésitations ou bafouillages.

Bien que les retranscriptions aient été anonymisées, j'ai décidé de ne pas les joindre aux annexes de ce travail. En effet, de nombreux récits restent assez spécifiques et pourraient permettre de reconnaître les personnes. Dans les citations figurant dans l'analyse, tous les prénoms ont été modifiés.

Analyse des données

À la suite de la passation et de la retranscription de tous mes entretiens, je me suis retrouvée avec plus d'une centaine de pages de données. Comme je l'ai déjà mentionné, je suis débutante en ce qui concerne la recherche par entretien, et c'était la première fois que je me retrouvais avec une telle masse de données à analyser, ce qui est quelque peu déstabilisant. J'ai ainsi consulté plusieurs ouvrages de méthodologie afin d'acquérir des outils pour l'analyse de mes données (Bardin, 2003 ; Blanchet & Gotman, 2010 ; Kaufmann, 2016 ; Paillé & Mucchielli, 2012).

L'analyse qualitative de données vise avant tout « *la compréhension et l'interprétation des pratiques et des expériences* » (Paillé & Mucchielli, 2012, p.13), c'est-à-dire que l'idée est d'extraire du sens plutôt que des pourcentages ou des statistiques. De là, « *l'analyse qualitative est, par essence, l'activité d'un esprit (d'une présence au monde incarnée) qui pose des questions au matériau devant soi et génère en retour thèmes, énoncés, catégories qui tiennent lieu de réponse circonstanciée* » (p.146).

L'analyse de données recueillies par entretiens nécessite une analyse de discours, auxquelles appartiennent les analyses de contenu. Ces analyses « *étudient et comparent les sens des discours pour mettre à jour les systèmes de représentations véhiculés par ces discours* » (Blanchet & Gotman, 2010, p.89). Ce type d'analyse est à distinguer du résumé, considéré comme neutre, puisqu'il implique une interprétation et des hypothèses : « *L'analyse de*

contenu n'est pas neutre. En tant qu'opération de production des résultats, elle représente l'ultime étape de la construction de l'objet » (p.92). Selon Laurence Bardin, « en tant qu'effort d'interprétation, l'analyse de contenu se balance entre les deux pôles de la rigueur de l'objectivité et de la fécondité de la subjectivité » (2003, p.13). L'inférence a un rôle clé dans le processus menant à l'interprétation : « Si la description (l'énumération, résumée après traitement, des caractéristiques du texte) est la première étape, nécessaire, et si l'interprétation (la signification accordée à ces caractéristiques) est la phase ultime, l'inférence est la procédure intermédiaire qui permet le passage, explicite et contrôlé, de l'une à l'autre » (p.43).

L'analyse thématique

L'analyse thématique est l'une des nombreuses techniques d'analyse de contenu. Celle-ci consiste à « *découper transversalement tout le corpus. L'unité de découpage est le thème qui représente un fragment de discours. Chaque thème est défini par une grille d'analyse élaborée empiriquement. Le mode de découpage est stable d'un entretien à l'autre* » (Blanchet & Gotman, 2010, p.93). L'idée est ainsi de rechercher une cohérence thématique entre les entretiens et de « *repérer des 'noyaux de sens' qui composent la communication et dont la présence ou la fréquence d'apparition pourront signifier quelque chose pour l'objectif analytique choisi* » (Bardin, 2003, p.137). Dans un premier temps, l'analyse thématique peut être « verticale », c'est-à-dire que l'on va analyser les thèmes abordés dans chaque entretien séparément puis effectuer une synthèse. L'identification des thèmes et la construction d'une grille d'analyse émerge à partir des hypothèses et de la lecture du corpus. Pourtant, l'idée n'est pas d'accumuler une série de thèmes, mais bien de déboucher « *sur la construction d'une représentation synthétique et structurée du contenu analysé, un panorama, en quelque sorte, de l'ensemble des cas de figure du phénomène faisant l'objet de l'étude* » (Paillé & Mucchielli, 2012, p.257). Puis, « *une fois sélectionnés pour l'analyse d'un corpus, les thèmes constituent le cadre stable de l'analyse de tous les entretiens* » (Blanchet & Gotman, 2010, p.97). Pierre Paillé et Alex Mucchielli soulignent que ce type d'analyse est principalement descriptif et que « *sa tâche*

première est ainsi de livrer le plus d'informations possibles sur les phénomènes analysés » (2012, p.265). Par rapport à la récurrence des thèmes, les auteurs stipulent que « *très souvent, en analyse thématique, comme en analyse qualitative en général, la signification d'une donnée n'est pas tant une question de nombre que de statut de l'information. (...) Toute information pertinente en lien avec les objectifs finaux de l'enquête revêt potentiellement une importance donnée* » (p.266). Ainsi, une donnée très intéressante, même si elle n'apparaît que chez une enquêtée, mérite d'être prise en compte.

Pour mon analyse, j'ai décidé de m'inspirer de l'analyse thématique. J'ai commencé par une analyse verticale de chacun de mes entretiens, d'abord en les écoutant, puis en les retranscrivant, puis en les lisant. Après cette première familiarisation avec mes données, lors de laquelle j'ai eu une attention dite « flottante », j'ai relu chacun de mes entretiens les uns après les autres, en inscrivant des thèmes et des synthèses des propos dans les marges. J'ai ensuite synthétisé tous les thèmes qui étaient apparus dans les entretiens en les rassemblant et en les triant. J'ai ensuite élaboré une grille d'analyse composée de rubriques thématiques, au sein desquelles se trouvaient différents thèmes et pour chacun de ces thèmes, des spécifications (Blanchet & Gotman, 2010). J'ai observé la récurrence et la pertinence de ces thèmes vis-à-vis de mes hypothèses, et les contradictions apparaissant entre mes données. Je suis revenue, pour chaque entretien, sur chacune de mes hypothèses, avant de synthétiser ces observations pour parvenir à une analyse globale et transversale.

Je n'ai pas élaboré à l'avance une « stratégie d'analyse » précise que j'aurai ensuite suivie rigoureusement. Bien que je me sois inspirée de différents ouvrages de méthode, je n'ai pas souhaité suivre un mode d'emploi à la lettre et ai préféré me laisser porter par mes données, en avançant pas à pas et en tentant de maintenir la meilleure cohérence possible. Comme pour la passation des entretiens, je pense que l'entraînement et l'expérience sont les meilleures armes dont un chercheur ou une chercheuse peuvent disposer. À ce propos, Jean-Claude Kaufmann avance lui-même que « *le meilleur traité ne fournira jamais que quelques instruments [et que] rien ne vaut l'expérience* » (2016, p.117). Attention, je n'essaie pas par-là de minimiser l'importance d'une bonne technique d'analyse et j'ai, malgré mes lacunes, mené mon analyse de la façon

la plus rigoureuse possible. Je terminerai donc ce chapitre avec une dernière citation de Kaufmann, pour qui « *l'important est l'intériorisation sélective des acquis, leur intégration dans une démarche personnelle, la maîtrise d'une logique globale* » (p.117).

ANALYSE DES ENTRETIENS ET RÉSULTATS

Remarque préalable à la lecture des résultats

Avant de passer aux résultats en tant que tels, je tiens à rappeler que les données qui sont présentées ci-dessous ont été obtenues par l'intermédiaire d'entretiens ciblés sur la consommation de drogues. La drogue pose un grand nombre de questionnements, et les entretiens ainsi que leur analyse ont été l'occasion de les rassembler. Ces entretiens ont été volontairement orientés sur la relation que la consommation pouvait entretenir avec d'autres aspects du quotidien tels que le travail, les études ou les relations sociales. Mon mémoire peut alors refléter une forte présence de cette problématique dans la vie des usagères, mais il faut rappeler que leurs expériences et réflexions s'étalent dans le temps. Il n'est pas toujours facile de rendre compte de cette temporalité, notamment à travers des entretiens d'une heure, dont la modalité a pour effet de concentrer de nombreuses informations. Si les entretiens sont représentatifs du vécu des usagères, ils ne signifient pas que ce vécu soit présent au quotidien ; il y a par conséquent une certaine distance entre la synthèse qui est faite ici et les réflexions qui ont été menées tout au long de leur parcours. Par ailleurs, les entretiens ne donnent pas une image représentant le parcours exact de mes enquêtées, mais surtout ce qu'elles peuvent en dire aujourd'hui. Cette représentation est donc propre à un moment spécifique et rétrospectif de leurs parcours.

Rapport à la consommation

Dans cette première section, j'essaierai de décrire la consommation de mes enquêtées ainsi que le rapport qu'elles entretiennent avec celle-ci. J'exposerai leur vision d'une consommation « convenable », examinerai les cas dans

lesquels leur pratique peut, ou a pu, leur poser problème, ainsi que les différentes remises en question intervenues au cours de leur pratique.

Vision de la consommation

Les motivations à consommer des drogues en milieu festif

Quand on interroge les usagères sur le pourquoi de leur consommation, sur ce que ça leur apporte, les raisons évoquées concernent d'abord le bien-être ressenti, la sensation d'euphorie et d'amour. La drogue permet de vivre le moment présent et de couper avec la vie quotidienne. Il s'agit d'un moment de détente, de divertissement et d'amusement. L'aspect social est très important : c'est quelque chose qui se partage avec ses ami·e·s et qui rend la personne plus sociale, plus à l'aise avec les autres, plus confiante, plus désinhibée. L'énergie et la force procurées par les drogues sont un atout dans le cadre d'une consommation en milieu festif. Souvent, elles permettent également d'établir un lien plus intense avec la musique diffusée lors de la soirée. La dimension de l'exploration est aussi importante, car la drogue permet de modifier son état de conscience, de découvrir un autre soi, d'autres réalités... Ces motivations sont celles qui reviennent le plus souvent, chez presque toutes, mais elles évoluent au fil du temps ou en fonction des substances consommées et des contextes de consommation. Concernant les premières expériences, elles sont souvent dues à la curiosité, à l'envie de faire des expériences et à l'influence des pairs.

Une consommation festive, occasionnelle, contrôlée

Une de mes premières impressions, à la suite de mes entretiens, a été que ces consommatrices étaient toutes très différentes. Leurs profils sont variés, tout comme leur parcours et leur type de consommation. La fréquence de consommation, les substances consommées, les variations au fil du temps, la façon d'en parler... toutes ont un rapport aux drogues très individuel. Toutefois, malgré ces différences, certains critères sont régulièrement revendiqués pour définir ce qu'est pour elles une consommation « convenable ».

Tout d'abord, elles portent une grande importance à l'aspect festif : *« J'ai vu plein de contexte par rapport à la drogue, mais moi ça reste vraiment récréatif de soirée. J'ai jamais fait toute seule chez moi un soir. C'est pour aller en soirée »* (Camila) ;

« Avec mon coloc on avait parlé de ça, on avait parlé des drogues 'est-ce que tu en as consommé, quoi, ...', et on s'était dit 'un jour on pourrait consommer de la cocaïne un jour où l'on sort, mais que les deux', pour moi c'est une façon saine, on sort, on fait la fête, on met pas sous pression qui que ce soit, on en parle avant, c'est vraiment décidé consciemment » (Alicia).

Au-delà de cet aspect festif, la consommation doit rester occasionnelle et non associée à chaque soirée : *« Après je dis pas que prendre de la drogue c'est mal. Pas du tout hein, même maintenant je prends toujours un peu de coke et je trouve ça trop cool et je le prends plus de la même manière. Mais quand c'est trop régulier, et que c'est tous les week-ends tout le temps, je me dis qu'il y a un truc derrière quoi »* (Sara) ;

« Je trouve que tant que ça reste récréatif et que t'en prends pas trop trop souvent non plus, que t'en prends pas tous les week-ends, ça va, après quand tu commences à prendre des drogues multiples tous les week-ends je trouve ça inquiétant » (Marie).

En plus de l'aspect récréatif et occasionnel, l'idée du contrôle et des limites est aussi présente : *« Donc c'est cette notion qu'il faut avoir, quand tu prends de la drogue, c'est te mettre des limites, et pas te dire que ça doit être tout le temps, et faire des pauses de temps en temps, et rester dans cette idée que ça doit être un divertissement, pour un amusement et rien de plus quoi »* (Sofia) ;

« J'aimerais me dire, voilà, que c'est occasionnel, que c'est contrôlé, que c'est pour passer un bon moment... » (Alicia).

Les discours concernant leur visions d'une consommation « convenable » sont somme toute assez proches, même si l'application concrète – en termes de fréquence et de quantité, notamment – et les limites varient d'une personne à l'autre. La consommation doit premièrement être restreinte à certains

contextes, des contextes festifs, dans le but de s'amuser et de passer un bon moment. L'aspect festif la maintient alors dans une temporalité spécifique dont elle ne doit pas sortir. Ensuite, cette consommation festive ne doit pas pour autant être associée à toutes les soirées et doit garder un caractère exceptionnel. Finalement, les consommatrices ont besoin de sentir qu'elles exercent un certain contrôle et qu'elles ont des limites.

En réservant leur consommation à un certain contexte et en essayant de la maintenir dans un cadre occasionnel, on retrouve ici certains principes déjà énoncés par Zinberg en 1974. En effet, selon lui, une consommation gérée provient notamment de la condamnation des usages compulsifs ainsi que de la limitation de la consommation à certains contextes sociaux permettant une sécurisation et une positivation de celle-ci (Soulet, 2002). Il s'agit donc de consommer au bon endroit, au bon moment, avec les bonnes personnes. Comme nous l'avons vu dans l'étude de Soulet (2002), ici aussi, les consommatrices « *attribuent un sens circonscrit à leur usage de produits stupéfiants et limitent leur consommation à des conditions spécifiques* » (p.135). Elles maintiennent alors leur usage dans le cadre qu'elles considèrent comme approprié.

Se distancier des stéréotypes

La « figure du toxicomane » revient régulièrement dans les discours, l'idée étant de s'en distancier et de marquer la différence entre une consommation de « junkie » et sa propre consommation. Par exemple, lorsqu'elle consomme de la cocaïne, Anne préfère les soirées à la maison aux lieux publics car « *aller tirer des rails dans les chiottes heu, chacun dans son coin enfin c'est pas très... convivial (rire), enfin ça fait vraiment le drogué quoi, t'sais qu'a besoin de sa ligne et qui va tout le temps aux chiottes...* ».

La curiosité de certaines a d'ailleurs émergé de ce décalage entre les représentations stéréotypées et certaines réalités : « *La cocaïne ça m'intéressait, surtout qu'on peut avoir une connotation très négative avec les drogues, mais tout d'un coup on connaît des gens qui consomment, qui en parlent ouvertement mais qui ont une vie stable, où ils travaillent, où ils ont*

peut-être même une famille, et là tout d'un coup on commence à se poser des questions, enfin c'était mon cas en tout cas, et ça a encore augmenté ma curiosité, parce que c'est pas que tu consommes des drogues et que tu es un junkie, tu peux consommer des drogues et rester raisonnable disons » (Alicia) ;

« Je me suis dit 'au final c'est pas...' ; enfin j'avais une image assez négative des gens qui prenaient de la drogue, de loin, dans ma tête c'était 'les gens ils se piquent !' ou ce genre de chose, et en fait c'était pas du tout comme ça » (Marine) ;

L'image du « junkie » apparaît ainsi comme une négativité absolue, comme l'extrémité d'un continuum à laquelle toute consommation a tendance à être associée. Les usagères ressentent alors le besoin de s'en distancier ; le « junkie » est « un autre », et leur consommation s'en distingue par le côté festif, maîtrisé et occasionnel. La drogue n'est pas pour elles un besoin, sa consommation est limitée à certaines circonstances, avec certaines personnes, de façon consciente. Cette figure agit comme une image répulsive qui peut leur servir de point de comparaison à partir duquel elles établissent ce que doit être leur propre consommation. Il est intéressant de constater que la « figure du toxicomane », irresponsable, déchu, marginal, n'existe pas uniquement chez les personnes qui ne consomment pas de drogue, mais également chez ces femmes dont la consommation est récréative.

Par ailleurs, le « junkie » est aussi associé à une substance en particulier – l'héroïne – et à un certain mode de prise – l'injection. Ainsi, parmi mes enquêtées, bien que certaines aient testé de nombreuses substances, aucune, à l'exception de Klara, n'a testé l'héroïne. Certaines vont même jusqu'à la qualifier de leur « *pire ennemi* » (Sofia). Quant à Klara, l'héroïne est une des premières drogues qu'elle a essayé, lorsqu'elle était au gymnase, par curiosité, parce que « *tu peux pas critiquer sans avoir testé* ». Elle l'a consommée par inhalation uniquement, avec une amie et le copain de celle-ci qui lui était « *carrément dedans* », et a cessé cette expérimentation au bout de quelques semaines, parce que ça devenait « *un peu glauque* ».

Sinon, les drogues consommées par mes enquêtées sont plutôt populaires, dans le sens qu'il s'agit de produits qui sont traditionnellement associés à la fête : cocaïne (sniffée), MDMA et ecstasy pour la grande majorité, pour leurs effets

euphorisants et énergisants. Certaines ont également consommé des psychédéliques, de façon plus ponctuelle, alors moins dans l'idée de faire la fête mais plutôt par curiosité, pour faire des expériences (LSD, champignons hallucinogènes...). Seules Sofia et Marie ont testé des drogues de synthèse moins connues (2C-B et PCP...). Malgré l'étendue de la palette de psychotropes disponibles, la plupart consomment donc des produits plutôt répandus et « conventionnels ».

Laura a eu une consommation un peu plus extrême en consommant durant quelques temps des méthamphétamines ainsi que de la cocaïne sur le mode de l'inhalation. Elle semble mal à l'aise lorsqu'elle me raconte ces expériences :

« J'ai été jusqu'aux méthamphétamines. Jusqu'aux thaïes. Ouai les thaïes j'ai presque mal fini en fait. C'est des petites pilules rouges, des méthamphétamines, et en fait c'est hyper addictif. Ça se fume sur de l'alu, ça a un goût de vanille. (...) Alors là j'ai presque mal fini. J'arrivais pas à partager en fait. Donc là quand je me suis rendue compte que j'arrivais pas à partager ou que j'avais pas encore fini et que je pensais déjà à devoir en racheter une autre, je me suis dit 'hum... ça commence à pas très bien aller', et après mon mari il m'a dit 'non t'arrêtes quoi', et j'ai arrêté ».

Consommer des méthamphétamines ou de la cocaïne sur le mode de l'inhalation sont des pratiques plus rares, plus intenses et potentiellement plus addictives. Lorsque Laura parle de ce type de consommation, elle en parle de façon moins « banalisante » que lorsqu'il s'agit de « tirer un trait » ou de « prendre une ecsta », ce qui montre une certaine hiérarchie entre les substances et les modes de consommation, certaines se rapprochant plus de pratiques associées à l'image des « vrais drogués ». Dans le cadre de consommations en milieu festif, on trouve une sorte de continuum au niveau de l'acceptabilité des substances, qui partirait de l'ecstasy pour finir avec les méthamphétamines ou l'héroïne. Cette représentation vis-à-vis de l'acceptabilité des produits semble partagée par la plupart de ces usagères, puisque la majorité d'entre elles n'ont pas été plus loin dans leurs expérimentations que l'ecstasy et la cocaïne sniffée, doublées de quelques expériences avec des drogues hallucinogènes. Klara et Laura font alors figure d'exception. L'expérience de Klara avec l'héroïne est complètement assumée

et l'aspect d'expérimentation est même revendiqué, puisque la consommation en est restée à ce stade. La consommation d'héroïne de Klara tout comme la consommation de méthamphétamines et de cocaïne inhalée de Laura n'ont d'ailleurs pas véritablement été associées à un cadre festif puisque ces substances ont été consommées dans un cadre privé, sans être associées à des sorties. Dans le cas de Laura, on voit que c'est la substance consommée qui a défini le milieu, puisque sa consommation de cocaïne l'a menée à se couper de l'extérieur afin de préserver le secret : « C : Et pourquoi vous sortiez plus, pourquoi vous restiez plutôt à la maison ? *Laura : Ben vu qu'on fumait beaucoup de coke, tu peux pas le faire dans la rue... Une ecsta tu peux le prendre dans la rue, c'est beaucoup plus discret, tandis que fumer la coke c'est tout une... faut la baser, il faut des ustensiles, moi je sais pas le faire mais vu que y a ce dealer qui était à la maison, il avait sa cuillère et tout ça, c'est dark hein, sa cuillère, sa bouteille, avec l'alu, la paille pour fumer... donc voilà quoi ».*

Drogue versus « réalité »

Certaines insistent sur le fait que pour elles, la drogue, ce n'est pas la « réalité ». On retrouve notamment cette idée chez Camila, mère d'un garçon de sept ans, qui a l'impression de mener une double vie entre son rôle de mère et ses sorties où elle consomme. Pour elle, les personnes qui ne consomment pas « *font partie de la réalité* », ce qui signifie en creux que les consommateurs et consommatrices n'en font pas partie. Laura, quant à elle, dit qu'elle a toujours « *gardé un pied dans la réalité et un pied dans la drogue* », et que consommer des drogues, « *c'est pas ça la vie* ». On voit que consommer des drogues n'est pas associé à la « vraie vie », et l'on retrouve ainsi l'idée énoncée par Soulet (2002), selon laquelle le monde de la drogue et celui de l'insertion sont a priori antinomiques. Il y a ainsi un « *nécessaire partage entre deux univers* » (p.113) et un conflit de norme qui « *demande d'être résolu* » (p.113). Pour Laura et Camila, cette résolution semble passer par l'abstinence (Laura a arrêté de prendre de la drogue lorsqu'elle est tombée enceinte et Camila prévoit, à terme, d'arrêter également). Les autres enquêtées ne se montrent pas

aussi radicales, mais il semble que la « vraie vie » doive toujours passer avant la consommation et ne pas être négativement influencée par celle-ci.

Différents parcours en fonction de la problématique

Les expériences de consommation des femmes que j'ai rencontrées sont différentes les unes des autres. Il m'a semblé que leurs parcours se différenciaient notamment en fonction de leur position sur une échelle qui irait d'une consommation « convenable » à une consommation « problématique ». Les phases de problématisation varient au cours du temps. En me focalisant sur ce critère de problématique, j'ai distingué trois types de parcours.

1/ La consommation a toujours été plutôt stable et non considérée comme problématique par la consommatrice. La consommation, actuellement, convient à la consommatrice.

2/ La consommation a, à un moment donné, été considérée comme problématique. La consommation, actuellement, convient à la consommatrice.

3/ La consommation a, à un moment donné, été considérée comme problématique. La consommation, actuellement, est toujours considérée comme problématique par la consommatrice.

Avant de continuer, il me faut m'arrêter sur le terme « problématique ». Par ce terme, je veux surtout parler d'une consommation qui pose problème au niveau individuel, et pas forcément au niveau social. Cela signifie qu'objectivement, la consommation n'a pas forcément d'influence négative sur d'autres aspects de la vie de la personne (que ce soit au niveau de son travail, de ses études, de ses relations sociales...), mais qu'elle-même la considère subjectivement comme problématique en fonction de ses représentations, de ses attentes, de son ressenti. Toutefois, les représentations ne sont pas purement individuelles puisque forcément influencées par les représentations dominantes au sein de la société, qui véhicule certaines normes et valeurs.

Lorsque je parle d'une consommation « problématique » ou « convenable », il

ne s'agit pas de définir de façon objective ce type de consommation, mais d'expliquer ce que cela signifie pour l'utilisateur. Il est en effet possible qu'une personne consomme, en termes de fréquence ou de quantité, plus qu'une deuxième personne, mais que la situation lui convienne parfaitement, tandis que la deuxième personne, qui consomme objectivement moins, considère que sa propre consommation est trop élevée. L'idée, ici, est donc bien de s'immerger dans le point de vue de la consommatrice, au sein de représentations qui sont subjectives et qui peuvent varier de l'une à l'autre.

Pas de passage par une consommation considérée comme problématique

Seules trois des femmes rencontrées se retrouvent dans ce cas de figure. Il s'agit de Sandra, Klara et Marie. Leur consommation est objectivement différente, mais les trois semblent se situer dans un rapport contrôlé et leur consommation leur convient.

Sandra, infirmière de 27 ans, consomme de la drogue depuis trois ans. Sa vision concernant sa consommation est la suivante : « *C'est un truc que je voudrais jamais faire rentrer en conflit avec les choses de ma vie en fait* ». Par conséquent, elle suit des règles plutôt simples : elle ne consomme que les week-ends, ne consomme que si elle a congé le lendemain et si elle n'a pas d'impératifs. Ses différentes obligations passent en priorité par rapport à sa consommation et, pour éviter le conflit, sa technique consiste simplement à ne pas consommer dans certaines situations. Pour Sandra, il est important que la consommation de drogues reste quelque chose « *d'un peu exceptionnel* ». Cet état d'esprit n'est pas difficile à maintenir et son ressenti physique et mental, ou simplement son envie, suffisent à cadrer la consommation : « *Les lendemains tout ça, c'est comme une grosse gueule de bois, on a pas envie de vivre ça tous les jours non plus. Et pis c'est quand même une expérience sensorielle qui est un peu intense donc heu...le faire tous les deux jours ce serait un peu compliqué quand même* ». Elle reconnaît l'aspect risqué de la consommation – « *en soi j'ai quand même les pieds sur terre et je suis quand même consciente de ce que c'est, que c'est interdit, que c'est pas bon pour la santé et pis heu... que ça a quand même un côté dangereux* » – mais sans se sentir particulièrement touchée par cet aspect : « *moi pas spécialement parce*

que je sais que je vais pas tomber dans un truc heu... où j'aurais tout le temps envie de prendre et tout ça, parce que fondamentalement j'en ai pas vraiment besoin... pour m'amuser ».

Klara, 25 ans, est en fin d'études de Bachelor dans une Haute École et consomme des drogues depuis qu'elle a 17 ans. Elle qualifie sa consommation ainsi : « *Y a jamais eu de période où je consommait trop. (...) C : Qu'est-ce que c'est pour toi, trop ? Klara : En fait c'est quand ça déborde sur ta vie de tous les jours. Moi je vois pas tant drogues dures / drogues douces, je vois plus consommation dure / consommation douce, dans le sens que pour moi j'étais complètement dépendante aux bédots et ça influençait complètement ma vie scolaire, j'ai foiré [le gymnase] à cause de ça, alors que si j'avais pris de la coke une fois par week-end, j'aurais peut-être pas foiré comme ça. Donc je pense que j'ai jamais eu une consommation inquiétante car ça a jamais influencé, à part le cannabis, sur ma vie professionnelle et scolaire ».* Ainsi, sa pratique ne met pas en danger d'autres aspects de sa vie et Klara ne l'a jamais considérée comme un problème. Elle ne se fixe pas de limites strictes car sa consommation se limite d'elle-même de par ses autres envies, comme le fait de vouloir profiter de ses week-ends et faire d'autres activités.

Parmi les personnes que j'ai rencontrées, Marie semble être celle dont la consommation est la plus concrètement contrôlée. Étudiante en master à l'université, celle-ci consomme occasionnellement de la drogue depuis un peu plus de deux ans. Après deux premières expériences lors desquelles elle a consommé du 2C-B, elle n'a plus consommé que de la MDMA : « *Depuis que j'ai pris pour la première fois de la MD, c'est une drogue qui me convient assez bien... et le 2C-B quand même c'est cool mais c'est pas toujours très agréable, tu as parfois des pensées négatives alors que là aucune et depuis je me suis dit que j'allais en tester aucune autre ».* Ensuite, elle consomme presque toujours avec l'ami qui l'a initiée, et c'est toujours lui qui fournit le produit, le contrôle et le dose : « *À chaque fois si j'en prends c'est celle d'Alexis, jusqu'à maintenant. (...) En fait il achète la MD, pis il la teste, il a acheté sur le darknet un petit... il a un produit chimique qui teste et qui te dit à combien de pourcent elle est pure. Donc tu sais si y a que de la MD ou pratiquement que de la MD ou plein d'autres merdes dedans, donc ça ça me rassure. (...) Il a une balance au gramme. Au milligramme près, et c'est lui qui*

fait les doses, il achète en gros et il fait toutes les petites gélules. Et après la redose c'est dans une bouteille d'eau. On casse la gélule, on mélange dans la bouteille et on boit ». Elle contrôle également la fréquence et a pour règle de ne jamais consommer plus que tous les deux mois. Elle ne consomme aussi que dans des cadres qu'elle considère comme optimaux : « *Si je reprends, si c'est dedans il faut que j'aie de la place, que je sois avec des gens que j'aime, que je puisse sortir m'aérer s'il faut, avoir un endroit où tu peux te poser dehors, des toilettes à proximité et libres au cas où je vomis...* ». Lors de l'entretien, elle souligne à plusieurs reprises l'importance du cadre, au sein duquel rentre en compte le lieu, la musique, les personnes présentes... Un épisode excessif a également influencé sa manière de consommer. Lors de sa dernière prise, Marie a repris trois fois de la MDMA durant la soirée et elle a mal vécu sa fin de soirée. L'effet a duré trop longtemps et toutes ses amies étaient « redescendues » tandis qu'elle, malgré la fatigue physique, ne parvenait pas à dormir : « *C'était vraiment pas du tout agréable, et du coup depuis là j'ai dit que je ferai plus jamais l'erreur de me dire 'ouai c'est trop cool, je reprends une redose, je reprends une redose', parce que j'ai pris trois redoses alors que normalement on en prend une, donc c'était assez violent* ». Marie se tient donc à des règles concernant la fréquence de consommation (pas plus que tous les deux mois), la substance consommée (que de la MDMA, fournie et contrôlée par son ami), la quantité consommée (une gélule de 125mg puis maximum une redose) et le cadre dans lequel elle consomme, qui se doit d'être « optimal ». Par ces différentes règles, finalement assez strictes, elle maîtrise sa consommation qui n'a alors aucune influence sur son quotidien.

Ces trois femmes ont conscience que la consommation pourrait être problématique, voire risquée. Elles se rendent compte qu'il est possible que la drogue ait une influence négative sur leur vie. C'est cette conscience qui leur permet, par conséquent, de se limiter et de maintenir une « consommation douce », pour reprendre les mots de Klara.

Toutes les trois mettent en place des auto-contrôles qu'elles considèrent comme étant efficaces et suffisants en gérant leur consommation en termes de fréquence, de quantité, de qualité. Le fait de dépasser ses limites ou d'outrepasser ses propres règles reste néanmoins une réalité, chacun·e pouvant se laisser parfois emporter par ses sentiments, son état d'esprit, ses pairs,

l'euphorie du moment... Ce type d'excès est généralement l'occasion de réaffirmer les règles qui ont été fixées, l'excès restant au stade d'une expérience dont l'usagère a appris, mais qu'elle ne va pas réitérer.

La manière de gérer sa consommation dépend en partie du caractère de la personne : telle personne sera plus téméraire (« j'aime faire des expériences ») tandis qu'une autre sera plus mesurée (« moi je suis une flippée »). Marie, par exemple, a relevé à de nombreuses reprises que le fait de consommer de la drogue était pour elle quelque chose de stressant et qu'elle avait peur que ça tourne mal, principalement les premières fois. On peut alors comprendre les règles strictes qu'elle se fixe puisqu'elle essaie à travers elles de se garantir la plus grande sécurité possible. De plus, Marie peut être considérée comme une « jeune » consommatrice, dans le sens où elle ne consomme que depuis deux ans. Ceci pourrait expliquer le fait qu'elle pose des règles assez strictes concernant sa consommation, car elle n'est pas encore très expérimentée. À l'inverse, Klara a plus d'expérience puisqu'elle consomme depuis huit ans. On peut alors avancer que les règles ont été intériorisées et qu'elle a moins besoin que Marie de mettre en place « *des conduites de gestion élaborées et planifiées à l'avance* » (Soulet, 2002, p.130). Si certaines sont plus flexibles dans leur rapport à la consommation, cela n'empêche pas la gestion. Plus qu'un désir de contrôle au sens strict, le bon sens, comme l'expérience, semblent alors être les principaux éléments pour y parvenir. La gestion se fait également sur la base des critères du plaisir et de l'envie. Les usagères consomment lorsqu'elles en ont envie et parce que cela leur procure du plaisir ; toutefois, elles évitent de consommer de façon excessive en raison de leurs autres envies, et parce qu'une prise excessive peut se transformer en une expérience désagréable (sur le moment, ou le lendemain).

Dans le cas de Marie, l'initiation et l'accompagnement par une personne de confiance sont des éléments primordiaux. On retrouve cet aspect chez la plupart de ces femmes : l'initiation et l'information passent par les pairs et le fait d'être entouré par des personnes de confiance, de savoir que si quelque chose se passe, elles ne seront pas seules, est essentiel.

Passage par une consommation considérée comme problématique

Consommation actuelle considérée comme convenable

Dans ce cas de figure, les consommatrices ont, à un moment donné, eu une consommation qui ne leur convenait pas, ou plus. Elles s'en sont rendues compte et ont par la suite « rectifié » celle-ci. Il s'agit d'Anne (elle consomme toujours mais moins souvent, en plus petite quantité et seulement de l'ecstasy ou de la MDMA), de Sara (elle consomme toujours mais moins souvent, en plus petite quantité et seulement de la cocaïne), d'Élodie (elle consomme toujours mais moins souvent, en plus petite quantité et surtout de la cocaïne ou du speed), de Sofia (elle consomme toujours mais moins souvent et en plus petite quantité), de Morgane (elle ne consomme presque plus), de Julie (elle consomme toujours mais moins souvent, en plus petite quantité et seulement de la cocaïne) et de Laura (elle ne consomme plus du tout). Toutes ont ainsi connu des périodes considérées par elles-mêmes comme « excessives », des dérapages, et elles ont aujourd'hui un rapport à leur consommation qui est soit un rapport contrôlé, soit un rapport d'abstinence. Nous verrons plus bas les éléments ayant mené à une remise en question de leur consommation.

Consommation actuelle considérée comme problématique

Dans ce cas de figure, les consommatrices ont, à un moment donné, eu une consommation qui ne leur convenait pas, ou plus. Elles s'en sont rendues compte et sont actuellement dans un processus visant à adapter leur consommation à ce qu'elles considèrent comme convenable. Il s'agit d'Alicia (elle désire diminuer sa consommation), de Marine (elle désire diminuer sa consommation), de Selma (elle désire arrêter) et de Camila (elle désire arrêter). Elles sont actuellement dans un rapport ambigu vis-à-vis de leur consommation puisqu'elles souhaitent consommer moins, voir plus du tout.

Remise en question de la consommation

Il est intéressant de constater que chez la grande majorité des enquêtées, le

parcours de consommation n'a pas été stable. Celle-ci évolue au fil du temps et surtout, la plupart passent, à un moment donné, par une consommation considérée comme problématique avant de la rectifier. Les consommatrices se présentent alors comme les actrices « *des régulations quotidiennes relatives à leurs existences et développant des formes d'auto-contrôle* » (Soulet, 2002, p.111).

Selon Caiata Zufferey, la décision de modifier sa consommation est « *le résultat d'une évaluation cognitive des avantages et des désavantages de la consommation : la personne choisit rationnellement de s'en sortir après avoir pesé les pour et les contre que la poursuite de la pratique implique* » (2006, p.39). La remise en question de la pratique apparaît lorsque la consommatrice élabore « *un jugement négatif par rapport à un critère qui reste implicite mais qui est tout de même capital* » (p.117) et qui mène à une problématisation. L'idée qu'à un moment donné, c'était « trop », sans que ce « trop » soit le même pour chacune, revient régulièrement dans les discours de mes enquêtées. Ce « trop » apparaît « *par rapport à un idéal de ce qui est juste, normal, adéquat et qui est en contradiction avec la réalité vécue* » (Caiata Zufferey, 2006, p.117). Ainsi, « *comme le critère discriminant est l'idéal de soi que chaque personne se forge, le seuil de problématisation varie d'un individu à l'autre en fonction des caractéristiques subjectivement attribuées à 'ce modèle existentiel'* » (p.118). La contradiction entre la réalité et cet idéal crée un déséquilibre que la personne doit corriger. Ces propos doivent néanmoins être nuancés, car bien que cet idéal de soi soit subjectif, il n'est toutefois pas strictement individuel puisque les usagères sont confrontées à une réalité dans laquelle la société projette des représentations négatives sur la consommation de drogues.

Soulet (2002) et Caiata Zufferey (2006) ont élaboré leur théorie de la gestion à partir de consommateurs et de consommatrices anciennement toxicomanes et ont étudié des cas de sortie. Leurs réflexions semblent néanmoins s'adapter aux expériences vécues par les individus de mon échantillon. Le point de départ n'est pas la toxicomanie mais une situation de consommation jugée problématique, tandis que la sortie équivaut à une diminution ou à une rectification de la consommation.

Nous allons voir les différents critères pouvant remettre en question la consommation qui ont émergé de mes entretiens : le fait que la consommation sorte du cadre festif, le vécu d'une mauvaise expérience, le fait que la consommation pose un problème identitaire et finalement, l'apprentissage par l'expérience.

Quand la consommation sort du cadre festif

Lorsque la consommation sort du cadre festif, elle ne correspond plus à l'idée que s'en fait l'usagère. Dans ces cas de figure, une réflexion sur la pratique et une reprise en main interviennent rapidement.

Alicia, par exemple, après avoir consommé de la cocaïne très occasionnellement (une ou deux fois par année) durant trois ans avec son compagnon, rompt avec celui-ci puis rencontre une personne avec qui elle commence à consommer plusieurs fois par semaine, parfois tous les jours, le soir, à la maison : « *Et pis là j'ai un peu dérapé dans le sens que j'en ai consommé beaucoup trop, pendant un certain temps* ». Au bout de quelques mois, elle se rend compte que cette situation ne lui convient pas : « *Ça m'a pas du tout plu parce que ça a commencé à me dégoûter aussi et en fait je me suis dit 'mais c'est pas du tout ce que je veux, ça commence à me dégoûter et j'aimerais bien garder ça en fait pour certains moments de ma vie, pour quand on fait la fête ou comme ça, mais pas... comme ça, j'aimerais pas une consommation comme ça'* ». Elle réalise qu'il y a un décalage entre sa consommation telle qu'elle est et telle qu'elle voudrait qu'elle soit. Elle décide alors de couper les ponts avec cet ami « toxique » et de diminuer sa consommation. Par la suite, elle consomme à nouveau de façon occasionnelle et festive avec son colocataire, avant de recommencer plus régulièrement, sous l'influence de son troisième colocataire et d'une amie à celui-ci qui amène souvent de la cocaïne à la colocation. Elle coupe alors les ponts et, aujourd'hui, elle est encore en phase de diminution de sa consommation : « *Je pense que je suis encore dans un processus de régulariser la chose quoi. Au final c'est encore très frais que j'ai coupé les ponts avec cette deuxième personne* ».

Sofia parle également de dérapage lors d'une période durant laquelle elle a

consommé beaucoup de cocaïne : « *Et là j'ai eu un gros dérapage quand même à ce moment-là, donc là j'étais en maturité, j'étais pas majeure, et avec mon meilleur pote on s'entraînait. C'était tout le temps, tous les week-ends et même il venait en semaine, on jouait bêtement à la play et on se faisait des traits de coke...* ». Elle se remet alors en question : « *Et d'un coup j'ai eu une grosse claque dans ma tête en me disant 'mais c'est n'importe quoi ce que tu es en train de faire, c'est ridicule, tu vas sortir boire un verre avec une pote ou t'as un pote qui vient à la maison jouer à la play et toi tu veux tirer un trait de coke !'* ». Elle cesse alors de consommer de cette manière afin de limiter sa consommation à des contextes plus occasionnels et festifs.

Un peu différente, l'expérience de Julie est également édifiante. À la suite d'une rupture puis d'un drame qu'elle a vécu, celle-ci vit une période de consommation intense, avant de se reprendre en main : « *Après je me suis droguée mais énormément énormément pendant deux mois je crois. C : Tu entends quoi par énormément ? Julie : Tout le temps. Tous les jours, tout le temps. J'étais droguée tout le temps. (...) Mais c'est plus ce drame qui a fait que. Et à partir de là j'ai décidé de remonter la pente et de pas me laisser abattre avec tout ça (...). Ce truc de la drogue c'était beaucoup pour oublier tout ça, et je pense qu'il y avait beaucoup de 'je veux pas me laisser abattre, ça va pas niquer ma vie comme ça', et du coup je pense qu'il y a eu beaucoup de cette force-là* ». Depuis cet épisode, Julie n'a pas revécu une telle période d'excès et elle consomme de façon plus mesurée. À la suite du drame qu'elle a vécu, sa consommation est sortie de tout cadre et n'a été, dans un premier temps, plus cadrée par aucun rituel. Elle a alors pris conscience de la situation et décidé de « remonter la pente ». Aujourd'hui, elle consomme encore de la cocaïne, soit de façon modérée au travail (elle travaille comme barmaid la nuit), soit lors d'occasions spéciales, beaucoup plus occasionnelles (lors d'un festival, par exemple). La disponibilité du produit et l'aspect financier influencent beaucoup sa consommation actuelle: en effet, Julie n'achète plus de cocaïne, notamment parce qu'elle n'en a pas les moyens. Elle consomme alors en fonction des occasions qui se présentent. Ces occasions ne sont pourtant pas si fréquentes, car étant donné qu'elle n'apprécie pas tellement la mentalité autour de la cocaïne, elle s'est éloignée de beaucoup de « fournisseurs potentiels » : « *Dans ce milieu y a aussi beaucoup de ça, de la vantardise, 'je choisis à qui je fais mes traits', y a un truc un peu élitiste avec la drogue qui*

me dégoûte et qui m'a aussi fait me distancier de ça, et maintenant j'adore dire non à ceux qui me proposent car ils se mettent sur un piédestal, genre 'je suis trop stylé', et dire 'non', et à force maintenant y en a qui me proposent plus et j'aime bien avoir ce rôle de fille relou avec la drogue, alors que je le suis pas vraiment plus que ça ». Elle s'est donc faite une réputation de « *fillette qui a tout refoulé et qui aime bien dire non* », et on lui propose de moins en moins, « *ce qui est méga cool* ». Par son comportement, elle a limité les occasions où le produit est disponible, et évite ainsi certaines tentations. Car même avec l'expérience, elle avoue que se fixer des limites et les respecter est compliqué: « *Voilà, j'essaie d'avoir des limites mais elles sont pas toujours imposables. (...) Du moment que je suis partie dedans, c'est très compliqué de m'arrêter, même si je connais, que je me suis dit 'bois-pas plus que quatre shots' ou 'prends pas plus que quatre traits'... une fois que je suis dedans, tout est négociable* (rire). C : *Donc c'est plutôt avant qu'il faut que tu te fixes...* Julie : *Exact. Et des fois le manque de volonté il est sévère. Et ça c'est déjà arrivé 'j'me drogue pas ce soir, j'me drogue pas ce soir, j'me drogue pas ce soir' 'tu veux un trait' 'oui je veux bien', dans ta tête c'est tout de suite le oui qui sort. (...) Donc ouai les limites c'est un peu délicat. J'essaie mais j'y arrive pas* ». Sa stratégie est très intéressante. En effet, ayant de la peine à se fixer des limites, elle a fermé certaines portes et rendu le produit moins disponible. Son récit permet de constater que les stratégies de gestion varient d'une personne à l'autre, en fonction de ses expériences, de ses forces et de ses faiblesses.

Ces expériences sont à mettre en lien avec la notion de « modalités-cadre de la gestion » de Soulet (2002). Comme nous l'avons vu, il existe en effet « *différents cadres appropriés à la consommation en dehors desquels celle-ci perd sa raison d'être* » (p.135), et, dans mon échantillon, il s'agit de cadres festifs. Nous avons vu dans la première partie de ce travail l'importance des rituels, qui fournissent « *des critères de consommation extérieurs à la personne : il faut qu'il y ait une fête, il faut qu'il y ait l'envie de s'amuser (...)* » (p.137). Avec l'expérience d'Alicia et Sofia, on voit la puissance de ces cadres. Lorsque leur consommation est sortie du cadre festif, elle est entrée en contradiction avec leur vision « idéale ». Lorsqu'elles en ont pris conscience, elles ont choisi de rectifier leur consommation.

Vécu d'une mauvaise expérience

Selon Soulet (2002), la remise en cause de la pratique peut aussi survenir à la suite d'une rupture d'évidence, c'est-à-dire suite à un événement déclencheur qui rompt avec le déroulement ordinaire de l'existence et qui remet en question son organisation. Ainsi, la consommation peut être remise en question à la suite d'une mauvaise expérience.

Elodie, par exemple, me rapporte une expérience de *bad trip* : « *Une fois j'étais en boîte, là j'avais à peu près consommé... beaucoup, j'avais consommé du speed, de la coke, de la MD, un ecsta, et de l'alcool, littéralement je me rappelle plus du tout de ma soirée, et je me suis retrouvée... le gars que je fréquentais il vivait à la fois chez son père et chez sa mère et je me suis retrouvée à un endroit que je connaissais pas, chez son père, j'y étais jamais allée et j'ai eu vraiment une immense panique, parce que je me suis réveillée, je l'ai pas vu tout de suite, et là c'est vraiment le point où j'ai arrêté pendant un an toute consommation. (...) Parce que ça m'avait un peu terrifiée...* ». À la suite de cette expérience, elle arrête donc complètement les drogues durant un an, avant de recommencer de façon beaucoup plus mesurée. Dans ce récit, la mauvaise expérience vécues permet à l'usagère de remettre en question sa consommation et de reconfigurer son expérience afin de la modifier.

Quand la consommation pose un problème identitaire

Pour certaines, ce qui pose le plus de problème est de devoir assumer le fait de se droguer, soit auprès des autres, soit vis-à-vis de soi-même. Culpabilité, remise en question de son identité, non-acceptation de sa pratique... Ces ressentis négatifs et difficiles à vivre amènent les consommatrices à modifier leur consommation. Lorsque celle-ci pose un véritable problème au niveau identitaire, c'est alors plutôt l'abstinence qui est visée.

Camila a beaucoup de peine avec le regard des gens et avec le fait que la consommation de drogues soit socialement réprouvée : « *Moi ça me pose réellement problème, vraiment, c'est un combat avec moi-même. Je me suis souvent posé la question, si les gens me regardaient pas, est-ce que je*

continuerai toute ma vie ? Dans le sens où moi c'est quelque chose que j'aime et qui est récréatif, et si personne ne disait c'est pas bien, je continuerais de le faire. C'est parce que moi j'ai un problème avec le regard des gens alors ça pose problème pour moi ». Elle craint notamment d'être sujette à la décrédibilisation si sa consommation venait à être connue : « *Quand tu prends de la drogue, y a toujours ce truc où si un jour tu dois t'embrouiller, si un jour y a quoi que ce soit, on va te remettre en question. Et ça ça me pose un peu problème. J'ai l'impression de pas être crédible. Y a une partie de moi qui me dit, si un jour tu dois demander ou revendiquer quelque chose, et qu'on te fait des tests de sang, on va te dire 't'es pas crédible'* ». On retrouve ainsi cette idée selon laquelle un·e usager·e de drogues n'est pas digne de confiance, et Camila anticipe ainsi que cela pourrait lui porter préjudice à un moment donné, même dans des circonstances qui n'auraient rien à voir avec la consommation de drogues.

Ce n'est pas facile d'assumer cette identité, comme le fait aussi remarquer Selma : « *Je t'avoue que ça m'a vraiment mis la boule au ventre quand tu m'as envoyé ce message [quand je l'ai contactée pour faire un entretien], ça y est c'est officiel, je suis consommatrice de drogues, et t'sais, ce matin j'ai dû aller faire une balade parce que je me suis rendue compte que c'était ça qui me mettait la boule au ventre... genre... d'admettre que j'étais une consommatrice. Ça me plaît pas en fait. Ça me soule même. Mais d'ici peu... je pense qu'une fois que je me barrerai de cette ville je vais tout arrêter. Mais tout. Même la cigarette, elle, avant Nouvel-An j'arrête* ». Pour elle, accepter ce rendez-vous avec moi a été difficile, car cela l'a obligée à reconnaître et à accepter une partie d'elle qu'elle n'apprécie pas.

Morgane a été particulièrement touchée par la culpabilité et par la difficulté d'accepter une telle identité. En effet, sa vision de la drogue a toujours été extrêmement négative. Elle a commencé à en consommer avec son petit-ami il y a environ trois ans, puis, après leur rupture, a continué à consommer assez régulièrement durant deux ans avec son groupe d'ami·e·s. Elle a senti qu'elle commençait à ne plus avoir de maîtrise sur sa consommation et s'est reprise en main, notamment avec l'aide d'un psychiatre. Elle n'a plus consommé ces derniers mois. Dès le début, sa consommation de cocaïne lui a posé problème : « *C'est quelque chose qui est assez choquant la première fois qu'on le fait,*

c'est qu'on se sent une merde en fait, on tire sur de la cocaïne, c'est un geste tellement moche que même moi je me reconnais pas quoi ». Par la suite, son sentiment de culpabilité est resté chronique : « Les soirées techno c'était un refuge où on se sentait super bien, et en même temps le lendemain on avait le gros revers de la médaille, et des grosses claques et moi je le vivais très très mal parce que je me reconnaissais pas là-dedans.

[...]

Ça aurait pu être que positif mais ça l'a pas été, parce que je me suis sentie très très rabaissée par ça et très... influençable ».

L'aspect moral lui a particulièrement posé problème, et elle est d'ailleurs la seule femme de mon échantillon à avoir soulevé cet aspect : « *Je me rend compte que la cocaïne c'est la drogue la plus sale, ça comporte énormément de trafic, y a du sang sur cette cocaïne, et elle vient de loin... Tout ce qui est autour de cette drogue me dégoûte en fait... Et ça faisait écho dans ma tête tout le temps, mais une fois que j'étais en soirée, ça prenait le dessus. L'envie de faire la fête, de décompresser, le travail qui était lourd... tout ça faisait que ça me passait au-dessus, et le lendemain je me retrouvais dans cet état où je suis une merde parce que je consomme une drogue qui est dégueulasse, y a des enfants qui meurent à cause ça, y a des familles qui sont détruites... c'est tout un réseau dégueulasse que je peux pas soutenir. Et je soutenais... très très cher, parce que franchement c'est tellement cher pour moi que ça atteint vachement ».*

L'influence de son groupe d'amis a également eu de l'importance. À un moment donné, celles et ceux-ci ont diminué leur consommation et elle me raconte un épisode qui a déclenché chez elle un gros malaise : « *La dernière fois que j'ai consommé devant eux [deux de ses amis], j'étais avec un ex-copain avec qui je suis sortie pas longtemps, et on était chez mon pote Philippe, on avait chopé pour la soirée, on a fait des traits, et j'ai proposé à Philippe et Clément et tous les deux m'ont dit non. Et ça aussi ça m'a tellement fait un choc, d'être la seule qui restait là-dedans. (...) Et dans le groupe les trois autres ils ont pris de la distance, ils ont pas abusé comme moi. Et du coup j'avais toujours peur de ce statut 'elle a flanché, bla bla bla', et c'est vraiment quand ça s'est mis devant moi, que même Clément qui a toujours été le plus*

chiant avec ça, et qu'il m'a dit non, je me suis dit 'ben voilà, y a plus que moi qui reste là-dedans' et je me suis vraiment sentie une merde, (...) et de voir que j'étais la seule qui était restée là-dedans ça m'a trop soulée et du coup je pense que ça a fait un petit déclic dans ma tête, et je me suis dit y a pas de raison qu'il n'y ait que moi', pis voilà ».

Morgane a ainsi travaillé à modifier son comportement : *« Ben là je consomme plus depuis un moment, aussi parce que je sors plus, j'ai plus envie... j'ai envie de me protéger aussi. Mais c'est vrai que l'aspect soirée m'est passé un peu, et c'est vrai que... je me suis un peu retirée de ça... Ben déjà mon nouveau copain il est pas du tout dans ce genre de trip là, et moi je sais que si je le fais j'oserais pas forcément lui dire (...). Et pis je sais pas... j'ai pas... maintenant j'ai trente ans, j'ai pas envie de rester là-dedans. Mes propres amis avec qui je sortais ils sortent moins... Et je sais pas, je pense que je me protège plus maintenant et que je sors moins aussi pour pas être tentée ».*

On ressent dans son discours un déséquilibre très fort entre son identité « idéale » et son identité « effective ». On constate que la problématique de sa consommation naît notamment d'une « *contradiction entre ce qu'on est et ce qu'on voudrait être, d'une dissonance identitaire entre ce qu'on est socialement supposé être à un certain âge de la vie et ce qu'on est effectivement à un moment donné de sa vie* » (Soulet, 2002, p.126). Ainsi, Camila, Selma et Morgane, n'acceptant pas cette identité de consommatrices de drogues, prévoient de cesser leur consommation afin de rétablir leur équilibre et d'accorder leur image à celle qu'elles considèrent comme idéale.

Ces récits montrent également l'importance du regard collectif. Celui-ci est essentiel à la définition d'une consommation problématique ou non, ainsi qu'à la construction de son identité. En effet, si la consommation pose un problème d'identité à la consommatrice, c'est aussi en raison des représentations en vigueur dans la société ainsi que dans son environnement proche. Ce regard des autres est alors particulièrement important dans le cas des consommations récréatives. Ce type de consommation est en effet un acte social, qui se déroule essentiellement en groupe. Ainsi, lorsque le groupe modifie ses habitudes ou lorsque l'entourage change, l'environnement social peut jouer un rôle de modération et apparaître comme un type de contrôle.

L'apprentissage par l'expérience

Au fil des entretiens, j'ai aussi pu réaliser que la consommation évoluait en fonction de l'expérience de l'usagère. En effet, celle-ci, au fil du temps, acquiert différents savoirs. Elle apprend principalement à se connaître : connaître ses envies, ses limites...

À ce propos, l'expérience d'Anne est un bon exemple. Anne a 39 ans et elle est la personne la plus âgée que j'ai rencontrée dans le cadre de cette enquête, et également celle qui consomme depuis le plus longtemps. Au cours de ses treize dernières années, sa consommation a beaucoup varié, tant au niveau des produits consommés que de la fréquence ou des contextes de consommation. Son expérience avec les drogues peut être perçue comme un long apprentissage au cours duquel elle a appris ce qui lui convenait. Par rapport à sa manière de gérer aujourd'hui, elle souligne elle-même l'importance de l'expérience : *« Avec le temps hein, parce qu'il m'a fallu du temps, ça fait dix ans on va dire que je prends ce genre de substances, donc heu j'dirais que les cinq premières années heu j'ai appris à gérer tout ça enfin j'ai appris à me connaître à ce niveau-là. Pis maintenant ben je sais à peu près quelles seront mes réactions »*.

L'expérience lui a permis de trouver le rythme qui lui convenait, lui permettant d'apprécier les effets de la drogue tout en minimisant les aspects négatifs, notamment au niveau du ressenti physique : *« Au moment de la découverte j'y allais vraiment sans savoir ce que c'était, pis j'ai vraiment... en tâtonnant je me suis rendue compte que c'était pas forcément quelque chose qui me convenait trop régulièrement en fait.*

[...]

Le fait de faire tard etc. enfin ça te décalque au niveau de ton rythme de sommeil, t'as des soucis pour dormir après, ce genre de choses-là, donc j'ai vu pas mal après le négatif de la chose quoi, et j'ai appris avec le temps à gérer la chose ».

L'expérience, et notamment des vécus négatifs, permettent, au fil du temps, de trouver son rythme. Comme le relève Castel, *« la maîtrise de la consommation réclame une accumulation du savoir, une lente découverte des aléas de la*

carrière de toxicomane et une assimilation conceptuelle des données de cette expérience. Il faut passer par les étapes de la connaissance afin de séparer les bons éléments des mauvais » (1998, p.38). Cette conception de l'importance de l'apprentissage apparaît valable aussi dans des carrières de consommation qui ne sont pas toxicomaniaques.

Le ressenti physique s'est révélé, dans mes entretiens, être un facteur de première importance pour apprendre à gérer sa consommation. La plupart ont en effet appris à être l'écoute de leur corps et le ressenti corporel et mental devient ainsi une limite en lui-même : *« Moi maintenant je suis beaucoup plus dans le ressenti physique et mental, à l'époque j'en avais rien à foutre de me foutre mal, alors que maintenant beaucoup moins » (Julie) ;*

« Et là depuis une année, je suis redescendue à un rythme où on fait la fête deux fois par mois, on prend moins de drogues vraiment dures dures, enfin les ecsta machin tu te lasses assez vite quand même, tu fais une période pendant un temps tu prends les week-ends et tu sens bien que ton corps il va déchanter assez rapidement » (Camila) ;

« Pendant deux mois c'était le vendredi et le samedi, à peu près deux [ecstasy] minimum par soirée, (...) et j'ai commencé à sentir les descentes où j'étais très... énervée, j'avais envie de parler avec personne j'avais juste envie d'être dans mon monde, ensuite les redescentes quand je me réveillais le lendemain j'étais juste super déprimée donc après j'ai diminué » (Élodie) ;

« Ça m'est arrivé d'arrêter d'en prendre pendant des mois, comme ça m'est arrivé d'en prendre deux fois par week-end, mais... dès le moment où j'en prends trop souvent je le sens, enfin j'écoute pas mal mon corps et dès le moment où je sens que dans ma tête ça va pas, et que le lundi je me réveille et je suis trop dans le mal et que j'ai envie de pleurer et que je suis pas bien, c'est que y a un problème et que j'ai trop abusé. Et ça fait longtemps que ça m'est pas arrivé » (Selma).

À travers ces propos, on voit que bien souvent, les usagères portent une grande importance aux valeurs physiologiques. Elles apprennent à réduire les effets négatifs induits par les drogues afin de tirer de leur usage le maximum de positif. Réduire les effets négatifs passe souvent simplement par une

diminution de la fréquence ou des quantités de substances absorbées. Ce type de comportement souligne la rationalité des actrices dont l'agir « *est doté d'intentionnalité et vise à maximiser ses avantages et à minimiser ses pertes* » (Caiata Zufferey, 2006, p.34). On retrouve par exemple un réel calcul coûts/bénéfices chez Élodie, dont le résultat l'amène à abandonner une substance dont elle apprécie les effets (l'ecstasy) pour d'autres substances pour lesquelles les descentes sont plus facile à gérer (la cocaïne ou le speed) : « *Moi l'effet de l'ecsta je l'apprécie encore mais je trouve que ça vaut pas le... enfin la joie que ça m'apporte ne vaut pas ce que ça m'apporte le lendemain en fait* ».

À travers leurs différents parcours, on observe également que les effets recherchés à travers la consommation de drogues évoluent avec le temps :

« Aujourd'hui quand je me prends un ecsta c'est genre un demi ecsta et pis voilà quoi basta. Alors que à l'époque, ça pouvait aller genre trois ecsta dans la soirée (...), j'avais vraiment envie de me péter la tête quoi en fait.

[...]

Avant, ça pouvait peut-être plus m'arriver de prendre de la drogue pour échapper, me... à mon cerveau en fait. Alors qu'aujourd'hui c'est plus pour me détendre simplement ou pour heu... un truc festif » (Anne) ;

« J'ai plus envie d'être défoncée comme à l'époque (...) donc maintenant on va dire que moi je consomme de la MD, du speed aussi, mais très légèrement... Si je vois que l'effet que ça m'a fait... enfin je pourrais pas me donner une limite vraiment explicative, je sais pas comment dire, mais en gros si je vois que ça m'a mis bien, j'y pense même pas à prendre plus, alors qu'avant je voulais être encore plus dans un état meilleur » (Elodie) ;

« De mes 15 à 18 ans je prenais une quantité astronomique quoi, je me mangeais quatre ecsta dans la soirée, ou trois bonds de MD, alors que maintenant je vais me prendre une ecsta, ou une moitié d'ecsta et peut-être un petit peu de MD dans un verre mais mes quantités sont beaucoup plus minimales qu'à l'époque quoi. Car je considère que y a pas besoin d'en prendre beaucoup pour ressentir cet effet et avoir ce petit délire et c'est largement

suffisant » (Sofia) ;

« En fait je recherche plus la même chose. Plus jeune j'étais plus dans la recherche de la défonce, alors que maintenant je suis plus dans la recherche de me sentir bien, d'avoir le bon niveau de défonce, que je sache gérer ma parole, que je sache kiffer ma soirée tout en étant chéper » (Selma).

Les quantités de drogue absorbées en une soirée se réduisent avec le temps, les effets recherchés n'étant plus les mêmes. On passe d'une recherche de « défonce » à une recherche de « juste se sentir bien ». Cette évolution semble due au temps qui passe, qui rend ces usagères plus mesurées, plus « raisonnables ». Elles ont moins envie de ces expériences trop extrêmes et intenses, qui peuvent être qualifiées « d'expérience de jeunesse ». Avec le temps, elles semblent plus apaisées, plus en connexion avec elles-mêmes, et les premières expériences dont le but pouvait être d'échapper à soi-même sont remplacées par des expériences visant plutôt à être bien avec soi-même, à s'amuser, à se détendre, tout en gardant une maîtrise de la situation. Le critère du plaisir est essentiel, puisqu'une consommation modérée procure du plaisir, et c'est d'ailleurs là son but, tandis qu'une consommation excessive peut avoir des retombées désagréables (descentes et lendemains difficiles, pertes de contrôle...). Tempérer les quantités et les fréquences de consommations permet ainsi de maximiser le plaisir procuré par la consommation de drogues.

Vision du futur

La plupart des enquêtées imaginent qu'elles continueront à consommer occasionnellement. L'aspect d'exception est très important, tout comme celui de contrôle, et avec l'idée que ça ne mette pas en péril d'autres aspects de la vie :

« Vraiment de temps en temps. Peut-être une fois par année où comme ça, parce que ça reste quelque chose de... d'agréable. (...) Après si ma vie à ce moment-là le permet, évidemment » (Sandra) ;

« Franchement j'ai aucune idée, je pense que j'arrêterai jamais de me droguer mais... Mais comme maintenant je trouve que c'est plutôt sain, des fois

pendant un ou deux mois je me drogue pas, après c'est une fois par week-end ou deux fois en un mois, mais c'est tellement tranquille et soft. Mais par contre, ce que je veux pas, c'est me doper toute une nuit ou quoi, à part si c'est une occasion. (...) J'ai l'impression que la suite ça va être ça, là je suis bien, je suis dans un bon mood avec la drogue, et après y a des exceptions, là la semaine prochaine c'est l'anniversaire de mon copain et si on veut se faire une nuit de 24h, 48h à se doper, c'est exceptionnel, du coup oui c'est cool. Mais je me vois pas... ni arrêter, je pense que j'aime bien, mais non plus être une droguée... une vraie droguée. Une vraie droguée... enfin je pense que pour certains ma consommation c'est déjà beaucoup, après moi je vois tellement pire que pour moi c'est pas beaucoup » (Julie).

La consommation de drogues, chez certaines, est néanmoins associée à une certaine étape de vie, de jeunesse, où l'on sort faire la fête, et cette tranche de vie n'est pas éternelle : *« Ben je pense que y a aussi un moment où je vais me ranger quoi. Ou je vais me dire 'ok, tu as vécu ta jeunesse, maintenant il faut passer à un autre stade quoi', mais c'est clair que pour l'instant je suis pas du tout dans l'idée d'arrêter d'en consommer »* (Sofia). C'est notamment ce qui s'est passé avec Laura, la seule femme de mon échantillon qui a complètement arrêté les drogues : *« Je suis bien avec mon fils à la maison (rire). Je me dis que j'ai bien profité. J'ai commencé à sortir j'avais 15 ans, en fêtes de jeunesse, donc de 15 ans à 24 ans j'ai fait que sortir presque, donc c'est bon, j'ai fait mes expériences, voilà »*.

Certaines, nous l'avons vu, sont encore dans un processus où elles souhaitent diminuer leur consommation : *« Je suis déjà très contente d'avoir diminué. Parce que je suis passée de trois fois par semaines à une fois par mois donc ça c'est déjà pas mal. Et je pense, mais je ne suis pas sûre, que je ne vais pas arrêter, mais je vais pas en prendre plus que ce que je prends maintenant. J'aimerais bien que ce soit moins fréquent, donc je voudrais ne plus en prendre chaque mois »* (Marine) ;

« Et maintenant il faut que j'arrive à consommer moins en fois, dans le temps, et aussi peut-être contrôler l'heure à laquelle je vais m'arrêter. Juste concilier les deux choses. Après c'est con, quand je m'entends parler je me dis 'mais arrête complètement, c'est trop compliqué', mais je sais pas je trouve que...

j'ai pas encore envie de ça en fait... » (Alicia). Chez Alicia, on retrouve l'idée que la consommation est influencée par certaines périodes de la vie, et elle refuse de prévoir à long terme : « Mais moi ma vie ça va pas toujours être comme ça, ça va changer, je vais pas toujours avoir les poids que je sens maintenant, donc déjà ça, et d'un autre côté... ouai, je sais pas. Peut-être que je vais continuer toute ma vie à consommer de temps en temps, j'en sais rien en fait, je pense que ce genre de décisions il faut les prendre au jour le jour, au cours de sa vie. Je pense que ça sert à rien de me mettre des buts et après me sentir mal si je les atteins pas. Je pense que le plus important c'est vraiment de pas perdre le nord ».

Pour d'autres, le bien-être passerait plutôt par l'abstinence, ou au moins par une pause : « Je veux plus. Enfin, par exemple, une ecsta, pourquoi pas, mais que ça devienne vraiment exceptionnel. (...) ou alors de la cocaïne mais ce serait vraiment monstre exceptionnel et genre dans plusieurs mois, je veux pas que ça revienne vers moi trop vite quoi » (Morgane) ;

« À long terme j'aimerais vraiment... en ce moment c'est un sentiment de gêne que j'ai par rapport à ça. Comme j'ai réussi à diminuer ma consommation, j'aimerais bien à long terme que ça sorte de ma vie.

[...]

Mon copain dit toujours que tu peux faire quelque chose d'équilibré, de temps en temps, moi j'arrive pas à penser comme ça, mais là encore c'est un truc individuel, moi j'ai envie de l'évincer et je pense que mon équilibre individuel il est là-dedans » (Camila) ;

« J'aimerais bien arrêter complètement... Après je sais que c'est pas possible tellement c'est kiffant mais après je dirais... une fois tous les trois, quatre, cinq mois, prendre un petit peu d'ecsta ça fait plaisir et c'est kiffant... » (Selma).

Conclusion vis-à-vis du rapport des enquêtées à leur consommation

Cette première partie a permis de donner un bon aperçu de la consommation

des femmes interrogées. Les informations obtenues permettent de revenir sur mes questionnements initiaux en apportant des réponses concernant l'expérience de consommation des usagères en milieu festif, la façon dont elles perçoivent leur consommation et la façon dont elles la gèrent. Nous avons vu qu'il était important pour les usagères que la consommation se limite à un cadre festif et qu'elle garde un caractère occasionnel et maîtrisé. Elle est ainsi circonscrite à un cadre spécifique considéré comme approprié.

Les parcours de consommation sont variés et peuvent être différenciés en fonction de la vision des consommatrices de leur propre consommation ainsi que de la problématique de celle-ci. Les usagères ont conscience de la problématique potentielle ou actuelle des drogues. Elles mettent alors en œuvre des auto-contrôles, notamment en gérant leur consommation en termes de fréquence, de quantité et de type de substances consommées. Les consommatrices apparaissent alors comme des actrices capables de réguler leur consommation en fonction de l'évaluation qu'elles font des avantages et des désavantages de celle-ci (Soulet, 2002 ; Caiata Zufferey, 2006). Celle-ci peut être remise en question, notamment lorsque qu'une consommation considérée comme « convenable » ne correspond pas avec la réalité vécue. Les usagères doivent alors corriger ce déséquilibre. Ce déséquilibre peut notamment apparaître lorsque la consommation sort du cadre considéré comme approprié, en l'occurrence, le milieu festif. La remise en cause de la pratique peut aussi naître à la suite d'un événement déclencheur, notamment une mauvaise expérience, ou encore suite à une dissonance identitaire trop importante. J'ai également souligné l'importance de l'expérience dans la régulation de la consommation. En effet, les usagères acquièrent différents savoirs au fil du temps, sur les substances mais également sur elles-mêmes, et apprennent notamment à adapter leur consommation à leur convenance. Certains vécus négatifs, particulièrement au niveau du ressenti physique et mental sont essentiels pour apprendre à gérer sa consommation. Les usagères tentent alors de réduire les effets négatifs induits par les drogues, généralement en diminuant la fréquence de consommation ou les quantités absorbées. J'ai aussi observé que les motivations à consommer évoluaient avec le temps. Les quantités ont en effet tendance à se réduire, les usagères cherchant moins une sensation de « défonce » qu'un ressenti de bien-être plus mesuré et maîtrisé.

Leur vision concernant leur consommation dans le futur divergent, certaines imaginant continuer à consommer, d'autres souhaitant arrêter, d'autres préférant ne rien prévoir. Néanmoins, toutes celles qui ne prévoient pas spécialement d'arrêter souhaitent que leur consommation reste festive, exceptionnelle et maîtrisée, ce qui correspond à l'image qu'elles se font d'une consommation « convenable ».

À ce stade, il convient de revenir sur ma première hypothèse selon laquelle les usagères considèrent que leur consommation n'est pas problématique. Cette hypothèse était issue de mes recherches concernant les consommations de drogues récréatives ainsi que les possibilités de gestion. Mes entretiens montrent néanmoins que la réalité n'est pas aussi simple que mon hypothèse le laissait entendre et nous en apprennent un peu plus sur les consommations de type récréatif. Si trois de mes enquêtées considèrent n'avoir jamais eu de consommation problématique et si, actuellement, elle ne l'est pas non plus pour sept autres, la majorité a néanmoins connu des périodes d'excès et a déjà considéré que sa consommation était problématique. Loin de banaliser les drogues, ces femmes ont une réflexion vis-à-vis de leur pratique, elles la remettent parfois en question, la rectifient, font en sorte qu'elle ne leur nuise pas et qu'elle corresponde à leurs représentations idéales. Elles ont ainsi conscience de la problématicité potentielle des drogues, notamment parce que la plupart sont justement passées par une phase de consommation plus ou moins problématique.

La notion de « consommation récréative » peut donner l'idée d'une consommation facile, naturellement gérée, banalisée. Cette notion revêt ainsi un aspect trop lisse qu'il convient de nuancer. Même si ces femmes semblent effectivement avoir une consommation de type récréatif dans le sens que celle-ci a un but de détente, d'amusement, et qu'elle intervient dans un contexte spécifique, leur expérience n'est pas aussi simple que l'appellation pourrait le laisser entendre. Tout d'abord, leur trajectoire est rarement stable et leur consommation passe par des fréquences plus ou moins élevées. Plusieurs ont vécu des mauvaises expériences, notamment de l'ordre du ressenti physique ou psychologique. Les façons de gérer divergent, certaines se fixant des règles strictes, d'autres étant plus flexibles, d'autres encore diminuant l'accessibilité du produit afin de réduire les tentations. De plus, les limites entre récréatif et

non récréatif sont parfois floues. On l'a vu avec les expériences de certaines qui sont sorties du contexte festif de par la fréquence (consommation régulière en semaine, par exemple) ou de par les substances et modes de consommation (l'héroïne, la cocaïne ou les métamphétamines inhalées étant des substances et/ou des modes de consommation s'éloignant des pratiques associées à l'usage festif).

Malgré les divergences, ce qui semble rassembler ces usagères est la volonté de maintenir un cadre (avec des ami·e·s, en milieu festif), une « exceptionnalité », de consommer pour « les bonnes raisons » (s'amuser, se détendre, et non pas de façon compulsive ou par besoin) et de garder une maîtrise de la consommation.

Dans la prochaine section, nous allons nous intéresser aux influences qui peuvent exister entre la consommation de drogues et le monde du travail et des études. Cela nous permettra de voir si le travail ou les études peuvent réguler la consommation, et nous en apprendrons un peu plus sur la façon dont les usagères concilient leur consommation et les obligations de leur vie quotidienne.

Le travail et les études

Le travail comme régulateur

Dans un premier temps, nous allons examiner les cas dans lesquels le travail peut limiter la consommation de drogues.

Le travail comme organisateur temporel

À l'exception de Julie, dont nous parlerons plus tard, aucune enquêtée ne consomme au travail. La grande majorité d'entre elles limitent leur consommation au week-end et ne consomment pas si elles travaillent le lendemain. Être en forme pour aller travailler et avoir dormi sont des priorités. En raison de cette organisation, la plupart ne ressentent pas d'influence de leur

consommation sur leur vie professionnelle. La consommation s'adapte ainsi aux possibilités permises par l'activité professionnelle, et non le contraire.

Sandra, infirmière, a des horaires irréguliers et, par conséquent, travaille parfois le week-end. Son travail agit alors comme une barrière : *« Alors déjà quand je consomme je m'arrange pour ne pas travailler le lendemain. Ça en tout cas pas parce qu'on a pas du tout la tête heu... bien connectée (rire) le lendemain. C'est toujours des week-end ou j'ai un jour de congé ou deux jours de congé à la suite après (...). Et pis ça permet aussi de mettre une barrière. Moi je sais que le fait que j'ai ce boulot-là, ça va m'empêcher je pense... je pense que ça m'empêche de... ça m'a empêché de beaucoup consommer à certaines périodes. (...) Moi parfois j'ai des week-ends de boulot dans le mois, du coup c'est des week-end où je sors pas donc où je peux pas prendre. Du coup des fois je sors plutôt la semaine mais y a quand même moins de choses à faire pis on est quand même moins tenté. C'est surtout dans ce sens-là. Ça met justement un frein à la consommation. J pense ».*

On retrouve chez Camila cette même volonté de bien séparer le travail de la consommation. Celle-ci a arrêté les études à 16 ans. L'école ne lui convenait pas et elle a exercé depuis différentes activités, principalement dans la vente et dans le service. Elle s'est faite licenciée il y a peu et réfléchit actuellement à reprendre une formation. Elle a toujours tenu à bien séparer le travail de la fête. Elle n'est pas une *« fille qui cherche sa consommation »*, c'est-à-dire qu'elle fait la fête seulement si son emploi du temps le permet, qu'elle a du temps libre. Elle ne sort pas si elle travaille le lendemain ou le surlendemain et elle privilégie son implication au niveau professionnel : *« C'était important pour moi, sur les dernières places que j'ai eues, d'être vraiment présente professionnellement parlant. (...) Si je faisais la fête c'est que j'avais du temps, (...) que je travaillais pas dans les deux jours qui suivaient. C'est une règle que moi je me fixe avec moi-même. Enfin j'ai des collègues qui arrivaient au boulot qui étaient encore défoncés de la veille, j'ai déjà vu ça, moi j'y arrive pas, simplement, au boulot j'ai vraiment besoin d'avoir dormi, j'ai besoin d'être bien là. (...) Je pourrais même pas aller au travail un lendemain ou même un surlendemain de fête, ce serait pas possible ».*

Travailler le lendemain, voire le surlendemain est une barrière à la

consommation. En effet, il est important d'arriver au travail en forme, et il s'agit d'une priorité vis-à-vis de la consommation. Par conséquent, cela limite les occasions de consommer, les sorties restant cantonnées au week-end, et, si l'on travaille durant le week-end, cela limite encore plus les occasions de consommer.

On peut observer le même genre de discours chez Anne. Après ses études à l'université, elle s'est spécialisée dans la communication et travaille aujourd'hui au sein du service de communication d'une organisation humanitaire. Il est intéressant de constater que les limites qu'elle se pose aujourd'hui ont évolué par rapport à l'époque où elle était étudiante : « *Quand j'étais étudiante je pouvais faire des fois la fête du mercredi au dimanche, bon pas forcément en prenant de la drogue à chaque fois mais tu vois vraiment sortir en pleine semaine, ce qui est quand même moins le cas quoi. Aujourd'hui je vais pas prendre une ecsta ou de la MD un jour de semaine en sachant que je vais bosser le lendemain quoi, faut forcément que je n'aie rien à faire* ». Lorsqu'elle était universitaire, la consommation était ainsi plus difficile à contrôler : « *Ce qui est plus compliqué quand j'étais aux études c'est que t'as moins ce rythme heu de boulot, des fois tu peux ne pas te lever le matin et pis rattraper les cours perdus etc.* ». Le fait d'avoir un rythme de vie plus souple et la flexibilité des études lui ont permis de consommer sans que cela ne lui pose problème au niveau de sa réussite académique : « *Durant les études ben des fois j'allais pas aux cours pour récupérer, mais bon c'était pas si grave que ça car tu pouvais toujours rattraper le truc quoi, pour les révisions d'examen ben voilà tu t'organises quoi, t'as pas un horaire fixe à respecter, donc c'était plutôt easy on va dire, même si faut trouver la motive de s'y mettre, mais bon voilà, tu procrastines un moment pis après tu mets un bon coup et pis c'est bon quoi* ».

La consommation de drogues doit s'insérer dans le quotidien de ces personnes sans pour autant le bousculer ou lui porter préjudice. Le travail agit alors comme un organisateur temporel dans le sens qu'il définit les moments où l'on peut consommer. Les horaires et les jours de travail ont leur importance puisqu'ils ont la propriété de cadrer la consommation. La consommation ayant un certain coût, notamment au niveau de la productivité de la personne qui consomme, il faut la tempérer et la gérer afin d'empêcher qu'elle ait des

conséquences négatives sur le travail. Le travail apparaît comme ayant une importance prioritaire sur la consommation et c'est lui qui dicte les moments où la consommation est autorisée.

Passer par une expérience de consommation trop importante

Si Sandra, Camila ou Anne semblent s'être limitées dès le départ, d'autres ont par contre fait l'expérience d'une consommation de drogues importante parallèlement à leurs obligations professionnelles. C'est notamment le cas d'Alicia. Alicia a une formation d'employée de commerce et travaille en tant que secrétaire depuis plusieurs années. Toutefois, elle souligne qu'elle a été orientée par ses parents et que son métier actuel ne l'intéresse pas spécialement. De plus, elle trouve qu'elle manque de reconnaissance par rapport à ses compétences et ne se sent pas valorisée dans son travail. Nous avons vu précédemment qu'Alicia a d'abord consommé de la cocaïne très occasionnellement durant trois ans avec son compagnon avant de rompre avec celui-ci et de rencontrer une personne avec qui elle a commencé à consommer plusieurs fois par semaine, le soir, à la maison. Ainsi, durant une période d'environ six mois, elle a consommé de la cocaïne avec cet ami, entre trois et sept soirs par semaine. Elle m'explique que la conciliation avec le travail était alors difficile : *« C'était hyper dur d'aller au travail tout le temps en ayant consommé le soir car je dormais très peu du coup. Très peu, très tard, et pis j'étais un peu à moitié un zombie je pense. (...) C'est vrai que ça te mène vraiment à bout, dans le sens que c'est pas... tu peux faire ça un temps mais tu peux pas faire ça longtemps, parce que tu... tu tiens pas quoi. C'est soit une chose, soit l'autre »*. Elle s'est rendue compte qu'il n'était pas possible de travailler en consommant autant, et elle a arrêté de consommer la semaine : *« Ben pour moi c'est clair que... c'est vraiment clair pour moi maintenant que la semaine c'est non, parce que ça m'amène vraiment rien de bon. (...) Si je le fais la semaine, clairement le lendemain, même moi je vais me dire que j'aurais mieux fait de pas prendre. Donc c'est ça que je veux éviter en fait »*. L'expérience d'Alicia nous montre que pour elle, une consommation exagérée de drogue n'est pas, à long terme, compatible avec une activité professionnelle régulière.

Laura a également effectué un apprentissage d'employée de commerce et travaille dans le secteur de l'immobilier depuis deux ans. Elle a arrêté toute consommation de drogues depuis un peu plus d'un an, lorsqu'elle est tombée enceinte. À l'époque où elle a commencé à travailler, elle n'a jamais consommé la semaine. Néanmoins, les consommations du week-end étaient assez intenses et des amis étaient régulièrement à son domicile pour prendre de la drogue. Comme Alicia, elle s'est rendue compte que la conciliation était compliquée : « *Et là avec le travail j'arrivais à gérer, mais y a des fois où ça débordait sur le dimanche soir, et le lundi matin j'étais obligée d'aller au travail. J'arrivais à gérer mais je me suis vite rendue compte qu'il fallait que j'arrête quoi, parce que ça va pas* ». Elle a alors restreint ces périodes de consommation : « *Au bout d'un moment je disais à ce gars [un ami dealer qui était souvent chez eux] 'casse-toi', parce que lui pouvait rester deux à trois jours chez nous quoi. Mais après un moment nous c'était plus trop notre délire, on avait aussi envie d'avoir notre intimité, de dormir... parce qu'à côté nous on avait une vie, on travaillait, le dealer il travaillait pas, ma pote elle était encore au gymnase et comme elle avait des facilités ben elle s'en foutait donc voilà, mais moi j'avais besoin de travailler, mon mari travaillait aussi donc heu...* ».

Dans ces deux discours, on voit que les obligations professionnelles ont contribué à faire réaliser que la consommation était problématique car elle ne pouvait pas être conciliée à long terme avec le travail. Il a fallu alors diminuer cette consommation pour qu'elle cesse de l'être.

L'expérience et l'apprentissage jouent à nouveau un rôle important. Comme cela a également été constaté par Fontaine (2006) dans son étude sur les drogues et le travail, on voit ici que les usagères apprennent à jouer avec les quantités et les fréquences de consommation, qu'elles aménagent les temps de prise en fonction du temps de travail et, ainsi, que leur consommation n'affecte pas (ou plus) leur sphère professionnelle. L'idée est de maintenir un usage stratégique et maîtrisé afin de subir le moins possible les effets secondaires. L'importance portée à l'activité professionnelle est prioritaire et va encourager la personne à se montrer rigoureuse et à aménager sa consommation en fonction de son travail et non l'inverse (Fontaine, 2006).

L'importance de l'image au travail

Préserver au travail une identité éloignée de la consommation de drogues est important pour la plupart. Anne, par exemple, va éviter au maximum que son entourage professionnel soit au courant de sa consommation. Elle va ainsi éviter d'en parler et se montre prudente vis-à-vis des conséquences qu'elle pourrait subir au niveau légal : *« Le fait d'acheter dans la rue, de se faire choper éventuellement par la police, ce genre de choses-là ouai c'est quelque chose qui me pose quand même problème parce que j'ai pas envie d'être cataloguée. (...) Enfin c'est surtout tu te dis... 'j'me fais choper, j'me fais des jours de taule' heu déjà la taule pour moi ce serait horrible d'y aller, enfin déjà au niveau de ton statut social ou je sais pas comment dire et pis au niveau du travail, j'voudrais absolument pas que la vision de mon patron ou autre change parce que je me serais faite chopée, genre t'es là 'heu je vais devoir prendre une semaine de vacances, je suis en prison' heu...ouai, ça ce serait horrible quoi. Ou genre de passer les frontières avec de la drogue, ça c'est juste le genre de truc qui me fait trop peur quoi, parce que... non ça me fait trop peur heu... les conséquences quoi. Te dire foutre en l'air ta réputation pour ça, nan, ça vaut pas la peine ».*

Anne limite ainsi les risques de préjudice de son image en évitant d'en parler, particulièrement dans le cercle professionnel, et également en étant prudente vis-à-vis de la police, notamment en évitant un maximum d'acheter son produit dans la rue.

Pour les consommatrices, il est important que la consommation ne soit pas visible de l'extérieur. Ne pas le montrer est alors un signe d'appartenance à la société, comme en témoigne Laura : *« Mais je me suis jamais détachée... de la société... enfin j'étais pas... enfin ça se voyait pas sur moi en fait. (...) Quand je devais cacher ça, à un entretien, quelque chose de sérieux, ben j'étais sérieuse, et je présentais bien. On a jamais pensé... (...) parce qu'au bout d'un moment, dans le milieu, ça se voit, les gens ils commencent à être creusés, ils prennent moins soin d'eux, tous ces trucs, même les femmes, et non moi les gens vraiment à chaque fois, pendant des années ils ont été choqués que moi je puisse consommer en fait. Et j'ai été discrète. J'ai toujours été discrète dans*

ma vie en fait, pour tout ».

Julie, quant à elle, n'a pas toujours pris soin de préserver son image en cachant sa consommation au niveau professionnel, ce qui lui a valu quelques conséquences. Julie concilie plusieurs activités. Elle est projectionniste dans plusieurs cinémas indépendants et travaille également la nuit comme barmaid dans une boîte. Il y a quelques années, ses activités ne l'ont pas empêchée de beaucoup consommer, et elle en a payé les frais dans l'un des cinémas où elle travaillait alors: *« Au ciné je pense que c'est un peu ça qui est mal passé, c'est que je suis arrivée dans des états pas possibles des fois, dans le cinéma où je me suis faite virée après, je pense qu'elle [la gérante] l'a gardé gravé à travers la gorge et quand le cinéma a été rénové elle m'a un peu dit 'dégage', donc je pense que c'était beaucoup dû à ça parce que sinon y avait pas vraiment de raisons »*. Sa consommation semble avoir préjudicié son image : *« Je m'entendais pas bien avec la gérante, et elle elle aimait pas mon mode de vie, elle me jugeait, pis y a des fois quand je bossais à 11h le matin, j'arrivais et j'avais pas dormi, (...) et du coup je pense que là-bas ça a beaucoup posé problème, et que justement par la suite, bon j'ai pas été la seule à me faire virer mais ça a fini par un manque de confiance en moi et quand elle a pu se débarrasser de moi elle l'a fait sans hésiter »*.

Julie affirme néanmoins avoir toujours bien accompli son travail, les tâches demandées n'étant pas compliquées : *« Mais après moi j'ai toujours géré le travail, et après projectionniste quand j'étais dans ce cinéma, t'arrives, tu allumes la cabine et tu dois juste mettre play pour le film donc tu peux être le plus drogué du monde, tu peux y arriver, t'as pas besoin d'être concentré, t'as pas besoin d'être minutieux »*. Ces propos sont toutefois à nuancer avec d'autres expériences dont elle me fait part : *« Ça m'est déjà arrivé de pleurer très facilement en étant là-bas, quand un client est un peu chiant ou quoi, ben t'as plus de forces, t'as plus d'énergie parce que tu as trop pris et j'en sais rien... Moi j'ai beaucoup de dépression après la drogue, du coup j'ai beaucoup de difficultés avec les rapports humains quand ils deviennent un peu durs, je peux me mettre à pleurer ou à crier hyper facilement. Et ça c'est pas bon, surtout quand tu es dans un petit cinéma comme ça tu peux pas trop te permettre d'être agressive avec les clients ou quoi. Donc là je pense que ça a posé problème à ce moment-là »*.

Ces expériences l'ont menée à poser certaines limites aujourd'hui : « *Depuis dans tous les boulots que je fais je suis vachement consciencieuse, ou bien, si je sais que je vais avoir une grosse journée, je fais attention de pas prendre de la drogue les deux jours avant, pour pas justement fondre en larmes ou ce genre de truc, parce que je me connais, et avant je me connaissais pas et j'avais pas de limites (...)* Et aussi le fait d'avoir plein de boulots partout tout le temps, et des fois devoir enchaîner des 18h de boulot, ben tu sais que tu peux pas, et c'est clair que si c'est pas proposé, que personne te propose, c'est clair que moi je vais pas chercher ». Elle va aussi se montrer plus discrète auprès de ses employeurs : « *J'assume ce que je fais et ce que je suis, après j'aurais pas envie que mes employeurs du cinéma, qui sont des coincés du cul ils l'apprennent tu vois, (...) moi voilà, j'ai concrètement aucun problème à assumer ce que je suis, mais je sais qu'il y a certaines personnes avec qui il faut pas rentrer là-dedans parce qu'après... je pense qu'ils pourraient avoir un truc de si je commence à foirer au niveau du taf, le lien il va être trop facilement fait, et du coup ça va... C'est comme mes tenues vestimentaires, quand je suis là-bas, je suis le plus soft possible, habillée tout en noir, et j'essaie de pas être trop maquillée en noir ou d'avoir le truc qui a coulé de la veille ».*

Dans ces extraits, on perçoit une crainte vis-à-vis du fait de perdre sa crédibilité et l'idée, récurrente, que la drogue est associée à l'irresponsabilité et au manque de confiance. Même si le travail est bien accompli et que la consommation de drogues ne l'influence pas, le fait que les employeurs et les employeuses soient au courant de la consommation d'un-e employé-e risquerait de mener à un manque de confiance qui pourrait lui porter préjudice. La consommatrice de drogue doit alors veiller à son image. Cette importance de l'image est également relevée par Fontaine, selon qui « *les usagers de drogues qui travaillent se montrent, peut-être plus que les autres, soucieux de préserver les apparences et d'échapper à la stigmatisation* » (2006, pp.59-60). Ainsi, « *avoir une 'bonne image', chercher à l'améliorer ou en tout cas éviter qu'elle se dégrade est un facteur important pour le bien-être de l'individu, tant sur le plan professionnel pour conserver une crédibilité, que sur le plan personnel pour maintenir une bonne estime de lui-même* » (p.60). Les consommatrices mettent alors en place des auto-contrôles dans le sens qu'elles développent des conduites sociales conformes, notamment à l'égard du

« monde ordinaire », « car le consommateur intégré doit au moins maintenir les apparences mais plus souvent prolonger son intégration sociale en contrôlant sa conduite dans les interactions sociales. En d'autres termes, il doit gérer son rapport au monde de manière telle qu'il puisse maintenir ses engagements antérieurs, familiaux, professionnels, relationnels et perpétuer la routine quotidienne » (Soulet, 2002, pp.111-112).

Ces différents témoignages nous indiquent qu'il s'agit, pour les consommatrices, de maintenir un équilibre entre les temps de travail et les temps de récréation, et, au-delà de ça, entre l'insertion et la mise à l'écart. Le travail agit en effet comme un facteur d'insertion, de « normalité », tandis que la drogue est potentiellement un facteur d'exclusion et de marginalisation. Ces usagères ne témoignent pas d'attrait particulier pour la marginalité, l'insertion est prioritaire, et celle-ci se maintient notamment à travers l'activité professionnelle. Si la consommation répond à certains besoins (de détente, de divertissement...), les consommatrices ont avant tout besoin d'assurer leur insertion. Elles évoluent en effet dans la société, leurs comportements et leurs représentations ne sont alors pas purement individuelles mais conditionnées par leur environnement, et le travail joue un rôle clé au sein de cet environnement, notamment au niveau de l'identité.

Le travail, en tant que facteur essentiel d'intégration, est placé en priorité vis-à-vis de la consommation et peut ainsi la limiter. Il va définir les moments où l'on peut se permettre de consommer ou pas, les usagères souhaitant être en forme et efficaces lorsqu'elles vont travailler. De plus, les travailleuses se doivent de maintenir une bonne image afin d'éviter de subir les conséquences qui seraient dues à une identité liée à la drogue. Ces différents éléments vont mener les usagères à maîtriser et à limiter leur consommation pour qu'elle ne porte pas préjudice à leur activité professionnelle. Pour reprendre le concept des lignes biographiques (Castel, 1998), nous pouvons avancer que chez ces usagères, le travail et la consommation de drogues sont deux lignes biographiques distinctes et que l'une des deux, celle de la consommation, est moins prioritaire que l'autre et que, par conséquent, elle ne doit pas empiéter sur la première.

Il ne faut néanmoins pas conclure de ces observations que le travail est

l'unique régulateur et que sans lui, la consommation serait compulsive et deviendrait forcément une ligne dominante. De nombreux autres facteurs entrent en compte, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore : le ressenti physique et mental, les représentations, l'entourage... Le travail n'est donc pas un facteur de régulation essentiel mais il peut néanmoins agir comme garde-fou tandis que son absence peut parfois mener à une consommation plus importante.

Les études comme régulateur

Plusieurs femmes de mon échantillon sont en études, ou ont commencé à consommer des drogues alors qu'elles étaient encore en étude. On peut alors se demander si cette situation limite la consommation de la même manière que l'activité professionnelle.

Laura était au gymnase lorsqu'elle a découvert la drogue. Durant la dernière année, elle a beaucoup consommé, mais seulement les week-ends. Elle a toujours porté de l'importance à ses études et à sa réussite, ce qui lui a permis de se limiter : *« La semaine je prenais pas, c'était que le week-end, après si je faisais tout le week-end ben lundi j'étais fatiguée, mardi j'étais fatiguée, mercredi ça allait, jeudi ça allait, des fois le jeudi soir je sortais donc le vendredi... c'était des périodes comme ça, ça m'a pas gâché mes études, heureusement, en fait j'ai pas laissé que ça gâche mes études. Parce que j'avais quand même une part de conscience, de me dire que ben voilà quoi, faut quand même que je réussisse ma vie. J'avais pas envie de laisser la drogue gâcher ma vie »*. Après l'obtention de sa maturité, elle a débuté son apprentissage d'employée de commerce et a alors diminué sa consommation : *« Pendant presque tout mon apprentissage j'ai pas consommé, parce que c'était assez compliqué, y avait de la compta moi j'avais jamais fait de compta, donc j'avais quand même envie de réussir... »*. Ainsi, le fait de penser à ses obligations, que ce soit durant ses études ou plus tard, lui a toujours permis de garder un contrôle sur sa consommation: *« Je tirais mon trait ou je prenais une ecsta ou je profitais du moment, et on a le moment euphorique mais après on a quand même une part de lucidité, en tout cas moi j'avais cette part de lucidité, 'bon t'es en soirée, profite, mais oublie pas que derrière tu as quelque chose,*

tu as des études, ton apprentissage... Profite de l'instant présent mais oublie pas que derrière tu as quelque chose'. C'est peut-être pour ça que je suis jamais partie monstre loin, à arrêter mes études et tout ».

Dans le cas de Laura, les études apparaissent comme une barrière à la consommation. Son expérience n'est toutefois pas représentative. Julie, par exemple, a consommé beaucoup de drogues lorsqu'elle était à l'École de Culture Générale. Elle considère que ses études étaient faciles et n'a pas eu besoin de se donner beaucoup de peine pour réussir. Nous avons également vu qu'Anne consommait plus lorsqu'elle était étudiante. Grâce à la flexibilité permise par les études, elle arrivait à s'organiser et à rattraper ce qu'elle manquait. Ces différents parcours peuvent ainsi être interprétés en fonction de l'implication de la personne dans ce qu'elle fait, et aussi en fonction de sa facilité et de l'investissement nécessaire à ses études.

Le travail comme « incitateur » à la consommation

Si le fait de travailler peut poser des limites à la consommation, l'activité professionnelle peut parfois également l'inciter.

Consommation pour décompresser

Nous avons vu avec Sandra que sa pratique professionnelle pouvait agir comme frein à sa consommation. En séparant bien les jours de travail des soirs où elle consomme, elle ne ressent ainsi pas d'influence de sa consommation sur son travail. Elle explique que c'est plutôt son travail qui peut influencer son envie de consommer : *« J pense que c'est plus mon boulot qui a une influence sur ma consommation tu vois. Parce que, c'est comme l'alcool, des fois je sais qu'après des grosses journées de boulot, j'aime bien sortir et pis boire une bière tu vois, ou deux (rire). Mais je pense que ça concerne plein d'autres gens dans la vie quotidienne, que tu accumules une dose de stress permanente et pis tu trouves un peu des échappatoires entre guillemet... dans différents... y en a dans le sport, y en a dans autre chose. Et pis c'est vrai que de temps en temps, moi c'est dans la consommation ».* Consommer de la drogue lui permet aussi

de vivre l'instant présent, ce qui est important pour elle vis-à-vis du stress qu'elle peut ressentir au travail : *« Et qu'aussi avec mon boulot tout ça où j'ai quand même pas mal de stress machin c'est aussi des moments... qui permettent de lâcher, de plus penser à rien d'autre qu'à la musique, à être là... »*. On voit alors la double influence que peut avoir le travail, à la fois en agissant comme une barrière, tout en influençant l'envie de consommer.

On retrouve le même type de discours chez Morgane, infirmière elle aussi, pour qui le besoin de décompresser est important depuis qu'elle travaille : *« Moi avant j'avais jamais envie d'aller boire un verre et de décompresser, maintenant ça m'arrive souvent, après des grosses journées bien stressantes, de vouloir bien décompresser et rapidement, et je pense que ça ça influence vachement l'envie de lâcher prise et... de faire un peu n'importe quoi »*.

Dans ces situations, il semble que la drogue puisse aussi être un outil d'intégration (Fontaine, 2006). En alternant les moments de production et de consommation, de travail et de détente, ces usagères maintiennent un équilibre essentiel à leur bien-être. Elles ressentent le besoin de décompresser et de faire la fête, notamment à l'aide de drogues, ce qui leur permet d'évacuer le stress du quotidien. On peut faire l'hypothèse que cet usage permet alors de supporter des conditions de travail parfois difficiles.

Consommation pour tenir

Parmi mes enquêtées, Julie est la seule à avoir une consommation de drogues sur son lieu de travail, et cela notamment parce qu'elle travaille dans le milieu de la nuit. Dans ce cadre-là, sa consommation revêt alors un aspect pratique qui lui permet de tenir ainsi que de modérer les effets de l'alcool : *« Ça arrive des fois quand je bosse, par exemple des fois je me tape la journée au ciné et après la nuit au bar et y en a toujours un ou deux dans le coin qui a de quoi, mais c'est genre je prends un trait ou deux dans la soirée et c'est plus le but comme si je buvais du café, c'est plus pour réussir à servir des verres et avoir la cadence parce que si je me pose deux minutes, je m'endors. Donc y a beaucoup de ça. (...) Parce que j'ai plus un problème d'addiction avec l'alcool, vraiment (rire), et quand j'ai bossé toute la journée, que j'ai à peine mangé entre les*

deux boulots, que je sors à 23h30 du ciné pour recommencer au bar à minuit, ben j'ai tendance à boire ma bière méga vite, à boire deux trois shots, et là je sens que l'alcool je vais être bourrée, et la coke ça te coupe vraiment le truc d'être bourrée, tout d'un coup je deviens beaucoup plus lucide et je peux continuer à picoler sans... enfin y a aussi de ça. Un café ça me ferait pas ça. J'ai l'impression que ça me remet les neurones un peu en place, tu comprends ce que les gens ils veulent, t'arrives à faire le calcul dans ta tête de combien tu dois, du coup y a un peu cet aspect pratique, c'est très con mais je crois que c'est ça ».

Dans ce cadre-là, loin d'être une barrière, son travail va plutôt avoir tendance à l'amener à consommer, même en petite quantité, pour pouvoir tenir toute la nuit. Elle imagine d'ailleurs difficilement faire sans : *« Après moi je travaille dans le monde de la nuit et c'est difficile de faire sans, pour moi hein, je parle pour moi ».*

Julie n'est pas la seule parmi ses collègues à consommer de la cocaïne lorsqu'elle travaille. Elle essaie toutefois de rester discrète car elle trouve le jugement de ceux et celles qui n'en prennent pas très intolérant. Elle dénonce notamment une certaine hypocrisie quant au fait que l'alcool et le cannabis soient aussi bien acceptés, alors que pour elle, ces substances posent plus de problème: *« Là par exemple, bon je parle du travail parce que c'est l'exemple que j'ai, mais ils ont droit de picoler ou de fumer des joints, mais par contre la coke c'est mal, alors que pour moi je trouve que l'alcool c'est le pire, après ça c'est très personnel, moi avec l'alcool je deviens tarée, je perds le contrôle, et y en a d'autres c'est les joints, ils fument énormément et du coup ils sont mous derrière le bar, c'est mou et c'est chiant, ils sont pas du tout réactifs, et limite j'ai envie de leur dire mais 'va prendre de la coke et arrête de fumer des joints'. Et du coup je trouve que c'est des jugements qui sont pas du tout... c'est juste qu'ils connaissent pas, ou alors ils ont connu mais comme ils ont fait un bad trip, plus personne ne devrait en prendre ».*

Ainsi, sa consommation de cocaïne au travail ne lui paraît pas du tout problématique et la rend même plus efficace, contrairement à une consommation d'autres produits comme l'alcool ou le cannabis. La drogue est là aussi un outil d'intégration (Fontaine, 2006) qui permet de carburer, de tenir,

d'assumer de longs horaires de travail.

Il est intéressant de noter qu'à la fois Sandra et Morgane – infirmières – et Julie – barmaid – sont soumises à des conditions de travail parfois stressantes et éprouvantes physiquement (longues plages horaires, travail de nuit...). Cette envie de consommer des drogues, pour décompresser ou pour tenir, pourrait être mise en lien avec le type de travail effectué. En effet, d'autres personnes interrogées qui ont plus un travail « de bureau » m'ont moins fait part de l'influence de leur travail sur leur envie de consommer. Ces témoignages sont néanmoins trop restreints pour en tirer une généralité, d'autant que consommer des drogues afin de faire face à un travail stressant semble être une pratique qui existe dans de nombreux milieux professionnels (Fontaine, 2003 ; 2006).

Chez ces usagères, il est alors toujours question de maintenir un équilibre : consommer permet de décompresser, de tenir et de se faire du bien, mais seulement si la consommation est mesurée ou si elle s'effectue hors des temps de travail. Si, au contraire, elle est excessive, elle risque toujours d'avoir de conséquences néfastes sur l'activité professionnelle.

L'influence de la consommation sur le travail ou les études

Comme nous l'avons vu, concernant le travail, la plupart des usagères séparent bien celui-ci de la consommation et ne ressentent ainsi pas d'influence, si ce n'est, parfois, de la fatigue ou une certaine émotivité. Quant aux étudiantes, elles n'ont actuellement pas de problème à concilier les deux. Sofia raconte qu'il y a quelques années, sa consommation a pu lui poser problème et elle ne nie pas l'influence qu'a eue la drogue à l'époque où elle consommait beaucoup plus, lorsqu'elle était au gymnase : *« C'est arrivé souvent que le matin je me levais pas en fait, donc j'avais pas envie d'aller en cours, ça me faisait chier tout simplement, et c'était clairement dû à la drogue. Donc j'étais pas motivée, j'avais pas envie... je voyais pas d'intérêt surtout car je savais pas où j'allais... (...) Mais clairement à ce moment-là la drogue a joué le mauvais rôle parce que je voulais plus rien faire quoi, je me sentais bonne à rien, je me voyais comme quelqu'un qui allait bêtement finir sa vie à consommer ou à vendre de la drogue... »*. Elle a néanmoins cessé de consommer sur la fin du

gymnase et a brillamment réussi sa maturité. Par la suite, elle considère qu'elle a toujours assumé et que la drogue n'a pas eu d'influence négative sur ses réussites, au contraire : *« Pis ça s'est bien passé, j'ai réussi à avoir mon Bachelor, donc je pense au final que ça a pas eu une influence négative sur mes études quoi, même au contraire, je pense que si j'en suis là aujourd'hui c'est aussi parce que j'ai fait toutes ces expériences »*. Elle tient ainsi à démentir cette idée selon laquelle la drogue est une cause d'échecs, et critique l'image extrême véhiculée par les médias : *« C'est pas une raison d'être en échec, la drogue, ok, on voit dans la plupart des... des... des interviews, des études qui peut y avoir, que c'est hyper mal, que tu finis mal, mais je pense que c'est toujours des cas extrêmes. (...) Je pense pas au final que c'est une barrière à réussir dans la vie. Certes on se met peut-être plus de complications, mais la simplicité a jamais amené à... comprendre tout et à voir les choses comme il faudrait les voir. Et je pense que c'est grâce à la complexité qu'on arrive à atteindre les meilleures choses, et c'est clairement ça qui m'a permis d'en être là aujourd'hui. Donc autant je peux dire que oui, c'est pas bien, autant je peux dire que sans ça j'en serai pas là aujourd'hui, ça j'en suis sûre quoi »*. Durant l'entretien, Sofia a soulevé à plusieurs reprises ce que la drogue lui avait apporté en terme de développement personnel. Celle-ci semble en effet l'avoir encouragée à se dépasser, notamment dans l'idée de montrer que la consommation n'empêche pas la réussite.

Dans mon échantillon, la consommation de drogues ne semble pas – ou plus – avoir d'effets négatifs sur les études ou le travail. Certaines sont passées par des consommations importantes qui auraient pu porter préjudice à leur activité professionnelle ou étudiante, mais elles ont ensuite adapté leur consommation afin de la rendre non problématique. Néanmoins, je souligne encore que mon petit échantillon ne permet pas de généraliser cette tendance. De plus, il pourrait exister un biais de sélection car les personnes qui auraient connu des problèmes durant leur formation ou leur carrière en raison de la consommation de drogues pourraient être plus difficiles à identifier. À l'inverse, celle pour qui la consommation de drogues ne pose pas de problème particulier sont sûrement plus ouvertes à en parler. De plus, le focus même de ce travail – les consommations en milieu festif – avait pour objectif de rencontrer des personnes dont la consommation était a priori non problématique, et la sélection s'est ainsi faite notamment sur ce critère.

Assumer ses excès pour éviter une influence négative

Malgré les règles que les usagères se fixent, les exceptions et les petits dérapages sont vite arrivés. Sofia, par exemple, a toujours travaillé à côté de ses études. Lorsqu'elle travaille, elle va généralement éviter de sortir et de consommer de la drogue en semaine. Il peut toutefois arriver de se laisser entraîner et d'enfreindre cette règle, et, dans ces cas-là, Sofia est catégorique, elle doit assumer les conséquences: « *Typiquement cet été il fallait que j'assume un travail avec des enfants le lendemain, j'avais la chance de commencer à midi, ça c'était un avantage, et j'étais allée faire la fête dans une boîte à Lausanne, et je me suis ramassée une tuée, on va dire ça comme ça, et je suis rentrée à 7h du matin, je me suis réveillée à 11h pour aller bosser, j'avais tout sauf envie d'y aller, je voulais me faire passer pour malade mais je me suis mise un coup de pied au cul en mode 'assume, tu as voulu le faire, maintenant assume ta connerie, y a pas de raison que les autres paient pour ton petit plaisir', alors qu'à l'époque j'avais pas cette notion quoi. (...) Je vais assumer de pas être bien et je vais faire mon job, ça c'est sûr. Après comme je disais, les trucs en semaine c'est plutôt rare, là c'était une dérive d'un soir où je me suis fait entraînée bêtement ».*

Selma, quant à elle, découvre la MDMA autour de ses 20 ans et, dès lors, commence à en consommer tous les week-ends. À ce moment-là, elle termine ses études dans l'horticulture et commence à travailler. Elle essaie alors de ne sortir qu'un soir par week-end, et si possible le vendredi, afin d'avoir le temps de récupérer. Lorsqu'elle sort et prend de la drogue le samedi, elle n'est pas en forme pour aller travailler le lundi, mais, pour elle aussi, l'essentiel est d'assumer : « *J'ai toujours suivi au taf, dans le sens où j'ai toujours été là, j'ai jamais appelé le lundi en mode 'je suis trop mal', ça m'a jamais empêchée d'aller travailler et de gérer mon taf, ça c'est sûr. (...). Je dirais que ça a jamais vraiment obstrué ma capacité de travailler. Même si j'étais dans le mal, que le lundi à midi j'attendais que ça pour aller faire la sieste, ben j'étais quand même là, et motivée et pas de mauvaise humeur, en plus j'avais des jeunes avec moi qui y pouvaient rien donc j'essayais de faire la part des choses quoi ».*

Ces exemples montrent que ces femmes tiennent à assumer leurs responsabilités. On remarque à nouveau que le travail passe en priorité sur la consommation. Elles évitent alors de se mettre dans des situations inconfortables, mais lorsque cela arrive, elles assument les conséquences de leurs actes et font en sorte de travailler correctement.

L'aspect du bien-être

L'expérience de Sara est particulièrement intéressante pour comprendre l'impact que le bien-être ressenti dans son travail ou dans sa formation peut avoir sur la consommation. Celle-ci a 25 ans et effectue actuellement un apprentissage. Depuis la fin de l'école obligatoire, elle a vécu différentes expériences de formation (CFC, stage, année sabbatique, école privée...) qui ne l'ont pas convaincue et il lui a fallu du temps pour trouver sa voie.

Lorsqu'elle a commencé à consommer de la drogue, elle suivait une formation qui ne lui plaisait pas et elle travaillait à côté de ses études. Par conséquent, le samedi soir et le dimanche étaient ses seuls moments de libre dans la semaine ; prendre des drogues lui permettait alors de tenir, de profiter de ce moment, de s'évader... Cette tranche de la semaine était alors uniquement consacrée à la fête, liée à une consommation d'ecstasy et de cocaïne. Dans un premier temps, c'est ainsi ses occupations qui la menèrent à consommer autant : *« Je pense que j'étais dans une période... j'étais dans cette phase un peu de transition, où je savais pas trop ce que j'avais envie de faire de ma vie, j'étais un petit peu perdue, j'étais dans cette école privée qui me plaisait pas du tout, je travaillais beaucoup... Je travaillais à côté en fait. Et du coup pour moi c'était un peu le seul moment que j'avais... – ces nuits où je faisais la fête et où je prenais des drogues – pour m'évader et pour m'amuser quoi... parce que mes semaines elles étaient tellement chargées que... voilà j'avais besoin de ça pour avoir l'impression de vivre un peu quoi. (...) J'avais que le dimanche de libre donc moi mon objectif le samedi quand je sortais du travail c'était vraiment de sortir et de prendre des trucs quoi. (...) Et pis ça me permettait aussi de tenir plus longtemps, voilà en after. Vu que j'avais pas beaucoup de temps pour moi je me disais ben voilà 'essaie de dormir un minimum', comme ça tu profites, tu profites et pis tu rallonges le truc quoi ».*

Ses études et son activité professionnelle n'agissent alors pas comme une barrière, mais plus comme un moteur à une consommation hebdomadaire. Ceci est dû à la fois à un emploi du temps trop chargé qui lui laisse peu de temps de détente, mais surtout au mal être ressenti dans cette formation qui ne lui plaît pas. Cette période dure un à deux ans avant qu'elle ne décide de diminuer énormément sa consommation, notamment en raison des effets secondaires ressentis : *« J'avais un rythme de vie qui faisait que j'arrêtais jamais, et c'est vrai que les premiers jours de la semaine, aux cours, j'avais beaucoup plus de problème à me concentrer, et c'est aussi ça qui m'a fait tilt parce que je me disais 'ouai c'est bizarre, je mets deux fois plus de temps à lire un texte, je retiens moins vite, je suis totalement déconcentrée...' , ouai et c'est avec ce genre de petites choses aussi que j'ai commencé à me rendre compte que mon corps il suivait pas ».*

Aujourd'hui, alors qu'elle a entamé une nouvelle formation, sa perception a complètement changé : *« Maintenant que j'ai trouvé ma voie, que je fais quelque chose que j'aime, que j'ai plus de temps libre... je ressens plus du tout le besoin d'en prendre en fait. (...) Je pense que j'en prenais vraiment pour m'évader en fait. Du coup maintenant, de temps en temps un petit peu de coke, mais vraiment c'est léger quoi. Un ou deux rails en début de soirée pis après j'arrête ».* Ainsi, elle consomme toujours, mais de manière beaucoup plus occasionnelle, uniquement de la cocaïne, et en petite quantité. À travers son parcours, on peut voir que les études et le travail peuvent avoir une influence complètement différente en fonction du bien-être ressenti par la personne, de sa stabilité et de sa confiance dans le futur.

Conclusion sur les relations entre travail, études, et consommation de drogues : une imbrication des différents aspects

Plusieurs facteurs ont été mentionnés pour tenter d'expliquer les influences qui se jouent entre la consommation de drogues, d'une part, et le travail ou les études, d'autre part. Nous avons vu l'importance des horaires, de l'emploi du temps, du stress ressenti, de la difficulté des tâches à accomplir, de l'implication de la personne dans son activité, de l'image que l'on donne, du

bien-être... Avant de conclure ce chapitre, je présenterai encore le cas de Marine qui met particulièrement bien en évidence l'imbrication de ces différents aspects.

Marine, 28 ans, a initialement effectué des études de droit et travaillé pendant deux ans avant de commencer à s'ennuyer et de décider de recommencer un apprentissage dans la pâtisserie. À la suite de cette nouvelle formation, elle a travaillé deux ans dans l'hôtellerie avant de revenir au droit, et elle travaille actuellement dans un bureau. Elle explique ce changement par les conditions difficiles qu'elle subissait : *« J'ai récemment arrêté parce que... physiquement j'y arrivais pas, enfin plus. Et avant de craquer entre guillemets, j'ai voulu m'arrêter, et reprendre le travail que je faisais avant, donc dans un bureau »*. Elle se sent à présent bien plus épanouie : *« Je m'y sens bien, je m'entends très bien avec mes collègues et mon chef est vraiment top, et j'ai envie d'être tranquille. Enfin c'est peut-être nul à dire mais... contrairement au métier de pâtissière où j'étais constamment en stress, où mon chef n'avait aucune considération pour moi et pour mon travail... là ça fait du bien de... retrouver du calme et d'être bien traitée »*.

Le lien entre sa consommation de drogues et son occupation professionnelle est très intéressant. Marine expérimente les drogues en milieu festif depuis peu. En effet, elle ne consomme de l'ecstasy que depuis huit mois. Lorsqu'elle a commencé, elle travaillait encore en tant que pâtissière. Elle sortait par ailleurs d'une relation avec un homme qui avait duré sept ans. Durant les six premiers mois, elle a consommé de l'ecstasy lors de soirées, trois fois par semaine. Elle a ensuite décidé de diminuer sa consommation. Elle m'explique que sa consommation n'était alors pas problématique vis-à-vis de son travail : *« Quand je travaillais en pâtisserie je commençais souvent à 15h, et même si j'étais en gueule de bois ou que j'étais pas en forme, le métier fait que j'étais toujours active, y avait pas un moment où... oui des fois je me sentais fatiguée mais je faisais toujours quelque chose et j'étais toujours en stress. (...) Avant je travaillais beaucoup le soir et j'avais mes congés en semaine. Et je commençais à 15h donc au final même si je sortais le soir et que je prenais de la drogue, j'avais toujours un petit moment pour me reposer »*. Ainsi, ces horaires particuliers et ce style de travail n'étaient pas inconciliables avec une vie nocturne active. Au contraire, autant les horaires que la pression subie ont

pu l'amener à sortir et à consommer autant : « *Je travaillais beaucoup le soir, et pis le soir, quand on finissait à minuit-1h ben on avait pas sommeil, donc on sortait, et voilà. (...) En cuisine, en restauration de manière générale, le nombre de personnes qui prennent de la drogue enfin c'est incroyable. Pis je sais pas s'ils font ça pour tenir ou simplement pour s'amuser, mais y en a énormément qui prennent de la drogue, aussi beaucoup d'alcool, et quand tu finis le travail et que tu as passé ton service à courir dans tous les sens et que ton chef il gueule et que tout le monde te saute dessus entre guillemets ben... t'as un peu envie de relâcher la pression... pis ben faire la fête c'est un moyen. C'est un bon moyen* ». Son changement d'activité a ainsi beaucoup contribué à ce qu'elle diminue sa consommation : « *Le fait d'avoir changé de travail m'aide beaucoup à contrôler ce côté-là, parce qu'avant du coup je sortais beaucoup. Maintenant j'ai des horaires de bureau, je dois me lever le matin tôt pour aller au bureau et pis être... en forme. (...) Là je suis assise devant un ordinateur, je dois réfléchir... donc oui ça ça aide beaucoup* ». Ces nouveaux horaires ne lui laissent plus la possibilité de sortir en semaine, et les tâches à accomplir, plus intellectuelles, nécessitent qu'elle soit en forme. Le fait d'avoir un rythme de vie plus calme et de se sentir mieux au travail lui donnent également moins envie de sortir. Une mauvaise expérience due au fait qu'elle avait consommé durant la semaine l'a convaincue de ne pas recommencer : « *Là maintenant que je suis dans le bureau j'en ai pris une fois en semaine, et je suis quand même allée travailler et je suis restée quinze minutes, et je me suis dit 'c'est pas une bonne idée, ça sert à rien, je veux rentrer à la maison parce que j'arrive pas à me concentrer, j'ai peur que les gens comprennent qu'il se passe quelque chose...'.* Après je connais pas la vie de mes collègues mais c'est quand même des gens... je pense pas qu'ils font la fête comme je fais la fête, je pense pas qu'ils prennent de drogues... Donc j'ai pas envie qu'ils aient une image un peu... mauvaise de moi. Donc je me suis dit que j'allais rentrer à la maison, et du coup j'ai trouvé ça extrêmement dommage de... de pas pouvoir aller travailler à cause de ça, et donc je me suis dit que la semaine j'en prendrais plus ou... si je suis en vacances peut-être, mais sinon seulement le week-end ».

On retrouve dans l'expérience de Marine plusieurs points abordés précédemment. On voit notamment que la consommation dépend du type de travail. Son précédent travail, au niveau des horaires et des tâches à accomplir,

lui permettait de faire la fête. De plus, elle ne se sentait pas bien dans ce travail à la fois très stressant et peu valorisant. Sortir et consommer était alors un moyen de décompresser et d'évacuer. Dans sa nouvelle place, les horaires, les tâches ainsi que l'atmosphère sont différentes. Tout d'abord, elle commence plus tôt et ne peut se permettre d'être trop fatiguée, ce qui élimine les consommations en semaine. En plus, l'atmosphère est plus calme et elle se sent mieux avec ses collègues et son chef. Elle ressent alors moins l'envie et le besoin de sortir aussi souvent ; elle apprécie plus le calme. La seule fois où elle a consommé au travail, elle a constaté qu'elle ne parvenait pas à assumer le lendemain et a eu peur que ses collègues remarquent quelque chose et aient une mauvaise image d'elle, ce qui la convainc de ne pas recommencer. On voit ainsi l'imbrication de tous ces aspects : horaires, tâches à accomplir, stress, bien-être, image auprès des collègues...

Lorsque j'ai commencé à investiguer l'influence du travail et des études, je m'attendais à trouver des expériences spécifiques à l'une ou l'autre situation. J'étais notamment dans l'idée que la vie étudiante pouvait renvoyer à un mode de vie à part, dans le sens que les étudiant·e·s se situent dans une sorte de prolongement de l'adolescence tout en ayant une autonomie accrue mais sans les contraintes de la vie « adulte » que sont par exemple le travail ou la parentalité (Beck, Legleye & Peretti-Watel, 2005). De plus, lors du recrutement de mes enquêtées, j'avais eu plus de facilité à trouver des étudiantes et je m'étais demandée si il y avait plus de consommation de drogues chez les étudiantes, si les consommatrices avaient tendance à stopper leur consommation lorsqu'elles commençaient à travailler, si la vie d'étudiante était plus propice à la consommation que celle de travailleuse, si cette population était tout aussi présente mais plus cachée, ou si c'était simplement dû à l'âge, dans le sens que les personnes qui consomment en milieu festif sont principalement « jeunes » et donc à des périodes de leur vie où elles ne travaillent pas encore. À la suite de ces analyses, nous ne pouvons pas avancer que la situation d'étudiante soit spécialement différente de celle de travailleuse, car les expériences vécues par mes enquêtées sont très variées. Pour Anne, le fait de travailler, en raison d'horaires plus stricts, l'a menée à plus limiter sa consommation et la vie étudiante était alors plus propice à la consommation. Selma, au contraire, a dans un premier temps plus consommé lorsqu'elle travaillait, car elle se sentait l'esprit plus libre et avait plus de moyens

financiers. Laura a également plus consommé pendant son gymnase et au début du travail que durant son apprentissage, car celui-ci lui a demandé plus d'investissement. S'il est évident que les études offrent plus de souplesse au niveau des horaires et de l'organisation et permettent par exemple de rater des cours, il semble qu'à part ça, le travail et les études influencent la consommation en fonction des mêmes aspects : bien-être de la personne dans sa formation / dans son travail, facilité des tâches à accomplir au travail / facilité avec les études, etc. Faire attention à son image semble toutefois être une préoccupation plus centrale en ce qui concerne le travail que les études. Cela irait dans le sens que la consommation est peut-être tout autant présente chez les travailleuses, mais qu'elle est plus cachée. Toutefois, à l'exception de Laura, je n'ai dans mon échantillon que des femmes qui consomment encore. Je n'ai ainsi pas pu observer de situation où des femmes auraient cessé de consommer suite au commencement d'une activité professionnelle. Peut-être y a-t-il des cas où les personnes cessent de consommer en commençant à travailler, mais ces cas de figure n'ont pas pu être couverts par mon échantillon. Nous avons également vu que les femmes avaient tendance à diminuer leur consommation avec le temps, voire à l'arrêter ou du moins à prévoir de l'arrêter. L'avancée en âge et l'expérience pourrait alors aboutir à un abandon progressif de la consommation qui serait parallèle à une entrée dans le monde professionnel, sans que l'activité professionnelle soit en soi la raison de cet abandon.

Actuellement, la majorité de mes enquêtées est engagée professionnellement ou dans une formation. Sofia et Klara sont en année sabbatique mais prévoient de poursuivre leurs études en master. Selma et Camila sont actuellement sans emploi mais ont différents projets de reconversion. La consommation de drogues ne semble actuellement pas poser de problème à mes enquêtées. Certaines sont passées par des périodes de consommation plus intenses par le passé, mais elles ont ensuite rectifié cette consommation, notamment afin qu'elle ne leur pose pas de problème vis-à-vis de leur réussite scolaire et professionnelle. Sofia, par exemple, affirme même que sa consommation de drogues la mené à se dépasser et que c'est aussi grâce à elle qu'elle a accompli certaines de ses réussites. On a pu constater que l'intégration par le travail était un facteur important pour les enquêtées, et que celui-ci passait en priorité sur la consommation.

J'avais émis comme deuxième hypothèse que l'exercice d'une activité professionnelle ou le suivi d'une formation est une barrière à une consommation plus importante. Nous avons vu que presque toutes les consommatrices que j'ai rencontrées évitent de consommer la semaine pour être en forme. De plus, le fait de travailler ou de suivre des études met en place un cadre, avec des obligations à respecter, certains objectifs et attentes de réussite. La consommation est maîtrisée de sorte à ce qu'elle ne porte pas préjudice au suivi des études ou de l'activité professionnelle. Malgré cela, nous avons vu que plusieurs autres facteurs entraient en jeu, et que le travail pouvait même parfois inciter la consommation. L'aspect « limitant » du travail et des études est donc à nuancer, car si la personne ne se plaît pas dans ce qu'elle fait, qu'elle subit beaucoup de stress ou qu'elle n'est pas impliquée, par exemple, ces activités perdront leur pouvoir limitant et pourront même accentuer la consommation.

Il est intéressant de noter ici encore que sous l'appellation « consommation récréative » se regroupent en fait des réalités variées. Ces femmes, à travers leur consommation, sont à la recherche d'une certaine amélioration de leur bien-être, mais ce « bien » auquel elles aspirent varie de l'une à l'autre. Cette recherche varie aussi, chez la même personne, en fonction de l'étape de vie dans laquelle elle se trouve. Bien que la notion de « consommation récréative » revête principalement une dimension d'amusement et de divertissement, on voit que d'autres dimensions sont présentes et que la consommation peut répondre à différents besoins : décompresser, tenir physiquement, éliminer les tensions, etc. La consommation peut donc aller au-delà du simple aspect de divertissement.

Emploi du temps en général

Les entretiens ont montré qu'on ne pouvait pas s'arrêter à l'influence du travail ou des études, mais qu'il fallait considérer l'emploi du temps des personnes dans leur globalité. Par exemple, la vision de Sandra concernant sa consommation de drogues est la suivante : « *Il faudrait jamais que ça ait une influence négative sur les choses de ma vie, que après, je doive annuler des*

trucs parce que à cause de ça... du coup je suis pas bien et je peux pas faire ce qui était prévu au départ tu vois. C'est un peu ça l'idée ».

On retrouve le même état d'esprit chez Alicia : *« Pour moi le but c'est que ça n'ait pas une conséquence négative sur autre chose de ma vie. J'aimerais pas commencer à louper des rendez-vous, à louper le travail ou à louper des choses de la journée que je veux faire parce que j'ai consommé ».*

Ces considérations amènent les enquêtées à ne consommer que lorsqu'elles se sentent libres, qu'elles n'ont pas d'impératifs le lendemain. Il n'y a ainsi pas que le travail et les études qui passent en priorité, mais les activités de manière générale, et notamment les loisirs.

On peut constater l'importance des loisirs chez Klara, encore étudiante, dont les principales barrières à la consommation de drogues sont simplement ses *« envies en dehors hors de la fête »*. En effet, elle aime être active les week-ends, et comme il est difficile de concilier une grosse soirée avec une activité le lendemain, elle choisit souvent de ne pas sortir pour profiter de ses journées : *« Moi j'ai une certaine limite dans les drogues, je pense aussi parce que j'aime profiter de mes journées aussi le week-end, et comme le temps libre est assez précieux, qu'on a des vies assez chargées, m'exploser la gueule le vendredi et passer mon samedi au lit et me réveiller le soir, je trouve hyper glauque. (...) Y a des fois où je vais pas sortir parce que je sais que ça va finir comme ça pis j'ai envie de faire un truc le lendemain. Donc je pense que dans ce sens-là, j'essaie que ma consommation n'influe pas sur mon temps libre en fait. (...) J'aime faire d'autres choses que la teuf donc je vais un peu concilier les deux »*. Dans cet extrait, on voit que Klara fait des choix pour concilier ses différentes envies : faire la fête ou profiter de sa journée. Souvent, le désir de profiter de sa journée passera en priorité.

Chez Selma aussi, les loisirs sont importants dans la gestion de la consommation. En effet, avoir des choses organisées le week-end est un bon moyen pour éviter la tentation de sortir : *« Trois week-ends de suite pour moi c'est beaucoup, en plus ça coûte de l'argent, alors j'essaie de me dire le week-end d'après 'ok, je fais pas ça, mais je me fais une pire balade', et je prends ma voiture, je vais au Salève et je kiffe ma journée. Et quand j'ai mes potes qui m'appellent à trois heures de l'après-midi en mode dead je me dis 'ah c'est*

kiffant en fait de pas sortir'. Quand tu fais un truc cool... Je dirais j'essaie de m'organiser des trucs pendant le week-end qui me donnent envie de les faire plutôt que de sortir. Et quand j'y arrive, je regrette jamais de pas être sortie parce que le week-end d'après c'est de nouveau une soirée, et c'est tout le temps la même chose, toujours les mêmes gens... ».

Conclusion sur les liens entre activités de la vie quotidienne et consommation de drogues

À travers ces différents discours sur la consommation de drogues en lien avec le travail, les études ou les loisirs, on voit que la consommation de drogues n'est pas une priorité du point de vue des enquêtées. Ces personnes vont, dans la grande majorité des cas, consommer uniquement si elles peuvent « se le permettre » vis-à-vis de leurs autres activités. Lorsque cette règle n'est pas respectée, il s'agira alors d'assumer et de gérer néanmoins ses obligations.

À ce stade, il paraît pertinent de revenir sur le concept des lignes biographiques (Castel, 1998). La vie de ces usagères se constitue de nombreuses lignes biographiques, dont le travail, les études, les loisirs et la consommation de drogues. Tous ces éléments font partie de leur biographie, et nous pouvons souligner ici que pour aucune, la drogue ne constitue la ligne biographique dominante. Leur vision d'une consommation « convenable » rejette la possibilité d'une consommation de drogues qui serait une ligne dominante. Ainsi, les consommatrices évitent au maximum le conflit entre l'usage de drogues et leurs autres lignes biographiques, et empêchent celui-ci d'empiéter sur les autres lignes et de les déstabiliser, ce qui témoigne d'une certaine maîtrise de leur consommation. À nouveau, il s'agit de maintenir un équilibre entre différentes pratiques, l'usage de drogues étant l'une de ces pratiques.

Ma troisième hypothèse, qui avançait que les usagères mettent en place des stratégies de gestion leur consommation, afin qu'elle ne provoque pas de rupture avec leur vie quotidienne, et d'organisation de leur vie quotidienne, afin que celle-ci ne soit pas perturbée par leur consommation, semble ainsi confirmée. Pour ce faire, elles mobilisent essentiellement des auto-contrôles (Castel & Coppel, 1991, Castel, 1998). Ces contrôles passent notamment par la

gestion de la consommation : contrôle de la fréquence, de la quantité, de la qualité ou encore du type de produit consommé. Ce type de contrôle s'exerce lorsqu'une consommatrice adapte sa consommation en fonction de son emploi du temps, et qu'elle décide de ne pas consommer si elle travaille le lendemain, si elle doit réviser pour un examen ou si elle a prévu une autre activité. Il s'exerce également dans la gestion de son rapport aux autres, par exemple lorsque la consommatrice fait en sorte de maintenir une bonne image d'elle-même au travail. Ces auto-contrôles s'exercent parce qu'aucun·e usager·e de drogue ne peut consommer n'importe comment et que chacun·e reste « *un individu social qui continue pour une part à s'appuyer sur les codes ordinaires de la vie commune, et sur lequel continue à peser les contraintes les plus prosaïques* » (Castel & Coppel, 1991, p.245).

La notion de « récréatif » pourrait laisser entendre que la consommation interviendrait dans un espace-temps spécifique (dans ce cas, le milieu festif) et qu'elle n'aurait pas de conséquences sur le quotidien. Les témoignages de ces femmes nous apprennent que cette frontière est un peu plus floue qu'elle en a l'air. Malgré le fait que la consommation de drogues se limite à certains contextes, elle nécessite une gestion globale afin de ne pas entraver le quotidien. La consommation de ces femmes semble effectivement peu influencer leur quotidien car il s'agit pour elles de maintenir un équilibre, de profiter de ce que la drogue peut leur apporter sans pour autant « trop » consommer et risquer par-là des conséquences néfastes vis-à-vis de leurs autres obligations.

À présent que nous avons vu la manière dont la consommation de drogues et les différentes activités de la vie quotidienne s'influencent mutuellement, nous allons nous intéresser au lien entre la consommation et les relations sociales.

La relation amoureuse

Dans un premier temps, nous allons voir le rôle que peut jouer le fait d'être en couple dans la consommation de drogues.

Relation comme « incitation »

Partenaire comme « initiateur »

Tout au long du parcours de consommation d'Anne, j'ai pu remarquer que ses relations amoureuses l'avaient beaucoup influencée. Tout d'abord, elle a commencé à consommer de la cocaïne avec son ex-copain, lorsqu'elle avait 26 ans. Celui-ci dealait de temps en temps et l'a initiée à cette substance, qu'elle a ensuite consommée avec lui durant leur relation. C'était alors lui qui fournissait le produit. Deux ans plus tard, elle est sortie avec un autre homme qui consommait des ecstasy et qui l'a à son tour initiée à ce nouveau produit. Elle a également consommé avec son copain suivant, durant cinq ans, de nouveau de la cocaïne. Par la suite, elle est sortie avec un autre homme qui consommait de la cocaïne et avec qui elle a aussi consommé. Elle souligne elle-même l'influence que ces relations ont eue sur sa consommation : « *Si j'avais pas eu de partenaires qui prenaient de la drogue j pense que je serais moins... j'aurais moins exploré le truc. Alors que là y avait ce terrain qui était possible quoi* ». Elle insiste sur le décalage qu'elle a souvent ressenti entre ses envies et celles de ses différents partenaires : « *Ça me posait un petit problème, je m'étais dit que j'avais plus envie de ça. Pis la personne avec qui j'étais à l'époque avait envie de consommer plus régulièrement, et du coup moi ça me... trop.*

[...]

Il m'a fallu du temps quand même pour trouver mon rythme parce que j'étais en couple avec des personnes qui consommaient pas mal finalement... (...) Je sais pas comment je faisais pour les choisir comme ça (rire) mais... ouai, c'était le cas pis c'était moi qui avait plutôt envie de ralentir le rythme (...) donc j'étais plutôt à dire à la personne avec qui j'étais en couple 'écoute je préfère qu'on consomme moins' etc. ».

Elle considère ainsi que la drogue a posé problème dans plusieurs de ses relations par rapport aux personnes avec qui elle était, dont les envies n'étaient pas compatibles avec les siennes.

C'est donc des ex-relations qui l'ont initiées à la drogue, le premier à la

cocaïne, le deuxième à l'ecstasy. Deux de ses ex-copains ont ainsi joué le rôle « d'initiateur », tandis que l'un était également « fournisseur » du produit. Anne a ainsi toujours consommé telle ou telle drogue en fonction de ce que consommaient ses partenaires.

Partenaire comme « fournisseur »

Durant une période, Selma a consommé beaucoup de cocaïne. Elle sortait et vivait alors avec un homme qui a commencé à dealer : « *Il a toujours travaillé au black, et il avait pas de taf à ce moment-là et il pouvait pas payer la moitié du loyer donc il m'a demandé si il pouvait commencer à faire un peu de business. Donc je lui ai dit 'pour commencer si tu veux, mais dès que t'as trouvé un taf tu arrêtes tout ça' ... (...). Il a commencé à dealer de la coke. Et ça ça nous a complètement perdu tous les deux. Lui il était déjà tombé dedans quand il était bien plus jeune, à 18 ans, et il en est sorti plus ou moins, et moi j'ai jamais été à fond dans la coke mais avec lui et en ayant de la coke à la maison c'était très dur. Parce que les gens venaient ici et quand je rentrais le soir, c'était soit je tirais un trait soit je dormais. Parce que j'étais exténuée de mes journées de travail, j'arrivais ici y avait des potes à lui, c'était en mode apéro et tout, y avait une assiette déjà prête avec le trait tu vois, et c'est devenu une habitude et au bout d'un moment j'ai dit 'écoute là ça va plus, faut que t'arrête ça, c'est en train de nous perdre, c'est en train de me perdre, de te perdre, il faut que t'arrête ça', 'ouai ouai, ouai ouai', il a jamais voulu et au bout d'un moment j'ai dit 'stop' ». Cette relation a, à un moment donné, beaucoup influencé sa consommation. Son ex-copain fournissait le produit, et l'on voit que le fait d'avoir de la cocaïne à disposition était difficile à gérer pour elle. La prise de conscience qui en a résulté a contribué à leur rupture. Son copain actuel consomme aussi de la drogue, et plus qu'elle. Elle a ainsi facilement tendance à consommer lorsqu'ils sortent ensemble : « *J'aimerais bien un jour trouver un copain qui soit clean, peut-être que ça m'aiderait (rire) ».**

Influence du célibat et des ruptures

La consommation d'Anne a souvent été influencée par la consommation de ses anciens partenaires. Toutefois, elle a aussi consommé lorsqu'elle était célibataire et ces périodes durant lesquelles elle n'était pas très bien ont aussi exercé une influence sur sa consommation : *« Il a pu m'arriver que je me sente moins bien dans ma vie genre après une séparation ou autre, où pendant plusieurs mois, j'avais envie de faire la fête etc. et là je consommais plus régulièrement tu vois.*

[...]

Quand je suis pas bien dans ma peau, ben là typiquement après ma séparation avec Daniel heu, pendant six mois j'étais vraiment pas bien, là j'hésitais pas, on me disait 'viens on va prendre un demi ecsta' ben je disais 'ok' ».

Le fait d'être célibataire peut aussi amener la personne à se sentir plus libre de faire des expériences, comme le témoigne l'expérience de Marie. Celle-ci était en couple lorsqu'elle a consommé de la drogue pour la première fois et son ex-copain a eu une réaction plutôt négative : *« En fait la deuxième fois que j'ai pris du 2C-B, mon copain de l'époque était tout à fait contre et je lui ai avoué (...) Mais lui était totalement contre. Enfin c'est plus qu'il avait peur pour moi disons. Du coup j'en ai pas pris souvent, ben deux fois en une année et demi. Et après j'ai plus été avec lui, et c'est pas parce que j'ai plus été avec lui que j'en ai repris, mais disons que je savais que personne allait rien me dire et que je faisais ce que je voulais ».* Ainsi, elle fait part d'un plus grand sentiment de liberté lors de périodes de célibat, lorsque personne ne peut lui reprocher ses actes.

Sandra raconte aussi avoir plus consommé lorsqu'elle était célibataire, tout comme Morgane, qui, après avoir rompu avec son petit ami qui l'avait initiée à la MDMA et à la cocaïne, s'est retrouvée, pour la première fois, célibataire sur une assez longue période. Marine, quant à elle, a commencé à consommer de la drogue peu après s'être séparée d'un homme avec qui elle était restée sept ans. Dans ces situations de célibat, les sorties avec les ami·e·s sont alors plus fréquentes, tout comme les occasions de consommation.

Fréquenter une personne qui consomme des drogues peut influencer sa propre consommation, notamment lorsque cette personne est initiatrice, fournisseuse ou qu'elle consomme en plus grande quantité. Parallèlement, les périodes de célibat semblent aussi propices à la consommation. Dans la période qui suit une rupture, d'abord, la consommatrice peut avoir tendance à plus vouloir faire la fête et profiter. Par la suite, le célibat est associé à un sentiment de liberté, à une période durant laquelle la personne n'a pas de compte à rendre et est à même de vivre ce genre d'expérience.

Relation comme barrière

Dans d'autres situations, la relation de couple, loin d'être une incitation, va plutôt freiner la consommation, et cela que le partenaire soit lui-même consommateur, ou pas.

L'autre ne consomme pas

C'est notamment le cas de Sandra, en couple depuis un an : *« J'ai aussi beaucoup consommé à un moment donné parce que j'étais célibataire et pis que voilà, maintenant j'ai quand même un copain depuis un an donc c'est vrai que... ça m'a pas mal heu...enfin calmée aussi...si j'peux dire ça comme ça »*. En effet, son copain actuel ne consomme pas, et, comme il n'apprécie pas tellement qu'elle consomme, elle ne veut pas lui imposer ça : *« Et pis voilà... c'est aussi... quand on parlait des... des freins, j pense que ma relation avec lui c'est aussi un frein. Dans le sens que lui je sais qu'il tolère... enfin il tolère mais il aime pas trop ça et pis du coup j'ai pas envie de lui imposer ça non plus »*. Elle n'a pas non plus envie de l'influencer et qu'il commence à consommer. Elle ne consomme donc jamais en sa présence et tient à bien séparer sa relation de couple de sa consommation.

Morgane a un nouveau compagnon depuis quatre mois et celui-ci va prochainement emménager chez elle. Cette relation a contribué à freiner sa consommation. En effet, celui-ci n'a jamais consommé de drogues. Elle lui a parlé de sa consommation, mais sans trop de détails. Ainsi, elle aimerait à

présent éviter de consommer car elle ne veut pas devoir lui cacher quelque chose: *« J'avais pas envie de... déjà que je culpabilise sur plein de choses dans ma vie et que c'est pas forcément facile, j'avais pas envie de me rajouter de la culpabilité de cacher quelque chose à mon copain, et comme je suis quelqu'un... j'arrive pas trop à cacher à ceux qui sont proches de moi, ben j'avais pas envie de me réveiller tous les matins en me disant 'est-ce que je lui dis, est-ce que je lui dis pas..' »*. De plus, comme sa vision de la drogue est très négative, elle ne veut en aucun cas l'influencer : *« Un truc qui m'a fait aussi un peu peur c'est qu'il m'a dit 'ah j'aimerais bien essayer une fois en soirée avec toi', et moi je me suis dit 'jamais de la vie j'initie mon copain là-dedans, jamais, jamais' »*. Elle souhaite aussi préserver son image : *« Et d'un autre côté si je continuais à le faire ça aurait été salaud pour lui de pas l'emmener avec moi, et de lui dire 'non, c'est mon jardin à moi, de tox, de truc un peu sale' et franchement je veux pas être cette image-là pour lui quoi »*. Pour ces différentes raisons, continuer de consommer serait inconciliable avec sa nouvelle relation, et elle n'a ainsi pratiquement pas consommé ces derniers mois.

En fonction du bien-être

Au regard de ces deux expériences, il semble qu'être en couple avec une personne qui ne consomme pas ait tendance à freiner la consommation. Ce constat est néanmoins à nuancer en fonction du bien-être de la personne. À ce propos, l'expérience de Julie est éclairante. À deux reprises, celle-ci est sortie avec des hommes qui n'étaient pas du tout portés sur la drogue. Ces deux relations ont eu pour effet de freiner sa consommation, mais durant un moment seulement : *« Je suis sortie avec ce mec pendant un an, qui m'avait dit que c'était pas son truc et tout ça, et y a un côté en moi qui trouvait que ce serait cool d'être rangée (...). Donc j'étais contente de trouver un mec cool, sain, qui s'intéressait à la musique, avec un vie rangée et tout ça... Et donc quand j'étais avec lui, comme j'étais bien j'avais pas besoin de drogue (...). Mais à la fin de cette année... je picolais beaucoup. Je sautais même des cours pour aller picoler, du coup j'avais plus besoin de drogue mais y avait toujours de la compensation ailleurs, soit j'avais mon amoureux, et quand ça allait plus avec*

mon amoureux à la fin ben j'allais me bourrer la gueule...tout le temps ». Dans sa relation suivante, elle limite à nouveau sa consommation jusqu'au moment où elle commence à s'ennuyer : *« On habitait en roulotte, en squat, c'était super cool mais je crois que j'ai commencé à me faire chier, parce qu'il fumait beaucoup de joints, il bougeait pas beaucoup, et le côté chaotique que j'ai en moi il a quand même envie de s'exprimer, et là c'était trop calme, tous les soirs on regardait un film en fumant un joint et ça a commencé à me soûler, du coup là j'ai recommencé à me doper et lui me criait dessus et ça allait pas du tout, parce que lui il aimait pas, et une fois il a dû venir me chercher à une rave où je savais pas du tout où j'étais, il m'a monstre engueulée et du coup ça m'a de nouveau arrêtée car je sentais que je retombais dans un cercle de drogues tout ça. Et après... les choses ont fait qu'on s'est séparé parce que c'était un gros enculé, et là c'était parti pour... la grosse décadence de drogue ».*

On voit à travers ces deux expériences que le fait de sortir avec des hommes qui ne consommaient pas l'a freinée dans sa consommation, mais seulement tant que la relation allait bien. Lorsque ce n'était plus le cas, la consommation de drogues ou d'alcool est alors rapidement revenue. L'influence d'un partenaire qui ne consomme pas de drogue est ainsi à nuancer en fonction du bien-être de la consommatrice dans cette relation.

L'autre consomme

Parfois, même lorsque le partenaire consomme aussi, la relation peut avoir un rôle de frein, de cadre ou de limite dans la consommation.

Comme nous l'avons vu, les anciennes relations d'Anne ont beaucoup influencé sa consommation. Actuellement, elle est en couple, et cette nouvelle relation a aussi de l'influence, mais dans un sens un peu différent. En effet, son nouveau copain n'a rien contre les ecstasy et la MDMA mais il déteste la cocaïne, et, par conséquent, elle n'en consomme plus : *« Il m'a clairement dit 'si tu prends de la coke ça pourra pas le faire entre nous'. (...) donc ça fait six mois que je prends plus du tout de coke quoi. (...) Après il a compris que j'étais pas forcément... que c'était pas ma drogue préférée tu vois, donc heu pour moi c'est vraiment pas une difficulté, pis ça m'a plus posé problème dans*

mes relations de couple, c'était plutôt moi qui disait 'ben écoute on en prend trop, ce serait bien...'. Voilà, c'était moi qui était là à calmer le jeu par rapport à ça donc heu moi ça me convient très bien, je suis contente d'être enfin avec quelqu'un qui me dit 'ben la coke non' quoi ». Cette influence s'exerce ainsi de manière plus positive pour Anne, puisque contrairement à ses anciennes relations, son nouveau copain est plus un frein qu'un moteur. On voit qu'à nouveau, elle consomme la même substance que celle qui est consommée par son copain. La situation lui convient bien puisqu'ils ne sont pas en décalage vis-à-vis de leurs envies.

Depuis deux ans, Julie est en couple et vit avec son compagnon. Celui-ci, tout comme elle, a vécu des expériences avec les drogues. Ils ont tenté de se mettre comme limite de ne consommer qu'ensemble : *« Après maintenant y a un peu un truc, ça fait pas si longtemps, genre six-sept mois, on a décidé de plus prendre l'un sans l'autre, ce qui marche pas (rire). On se ment tous les deux. (...) Après voilà la dernière fois j'ai fait la lessive, j'ai vidé ses poches et j'ai trouvé une paille et t'es là voilà 'ah t'as pris de la drogue y a pas longtemps ?' 'nan... enfin si...' et c'est comme ça, et là c'est pareil, il a trouvé une paille à moi y a pas longtemps, mais pour le week-end passé il sait pas, je lui ai pas dit, mais moi pour un trait je m'en fous, c'est pas très important, mais je pense que pour lui ça l'est. Mais on sait tous les deux qu'on peut se doper dans le dos de l'autre mais que c'est jamais un truc excessif »*. Il semble qu'ils maintiennent ainsi un certain équilibre dans leur rapport à la consommation. Elle reconnaît aussi un pouvoir « cadrant » à la relation : *« Il a déjà sauvé plusieurs fois des fois où j'allais sûrement en prendre et où c'est lui qui a posé un gros 'non' et où j'ai senti très vite que ça allait partir en couille si je disais oui, du coup lui il arrive à mettre des limites plus que moi je pense. Ou il arrive plus facilement à me mettre des limites. Pas forcément pour lui, je sais pas comment il fonctionne mais en tout cas pour moi, il m'a... Mais c'est bien, le truc d'être soutenu, d'être à deux, de pouvoir en parler, c'est vachement bien aussi, je me rends compte des fois »*.

Laura a rencontré son futur mari il y a cinq ans, en milieu festif. Elle consommait alors déjà des drogues en soirée. Celui-ci semble avoir toujours été moins enthousiaste qu'elle vis-à-vis de la drogue, même s'ils consommaient ensemble : *« On a emménagé à P., et là... j'ai recommencé,*

enfin on a recommencé à consommer; mon mari aussi, lui était pas trop pour, mais vu que je consommait il consommait aussi ». Il a ainsi plutôt eu tendance à la freiner : « Le mien il prenait mais... il était pas pro ça quoi. Il disait toujours à un moment 'il faut qu'on arrête quoi, c'est pas ça la life'. (...) Peut-être que si je l'avais jamais rencontré j'aurais pu aller plus loin, parce que lui il m'a toujours freinée ».

Dans ces trois cas de figure, les consommatrices sont en couple avec un homme qui consomment également. Néanmoins, soit parce qu'il consomme moins, soit parce qu'il consomme d'autres produits ou soit parce que les deux se soutiennent, la relation joue plutôt le rôle de frein et a un pouvoir cadrant.

Conclusion sur les liens entre relations amoureuses et consommation de drogues

J'avais fait l'hypothèse que le fait que la consommation de drogues ne soit pas tolérée par le ou la partenaire freinait la consommation. À travers ces témoignages, nous pouvons voir que l'influence de la relation sur la consommation se révèle être une réalité. Néanmoins cette influence de s'arrête pas au fait qu'un-e partenaire qui ne consomme pas freine la consommation de l'usagère. Cette influence est plus complexe et plus large.

Les situations de célibat et de rupture semblent être des périodes propices à la consommation, soit en raison d'un certain mal-être, soit en raison d'un plus grand sentiment de liberté vis-à-vis des sorties et de la consommation. La relation de couple, quant à elle, peut être un frein ou un moteur. Lorsque l'autre ne consomme pas, la relation a plutôt tendance à freiner la consommation, ce qui est toutefois à nuancer avec le bien-être de la personne au sein de cette relation. Lorsque l'autre consomme, la relation peut également agir comme un frein, notamment lorsque l'autre consomme moins, d'autres substances, qu'il est plus négatif vis-à-vis des drogues ou que les deux se soutiennent. Nous avons également vu plusieurs situations où le partenaire avait eu le rôle d'« initiateur » ou de « fournisseur ». Dans ce cas-là, cela va plutôt avoir un rôle d'incitation à la consommation. Néanmoins, lorsque les envies de chacun-e sont en désaccord et que le partenaire a une consommation plus importante,

cela a tendance à poser problème dans la relation et, éventuellement, à mener à une rupture. Il est intéressant de constater qu'à l'exception de Sandra et Morgane, toutes les consommatrices qui sont actuellement en couple le sont avec un quelqu'un qui consomme également.

Nous avons vu que la méta-analyse de Barrault (2013) sur les spécificités des problèmes d'utilisation de substances chez les femmes mettait en avant le rôle essentiel joué par les relations amoureuses dans l'usage d'une substance. Cette méta-analyse avance notamment que les femmes sont souvent initiées à la drogue par leur partenaire. Cela n'est pas particulièrement le cas dans mon échantillon, où seulement trois femmes ont pris de la drogue pour la première fois avec leur partenaire (Anne, Alicia et Morgane). Toutes les autres en ont consommé pour la première fois avec un ami, une amie ou un groupe d'amis. Néanmoins, on peut constater que pour beaucoup d'entre elles, leurs relations amoureuses actuelles ou passées jouent ou ont joué un rôle dans leur consommation. En fonction de la consommation de leur partenaire ou de sa vision de la drogue, plusieurs relations ont eu un rôle de frein ou au contraire, de moteur. Ainsi, si l'on ne peut affirmer ici que les partenaires jouent un rôle clé dans l'initiation à la substance, ils ont néanmoins une influence dans le maintien de la pratique, dans sa diminution ou dans son augmentation. De plus, il semble que la question de la place de la drogue se soit posée au sein de chaque relation amoureuse, ce qui montre qu'il est important de la thématiser, de mettre les choses au clair, de se situer.

Nous avons précédemment parlé des auto-contrôles, c'est-à-dire des contrôles mobilisés par les usagères afin de gérer leur consommation ainsi que leur rapport à autrui (Castel & Coppel, 1991, Castel, 1998). Ce type de contrôle est également présent dans le cadre des relations, notamment lorsque le partenaire ne consomme pas et que la consommatrice veut préserver une bonne image auprès de lui. Ces auto-contrôles se mêlent toutefois à des contrôles sociétaux (Castel & Coppel, 1991, Castel, 1998). En effet, les consommatrices sont inscrites dans des réseaux de sociabilité et leur conduite est jugée par leur entourage (Castel & Coppel, 1991). Ces contrôles sociétaux représentent les pressions de l'environnement social sur la consommatrice qui influencent sa conduite. Ces contrôles sont permanents et ils peuvent se traduire « *tantôt par rejet et exclusion, tantôt par ressources et supports* » (Castel, 1998, p.17).

C'est donc également à ce type de contrôle que nous avons affaire lorsque la relation amoureuse a un pouvoir cadrant sur la consommation.

Autres relations sociales

De nombreuses relations sociales entourent les consommatrices, notamment les ami·e·s et la famille. Certaines sont aussi mères. Nous allons voir à présent comment les consommatrices négocient leur consommation au sein de ces différentes relations. Font-elles le choix d'en parler ou au contraire, le cache-t-elle ? Lorsqu'elles en parlent, y a-t-il des conséquences négatives ?

Les ami·e·s

Taire sa consommation : la peur du jugement

La plupart des usagères restent discrètes à propos de leur consommation. Par rapport à leurs ami·e·s qui ne consomment pas, elles vont éviter d'en parler à celles et ceux qu'elles ne pensent pas être ouverts à ce propos. Elles évitent également d'en parler en dehors de leur cercle d'ami·e·s. Les raisons de ce silence sont diverses, mais la raison principale reste le fait de se protéger du regard des autres. Le désir de se protéger vise surtout à éviter de décevoir, de changer dans le regard de l'autre ou encore de perdre sa crédibilité : « *Y a le jugement quand même qui serait bien présent je pense quoi, j'ai l'impression que tu changerais dans le regard de l'autre, tu serais plus la même personne et tu serais moins une personne... une personne moins bonne on va dire, à leurs yeux, ouai, c'est clair* » (Anne).

On retrouve ces différents aspects dans le discours d'Alicia : « *Sachant qu'elles en prennent pas, j'aimerais pas non plus que leur regard sur moi change, ou qu'elles me jugent pour ça (...), qu'on me voit différente en fait, qu'on me fasse moins confiance. Je te parle vraiment des amies proches. Les autres ça m'est égal. Mais si j'ai des amies proches que je sens qu'elles sont pas ouvertes à ça, j'aurais peut-être peur de les décevoir, ou qu'elles me fassent moins confiance.*

Et après que si je leur parle d'autres choses de ma vie, qu'elles me disent 'ouai mais bon, tu te drogues', j'aimerais pas... Parce que je me dis que comme elles consomment pas elles vont peut-être le juger plus grave que ce que c'est vraiment dans ma vie ».

Alicia met à son tour le doigt sur le fait la drogue soit souvent associée à un manque de confiance envers l'utilisateur et à une perte de crédibilité. Elle anticipe les conséquences négatives que cela pourrait avoir sur la manière dont on la juge concernant des aspects de sa vie qui n'ont pas forcément à voir avec la drogue. Cet aspect a déjà été relevé plus tôt, notamment vis-à-vis des collègues ou des employeurs et employeuses, lorsque plusieurs enquêtées ont souligné l'importance de préserver leur image et d'éviter d'être associées à la drogue. La crainte, à cause de sa consommation, de donner une image d'irresponsabilité, est récurrente. On retrouve l'idée que des personnes qui ne consomment pas risquerait d'associer automatiquement cette consommation à quelque chose de « plus grave » ; en creux, on retrouve alors la présence, dans les représentations, de la « figure du toxicomane ».

S'adapter en fonction du lieu et des personnes présentes

Alicia respecte l'opinion de chacun·e vis-à-vis de la drogue. Elle va s'adapter aux personnes avec qui elle sort et limiter ses consommations aux moments où elle est avec des personnes qui consomment comme elle : *« Avec le temps tu sais qui de tes amis veut ça aussi, et pis qui pas, et moi je vais m'adapter en fait. Je vais toujours m'adapter (...). C : Et qu'est-ce que tu voulais dire par s'adapter ? Alicia : Ben simplement que je vais pas sortir avec des amis qui en prennent pas et quand même aller en chercher, et faire en cachette ou alors leur proposer, ça c'est hors de question. Donc je le réserve pour quand je sors avec des amis qui apprécient ça comme ça aussi. Mais je peux très bien, et je veux pouvoir me faire des soirées où j'ai pas besoin de ça et où je sors avec des gens qui ne consomment pas ».*

Il est donc hors de question pour elle de consommer avec des non-utilisateurs, et c'est également important de garder des sorties sans drogue. Sortir avec des personnes qui ne prennent pas de drogue réduit alors les occasions de

consommer.

On retrouve la même idée d'adaptation chez Sandra. Celle-ci ne consomme que dans des soirées où cette pratique est répandue et avec des ami·e·s qui consomment également. Elle n'a ainsi pas l'impression d'avoir un comportement transgressif et ne se sent pas jugée. Elle est attentive au fait que la consommation de drogues est une pratique qui n'est pas acceptée partout et va donc restreindre sa consommation à des contextes « adaptés » : avec des ami·e·s qui consomment également et dans des milieux où c'est plutôt répandu.

La plupart des consommatrices reconnaissent ainsi très bien les contextes où la consommation est acceptée, et ceux où elle l'est moins. La consommation se fait généralement entre consommateurs et consommatrices, dans un certain entre-soi. De plus, la consommation de drogues est assez répandue dans certains lieux de vie nocturne, les personnes se sentent alors à l'aise d'y consommer et ne craignent pas le jugement. Toutefois, certaines substances, notamment l'ecstasy, s'adaptent bien à un usage dans des lieux publics car leur mode de consommation est discret. C'est moins le cas de la cocaïne, particulièrement lorsqu'elle est inhalée mais aussi, dans une moindre mesure, lorsqu'elle est sniffée.

L'usage de drogues en milieu festif est indissociable d'un aspect social : on ne consomme jamais seul. On peut remarquer que le fait de consommer en groupe ou le fait que la consommation de drogues soit répandue dans certains lieux diminue le sentiment de transgression, tout comme la peur du jugement. L'illégalité de la pratique n'a alors pas ou peu d'effet rédhibitoire. Dans certains contextes, l'usage de drogues peut même paraître banal. Selon Klara, cette banalisation s'étend aux jeunesses occidentales de manière générale : *« Je me sens pas forcément dans l'interdit quand je consomme des drogues. Parce que où que j'aille en Europe, dans n'importe quelle ville, c'est facile d'en trouver, enfin c'est tellement consommé que oui c'est interdit légalement mais en même temps c'est là dans toutes les villes, toutes les jeunesses, au moins occidentales, consomment d'une certaine manière. Donc là je me sens pas dans l'interdit ».*

À l'opposé, dans d'autres contextes, l'usage de drogues peut paraître incongru

et déplacé, en fonction de l'espace ainsi que des personnes présentes. On retrouve alors l'importance du cadre, des rituels, le fait que la consommation intervienne de manière sélective et dans certains contextes seulement.

En parler

Assimilation de la consommation à « la figure du toxicomane »

Marine est originaire de l'île de la Réunion et y a grandi. Elle m'explique avoir ressenti le besoin de parler de sa consommation à ses ami·e·s de là-bas, et avoir eu des réactions assez négatives en retour : « *Ils m'ont pas rejetée ou quoi mais ils ont une image des gens qui prennent de la drogue assez négative, et tout de suite ils ont eu assez peur pour moi, ils m'ont dit 'non, faut que t'arrêtes ça tout de suite', fin... ils sont dans l'idée qu'une personne qui prend de la drogue devient un déchet... Donc je pense et je sais qu'ils s'inquiètent beaucoup pour moi. Parce qu'ils savent pas comment j'en prends et ce que je ressens et ce qu'il se passe quand j'en prend. Je pense qu'ils me voient un peu comme les junkies à la Riponne³, enfin j'aime pas dire ça mais... je pense qu'ils me voient comme ça* ». Cette information a été mal reçue, particulièrement en raison de l'inquiétude que la consommation de drogues provoque chez les non-consommateurs, qui ne « connaissent pas » et l'assimilation directe de cette consommation au « junkie ».

On retrouve le même genre de discours chez Sara, qui a facilement parlé de sa consommation à ses ami·e·s au début, avant de se sentir jugée et cataloguée : « *Au début j'en parlais assez facilement mais j'ai vu qu'il y avait quand même vachement de jugement au final, que ça me faisait un peu cette réputation de fille qui prend des drogues ou ce genre de chose donc je me suis dit 'arrête quoi, stop'. Bah c'est vrai que les gens qui prennent pas de drogues, qui sont en dehors de ça ben ils voient vraiment la chose comme quelque chose d'horrible quoi, et ils sont rapidement dans le jugement* ». Elle souligne elle aussi le fait que les personnes qui ne prennent pas de drogue assimilent directement cette pratique à quelque chose d'abusif, proche de la « figure du toxicomane ». Sara tient alors à se distancier de cette image : « *Ils avaient un*

³ Place lausannoise qui a la réputation de voir des toxicomanes d'y regrouper.

peu cette image de moi de droguée mais au final, c'est pas quelque chose qui me gênait plus que ça. J'en étais pas fière mais je savais que c'était pas vrai donc bon ». Ce type de jugement l'a ainsi menée à se montrer plus discrète vis-à-vis de sa consommation.

Comme cela a déjà été dénoncé par plusieurs auteur·e·s (Ehrenberg, 1991 ; Jauffret-Roustide, 2004 ; Caiata Zufferey, 2006 ; Fontaine, 2008 ; Ogien, 2008) j'ai retrouvé dans mes entretiens des signes que l'opinion publique associe toujours la drogue avec l'irresponsabilité, la perte de contrôle, le junkie, le marginal... Les consommatrices savent à quels types de jugements elles risquent d'être confrontées, ce pourquoi elles maintiennent généralement une consommation discrète.

En parler par franchise, pour assumer et se remettre en question

Malgré le risque d'être cataloguées et jugées de manière péjorative, certaines considèrent néanmoins que le fait de parler de leur consommation avec des personnes qui ne consomment pas peut leur apporter quelque chose de positif.

Morgane, par exemple, a parlé de sa consommation à certain·e·s proches, mais seulement à celles et ceux qu'elle savait « *bienveillants* ». C'est important pour elle d'avoir pu en parler, notamment au moment où elle avait de la peine à gérer sa consommation de cocaïne, car cela lui a permis de se mettre face au problème, de l'assumer : « *Je pense que j'ai toujours été assez ouverte à ça, parce que ça me mettait face à ce problème-là et ça m'obligeait à l'assumer un peu, pas... de manière exhibitionniste mais au moins, je l'assumais devant les gens que je savais bienveillants autour de moi, j'allais pas en parler à tous mes collègues. Mais je trouvais important que je l'assume, pour ne pas que ça engendre des secrets ou des choses comme ça* ».

On retrouve plus ou moins la même idée chez Camila qui a parlé de sa consommation à deux de ses amies proches, mères elles aussi. Il est en effet important pour elle, dans le cadre d'une amitié, d'être franche. Ces discussions permettent de partager différents points de vue. Elle considère aussi que cela lui permet de « *garder un pied dans la réalité* » : « *Quand y a des gens que moi*

j'estime de la réalité qui sont au courant, ça permet quand même de remettre les pendules à l'heure, parce que si tu parles qu'avec les gens qui consomment, c'est facile, ils vont tous te confondre en excuse 'nan mais c'est pas grave', ça leur permet eux-mêmes de trouver des excuses en fait ». Parler avec des non-consommateurs et des non-consommatrices agit selon elle comme garde-fou, l'obligeant à se remettre en question, à réfléchir à sa pratique, ce qu'elle trouve très positif.

La famille

Taire sa consommation

La plupart des enquêtées n'ont pas parlé de leur consommation à leur famille, et les principales raisons invoquées sont la peur de décevoir et le fait de ne pas vouloir inquiéter ou créer du souci « pour rien ». Vis-à-vis des parents, la consommation de drogues est ainsi particulièrement taboue.

En parler

Seules trois usagères en ont parlé à leurs parents. Dans le cas de Marie et de Camila, la situation est un peu particulière car leurs pères consomment ou ont consommé des drogues. Ainsi, le sujet n'a jamais été tabou au sein de leur famille et elles ont pu l'aborder librement.

Sofia, quant à elle, a décidé de tout dire à sa mère malgré les réticences de celle-ci : *« À ma mère qui est infirmière par exemple je lui ai dit que j'avais tout essayé, mais ça je lui ai dit y a trois ans en arrière donc y a pas si longtemps que ça. Parce que j'ai pas envie d'avoir de tabou avec elle, je sais qu'elle déteste ça, qu'elle l'accepte pas, mais c'était pour avoir une transparence avec elle et lui montrer que ben j'assume quand même quoi. D'ailleurs je crois qu'elle a été plus contente que moi quand elle a su que j'avais mon Bachelor, parce qu'elle y croyait pas ».* Par franchise, elle a décidé de lui en parler, mais également lui montrer que cela ne l'empêchait pas de réussir ce qu'elle entreprenait.

Famille comme barrière

Sofia m'a aussi fait part d'un récit où elle m'explique que suite à la phase durant laquelle elle a consommé beaucoup de cocaïne, préserver sa famille a été une de ses motivations pour diminuer. À l'époque, alors qu'elle était au gymnase, elle a commencé à consommer beaucoup de cocaïne avec son meilleur ami, durant les week-ends mais également en semaine, à la maison et pas forcément en milieu festif. À ce moment-là, son cousin consommait également et achetait de la cocaïne en grande quantité qu'ils revendaient ensuite. Elle réalise, à un moment donné, qu'elle dérape : *« Et là j'ai fait un stop total, où j'ai arrêté, et mon cousin à ce moment-là partait vraiment en bad trip on va dire, avec la drogue, c'est qu'il en prenait tout le temps aussi, et il a fini dans un institut psychiatrique (...) Y a eu cette période qui m'a vraiment fait réfléchir, par rapport à mon cousin, où je me suis dit que je voulais vraiment pas finir comme ça quoi, et que c'était pas mon but et que si j'en prenais c'était par plaisir et que ça devait pas être ça quoi. Et là j'ai complètement arrêté, et peu après j'avais cette période où j'allais passer ma matu et ou j'ai tout arrêté. Donc c'est clairement cet événement de famille... parce que ma famille est très anti-drogues, faut le dire, y a mon cousin et moi qui sommes un peu des petits canards noirs, il faut le dire, et quand je voyais l'état de ma famille je me disais que je voulais tout sauf faire vivre ça à ma famille, que c'était suffisant que mon cousin soit passé par là et qu'on subisse tous comme ça. C'était très lourd en fait. Et par la suite ça m'a jamais empêchée de recommencer mais ça a été de manière contrôlée, en tout cas à mes yeux quoi »*. La peur des conséquences et la volonté de préserver sa famille à la suite de ce drame l'a fait arrêter les drogues pendant un temps, puis consommer de manière plus mesurée.

Pour Laura aussi, sa famille et surtout son éducation ont été une limite importante à d'éventuels débordements : *« J'avais pas eu un milieu familial en fait pour tomber dans la drogue, j'ai jamais eu de soucis de famille, toujours bien été éduquée, je me voyais pas trop tomber loin dans la drogue, j'avais pas de raisons, pas de problèmes familiaux pour...*

[...]

J'ai pas eu une éducation comme ça, j'ai pas... ma mère elle a jamais été comme ça, elle m'a toujours montré qu'il fallait travailler dans la vie et tout, donc par respect pour ma mère, je pouvais pas faire ça quoi. Pour ma famille, je pouvais pas tomber dedans ».

L'importance de l'éducation est une notion qui est revenue à plusieurs reprises dans son discours. Pour elle, il était simplement inimaginable qu'elle puisse se perdre dans la drogue. À travers ces exemples, on voit la force que peuvent exercer certains contrôles sociétaux, particulièrement lorsqu'il s'agit de la famille, qui peut réprouber certains comportements. Les auto-contrôles sont également présents, car les usagères prennent soin de garder une bonne image vis-à-vis de leur famille.

La maternité comme barrière

Dans mon échantillon, deux femmes ont un enfant. Il s'agit de Camila, mère d'un enfant de sept ans, et de Laura, mère d'un enfant de six mois. Pour Laura, le fait de tomber enceinte a marqué la fin de sa consommation. Avant cela, elle consommait régulièrement les week-ends, à la maison, avec des ami·e·s et son mari. Ayant envie de tomber enceinte, elle a commencé à réduire sa consommation : *« Et voilà en fait ben j'avais envie de tomber enceinte, j'avais déjà arrêté de fumer des cigarettes, et je m'étais dit 'au moins ça me permettra d'arrêter tout cette... toute cette merde quoi', et en août j'ai appris que j'étais enceinte de quatre semaines et j'ai tout arrêté, et ça a pas du tout été compliqué, je suis très contente d'avoir arrêté ça ».* Elle n'a jamais retouché ni à la drogue, ni au tabac, et cela ne lui manque pas du tout. Elle pense avoir bien profité et est passée à autre chose. Elle se sent très bien dans cette nouvelle situation et est même dégoûtée lorsqu'elle repense à la drogue, ce qu'elle considère comme une bonne chose : *« mais tant mieux, pour mon fils, pour moi... ».*

Camila a eu son fils lorsqu'elle avait 19 ans. Avant ça, elle avait consommé une fois du LSD et une fois de l'ecstasy, et cette deuxième expérience s'était mal passée. Après la naissance de son fils, elle n'a pas re-consommé de drogues jusqu'à ce qu'elle se sépare du père, il y a deux ans. À la suite de cette rupture,

elle a ressenti le besoin de sortir et a voulu refaire des expériences avec la drogue : « *J'ai repris un ecstasy parce que j'avais cette curiosité en fait, je voyais mes potes s'amuser quand même, et moi j'avais fait qu'une fois et j'avais dégueulé toutes mes tripes, donc c'était pas cool et j'avais quand même envie que ça se passe bien. Et à l'époque quand je me suis séparée j'allais vraiment mal, et je suis pas une grande consommatrice d'alcool, je bois deux verres et je tombe vite comme ça, donc c'était une nouvelle expérience, j'avais envie de tenter quelque chose de nouveau* ». Elle fait alors des expériences qui se passent très bien, avec de l'ecstasy, de la cocaïne ou de la MDMA. Durant environ une année, elle en consomme tous les week-ends, puis elle diminue.

Camila a le sentiment, vis-à-vis de la maternité, de mener une « *double-vie* » : « *J'ai l'impression d'avoir un pied dans cette vie de femme et de mère et un autre pied quand même là-dedans. Ça me gêne hein, je le cache pas, à long terme il faudra que je mette les deux pieds sur un seul terrain pis je sais sur quel terrain je voudrais* ». Elle fait part d'une inconciliabilité entre sa condition de mère et d'usagère de drogues et prévoit, à terme, de cesser toute consommation. En attendant, elle s'est arrangée pour vivre cette « *double-vie* » : « *J'ai préféré lui dire [au père de son fils, au moment de la rupture] 'écoute je vais pas bien en ce moment, je vais aller faire la fête, il faut que ce soit toi qui gères le petit', et lui aussi a préféré que je lui en parle et c'est lui qui a pris le relais sur ces week-ends là. Donc j'étais très présente la semaine, mais le week-end j'avais une telle charge émotionnelle que j'avais besoin de le poser quoi* ». Ils ont à présent une garde alternée, et si elle sort et consomme de la drogue, elle ne récupère pas son fils immédiatement : « *C : Donc c'est des week-ends où il est pas du tout... Camila : Pas du tout avec moi. Je mets même deux-trois jours entre le moment où je consomme et mon fils. Parce que les enfants sentent ça. En tout cas de mon point de vue à moi. Donc j'ai vraiment l'impression de me mener une double vie par rapport à ça. Mais ça me va comme ça, j'ai pas l'intention d'introduire l'une dans l'autre, donc pour le moment ça me va comme ça. Mon fils me connaît très très bien et je pense qu'il sentirait et ça me gêne plus moi qu'autre chose, donc j'ai besoin de laisser un temps avant de revoir mon fils* ». Cette situation lui fait quand même ressentir une certaine culpabilité : « *Je le fais parce que je suis jeune, je m'autorise, j'aime bien en plus, mais j'ai cette culpabilité quand même qui me... mais je pense que c'est une bonne chose, ça me retient. C : Et cette culpabilité par*

rapport à quoi ? *Camila : Ben je me dis une nuit je tombe dans les pommes, ben j'ai un gamin quoi, on appelle les pompiers, quelqu'un appelle le père de mon fils pour lui dire 'on a trouvé la mère de ton fils, elle est tombée dans les pommes elle a pris un truc'... ça le fait pas par rapport à moi-même. Moi je le vivrais pas bien. Donc j'ai toujours ce truc qui fait que j'ai l'impression de mener une double vie, et je fais très attention du coup à ce que ça reste récréatif».*

Pour l'une comme pour l'autre, la maternité et la consommation de drogues semblent inconciliables. Pour Laura, qui a consommé durant plusieurs années, tomber enceinte a été l'élément déclencheur lui permettant d'arrêter. Pour Camila, qui n'avait presque jamais consommé avant de tomber enceinte, la consommation lui a permis de se relâcher à la suite de sa rupture, alors qu'elle n'allait pas bien. Si elle apprécie toujours consommer de la drogue et qu'elle s'organise pour que sa consommation n'empiète pas sur son rôle de mère, elle pense qu'elle se sentira mieux si elle arrête complètement, par rapport à elle-même mais aussi en raison du regard des autres.

Comme nous l'avons déjà constaté pour le travail ou les études, la consommation est aménagée en fonction des autres obligations et ici, en l'occurrence, des obligations maternelles. En effet, ces deux femmes ont fait en sorte que leur consommation n'influence pas leur vie familiale ; Laura en arrêtant de consommer, et Camila en s'organisant dans un premier temps avec le père de son fils pour s'aménager des temps de sortie et pouvoir consommer, et, ensuite, en ne consommant que lorsqu'elle n'a pas son fils avec elle durant plusieurs jours.

Il est intéressant de s'arrêter sur l'impact que la maternité peut avoir sur la consommation. En devenant mères, ces femmes se voient attribuer un nouveau rôle et doivent remplir cette fonction qui semble être la fonction la plus importante qui soit traditionnellement assignée aux femmes. Elles sont alors ramenées à une image de féminité traditionnelle où le « prendre soin » devient leur devoir le plus important. Dans ce contexte, la consommation de drogues est plus que jamais antinomique à leur situation, raison pour laquelle il faut l'abandonner. L'expérience de Camila est alors particulièrement intéressante, dans le sens où celle-ci a principalement expérimenté les drogues après être

devenue mère. On voit néanmoins que cette situation cause chez elle une dissonance qu'elle ne peut résoudre qu'à travers la cessation de sa consommation.

Conclusion sur les liens entre relations sociales et consommation de drogues : tabou ou pas tabou ?

Les représentations à propos de la consommation de drogues en milieu festif semblent actuellement assez ambiguës. Au XXIème siècle, l'existence de consommations gérées semble acquise, du moins au sein du monde scientifique, du milieu des soins et de la prévention. En effet, de par l'acquisition de connaissances à son propos, la consommation de drogues s'est dédramatisée. Les politiques se sont un peu adoucies et entre l'abstinence et la consommation compulsive, on a reconnu l'existence de voies médianes et les possibilités de gérer et de vivre sa vie « normalement » tout en consommant. D'une époque où le « toxicomane » était rejeté, violemment stigmatisé et où l'abstinence était la seule sortie possible, on a évolué vers un modèle plus tolérant, et la nécessité de se cacher est alors moins grande. La consommation en milieu festif est l'une de ces voies médianes, elle est une forme de gestion et elle semble de plus en plus banalisée et répandue. Certains lieux nocturnes l'assument plus que d'autres, notamment en accueillant des actions de réduction des risques en leur sein. Les femmes que j'ai rencontrées se sont montrées ouvertes à parler avec moi de leur consommation, et plusieurs ont souligné qu'elles avaient l'impression que la consommation de drogues était de moins en moins taboue, de plus en plus répandue et qu'elles n'avaient pas l'impression d'être dans l'interdit lorsqu'elles consommaient. Cet aspect a notamment été relevé par Selma : *« Maintenant je trouve que c'est devenu vachement... dépénalisé entre guillemet... comment on dit... que c'est... tu parles avec un gosse de 17 ans, il va te parler d'ecsta et de MD comme si c'était normal, tandis qu'à l'époque c'était plus tabou. Et étant donné que maintenant la moyenne d'âge des personnes qui consomment elle a vachement diminué disons... et les gens consomment beaucoup plus, plus que ce qu'on imagine. On en entend beaucoup plus parler... et les gens en parlent beaucoup plus ouvertement, c'est surtout ça. Et à l'époque où j'ai commencé à prendre*

de la MD, tu faisais ça aux toilettes, c'était discret, tu devais pas montrer...».

D'un autre côté, cette vision plus tolérante semble avoir des difficultés à s'imposer au sein de l'opinion publique. De par leur illégalité, les consommations de drogues restent socialement réprouvées. De plus, les personnes qui ne consomment pas assimilent souvent n'importe quelle prise de drogue à une consommation de « junkie », à une consommation qui fait peur et qui relève d'une perte de contrôle et de responsabilité. Pour cette raison, la plupart des consommatrices restent discrètes, n'en parlent pas à leurs familles, pas forcément à leurs ami·e·s et encore moins à leurs collègues. Elles appréhendent le regard des autres, le jugement, la perte de confiance ou de crédibilité. Elles ne consomment que dans des contextes qu'elles considèrent adaptés, c'est-à-dire soit dans des espaces privés, chez soi ou chez des ami·e·s, soit dans des espaces publics, mais plutôt dans des lieux où la consommation est répandue et où le jugement est moindre. Certaines ont particulièrement de la peine à assumer leur consommation ou le regard des autres. Ainsi, les relations amoureuses, amicales ou familiales peuvent limiter la consommation et exercer un certain pouvoir cadrant.

Une séparation assez nette semble apparaître entre la drogue et le reste de la vie. Même si les usagères semblent en avoir une bonne maîtrise et même si elle ne paraît pas tellement influencer leur quotidien, la drogue reste considérée comme quelque chose d'un peu « à part ». Cela me semble justement être dû au fait que cette pratique soit stigmatisée. De là, elle apparaît comme une déviance et il est alors difficile de l'intégrer dans sa vie au même titre que d'autres activités.

Ainsi, ma dernière hypothèse qui postulait que le fait que la consommation de drogues ne soit pas tolérée par l'environnement social (ami·e·s et/ou amoureu·se et/ou famille et/ou société au sens plus large) est une barrière à une consommation plus importante est partiellement vérifiée. La crainte de ces femmes d'être reconnues comme des usagères de drogue est réelle et, de là, elles vont se montrer discrètes et s'adapter à leur environnement. Elles évitent ainsi de consommer dans des contextes non-adaptés, et leur usage est alors limité par le milieu qui les entoure. La majorité persiste dans cette pratique malgré les risques de stigmatisation ressentis, en respectant les règles pas

forcément explicites mais intégrées qui leur dictent de ne consommer que dans certains espaces, à certains moments, avec certaines personnes. L'environnement social a son importance, puisqu'à la fois le groupe d'amis, la ou le partenaire ainsi que la famille peuvent influencer la consommation. Cette influence varie néanmoins passablement entre les personnes, certaines semblent plus sensibles au regard des autres, aux contrôles sociétaux, tandis que d'autres sont plus assumées.

A présent que nous sommes proches de la fin de l'analyse, il convient de revenir sur la notion de consommation récréative et de consommation en milieu festif. Quelle est la spécificité de ce type de consommation ? Qu'est-ce que l'analyse de ces entretiens nous en a appris ? Il semble que les consommations en milieu festif ne soient finalement pas tellement différentes d'autres formes de consommations gérées. En effet, les consommations en milieu festif sont restreintes à un certain cadre. Elles nécessitent une réflexion sur la pratique et une conscience de la problématique potentielle de celle-ci. La pratique n'est pas stable, elle évolue en fonction des expériences et est issue d'un apprentissage. Souvent, elle évolue à la suite d'une remise en question.

Sa spécificité provient alors essentiellement de son aspect social. La consommation n'est jamais individuelle, elle se fait parfois à deux, plus souvent en groupe. L'influence que la personne va ressentir sera alors plus importante que dans le cas d'une consommation solitaire.

L'idée qui se dégage d'une consommation de type festif contribue aussi à la dédramatiser. Pour les usagères, revendiquer une consommation festive, c'est se distancier des stéréotypes et marquer sa différence d'avec les « junkies ». Cette consommation semble aussi liée à un certain âge de la vie, à une certaine période : on sort plus lorsqu'on est « jeune ». Avec le temps, les sorties diminuent et avec elles, les occasions de consommer. Certaines font part d'une certaine fatigue, de lassitude, n'ont simplement plus envie d'assumer les lendemains parfois difficiles que le recours aux drogues implique. L'entourage évolue aussi, influençant également la consommation puisqu'il y est intimement lié. La fréquence de consommation tout comme les quantités ingérées semblent ainsi diminuer progressivement, par elles-mêmes.

Liens avec le genre : quelques constats et pistes d'investigation

Je souhaite revenir à présent sur certains éléments en lien avec le genre. Tout d'abord, concernant la mixité au sein des groupes d'amis·e·s des usagères, les habitudes sont variées. Certaines consomment plutôt avec des filles, d'autres dans des groupes mixtes, d'autres encore dans des groupes plutôt masculins.

Dans la littérature, la consommation de substances chez les femmes est souvent associée à une pratique auto-thérapeutique et les femmes seraient plus nombreuses à consommer des médicaments psychotropes (Fédération Addiction, 2016). Mon échantillon rompt avec cette idée, car les femmes représentées ici consomment majoritairement pour faire la fête, pour se sentir bien, par plaisir. Elles n'ont pas signalé de consommation de médicaments psychotropes. Plusieurs font mention de périodes de consommation liées à un certain mal-être, mais il ne s'agit pas de la majorité. L'impression générale concernant la consommation de drogues en milieu festif est qu'il s'agit d'une pratique mixte, au sein de laquelle les femmes, comme les hommes consomment pour faire la fête, se détendre, se faire plaisir. Il s'agit alors de comportements qui remettent en question les normes de genre.

J'ai trouvé particulièrement intéressant que la majorité des enquêtées ne relève pas de différences entre les hommes et les femmes, que ce soit au niveau de la façon de consommer, des attitudes, du jugement... Selon elles, les différences seraient plus individuelles que liées au sexe. Les discours de certaines semblent même revendiquer cette non-différence :

« Je connais énormément de femmes qui prennent des drogues... par pur plaisir hein, donc c'est vraiment dans l'idée de se libérer, de se détacher, et je vois pas vraiment une différence en fait, entre hommes et femmes, en milieu festif, qui prennent des drogues. Pour moi c'est on est une personne et y a pas vraiment une question de genre à faire là-dessus » (Sofia).

« Là-dessus c'est bien le seul terrain où on est tous égaux. Et chacun vit le truc très personnellement, la drogue. Dans ces milieux-là on est tous égaux là-

dessus et ce sera plus des différences individuelles mais y a pas trop d'histoire de sexe là-dedans » (Camila).

Alors que les conduites addictives des femmes ont souvent été expliquées par un rejet des rôles sexuels traditionnels qui leur sont attribués (Ernst et al., 1995 ; Angel, 2005), la consommation de ces femmes ne résonne pas comme une révolte mais plutôt comme un droit à faire la fête au même titre que les hommes qui serait acquis. Cela va alors dans le sens de Coppel (2004b) selon qui on retrouve une certaine émancipation au sein du mouvement techno, dans lequel les femmes consomment de manière récréative sans se distinguer des garçons. Il est intéressant de noter ici que les femmes de mon échantillon ne se restreignent pas, par ailleurs, au « milieu techno ».

Lorsque des différences sont relevées pas mes enquêtées, elles concernent la façon de consommer, et plusieurs affirment que les hommes sont plus extrêmes dans leur pratique : ils ont moins de limites, font moins attention, consomment en plus grandes quantités, mélangent les substances ; bref, ils vont « plus loin ». Ces remarques selon lesquelles les usages féminins seraient globalement plus mesurés et contrôlés vont dans le sens de la littérature (Fédération Addiction, 2016). Ces constats n'ont alors rien de surprenant et soutiennent l'idée que les femmes, de par leur socialisation, portent plus d'importance que les hommes au contrôle et à la maîtrise et qu'elles sont moins encouragées à la prise de risque. Sans doute portent-elles aussi plus d'importance à l'image qu'elles renvoient et au regard des autres.

Néanmoins, aucune ne m'a parlé de jugements spécifiques ou de discriminations qu'elles auraient ressenties du fait d'être des femmes qui consomment de la drogue. La littérature avance pourtant que les consommatrices de drogue sont plus stigmatisées que les hommes, notamment en raison des attentes sociales qui pèsent sur elles (Ernst et al., 1995 ; Schneider-Harris, 2006 ; Obradovic & Beck, 2013), et ce même pour les consommations de type récréatif, car la consommation « pour le plaisir » serait plus scandaleuse pour les femmes (Coppel, 2004b). Il se pourrait alors que cette vision ait évolué. Camila perçoit en effet une certaine évolution dans les consommations de drogues en lien avec le genre. En effet, elle a l'impression qu'il y a une dizaine d'année, la consommation de drogues des filles était plus

marginale: « *Ben la première fois que j'ai pris du LSD, nous on était deux filles dans un groupe de quinze garçons, et on avait des comportements quand même très garçons manqués, et on nous pointait du doigt quand même, parce qu'on était les filles qui traînaient avec les mecs qui faisaient ça* ». A l'inverse, elle n'a plus l'impression d'observer ces différences aujourd'hui: « *Maintenant, j'ai 26 ans, c'est pas du tout pareil. Y a dix ans, quand je sortais, même si je prenais pas de drogue, mes potes en prenaient et je voyais bien qu'il y avait moins de filles, que c'était quand même quelque chose de très masculin. (...) Je vois que maintenant en soirée il y a beaucoup plus de filles, elles consomment autant que les garçons si ce n'est plus, enfin maintenant c'est devenu très mixte, enfin je sais pas si c'est mon point de vue, mais maintenant les filles ont pas du tout besoin des mecs pour consommer de la drogue, au contraire* ». Il se pourrait alors que la présence femmes consommant des drogues dans le milieu festif ait augmenté et que les jugements à leur propos aient évolué.

Toutefois, la question du jugement et de la stigmatisation est délicate et a été difficile à évaluer par le biais de mes entretiens. Ce n'est en effet pas parce qu'aucune ne m'a fait part de jugements spécifiques que ceux-ci sont absents. Il est en effet possible que ces jugements soient cachés, ou qu'elles n'y aient pas été confrontées, notamment parce qu'elles restent discrètes. De plus, si elles ont parfois été mal jugées, il est difficile d'avancer, pour elle comme pour moi, que ces jugements étaient plus durs en raison du fait qu'elles soient des femmes. Ainsi, la question du jugement et de la stigmatisation reste quelque peu en suspens et nécessiterait d'autres données pour être mieux investiguée (observations, entretiens avec des hommes consommateurs, entretiens avec des personnes qui ne consomment pas, etc.).

Quelques expériences « initiatiques » ont néanmoins retenu mon attention. La première fois que Sara prend de la drogue, il s'agit d'une pilule d'ecstasy qu'un ami lui propose lors d'une soirée techno. Il ne lui donne pas d'informations et elle la prend « en se doutant que c'est de la drogue » mais sans savoir de quoi il s'agit vraiment. La première fois qu'Elodie consomme, elle est dans un bar avec un ami, celui-ci a de la MDMA et lui propose de goûter. Elle sait ce que c'est mais n'a aucune idée de la quantité qu'il faut prendre, des effets que ça amène, etc. Son ami ne lui explique rien de plus et elle goûte sans savoir à quoi s'attendre. Elle considère que cette première fois

n'est pas vraiment la première fois « où elle voulait ». La première fois qu'elle prend de la drogue, Camila a 16 ans. Elle est avec un groupe d'amis et l'un d'entre eux lui met un buvard de LSD dans la bouche, lui disant qu'il va lui faire « goûter un truc ». Elle goûte sans vraiment savoir de quoi il s'agit. Ces expériences sont peut-être des cas isolés et je n'en tire aucune généralité, mais je trouve ces trois récits intéressants dans le sens où ces trois femmes se sont fiées à leur ami, sans poser de questions, dans une posture un peu passive, et que ceux-ci ne leur ont pas non plus donné plus d'informations. Klara, quant à elle, me fait part d'une expérience où elle pense avoir été droguée à son insu. Elle me raconte aussi qu'un ami lui a déjà donné de la drogue sans qu'elle le veuille : « *Je me souviens d'un pote à moi qui me met le carton de LSD dans la bouche, bon j'avais pas demandé, ça s'est très bien passé y avait tout le monde autour de moi etc. et j'aurais certainement pris un truc, mais...* ». Elle se demande ainsi si, en tant que femme, le risque n'est pas plus grand de consommer sans le vouloir. Laura aussi me raconte des soirées où ses amis s'amusaient à mettre de la drogue dans les verres de leurs amies : « *Ils mettaient dans nos verres et quand on buvait ils disaient 'c'est bon ?' et après ils nous disaient, donc on savait, mais on avait déjà bu. C'était pas... y a jamais eu d'abus, sexuels ou de choses comme ça, mais ils étaient gentils, ils avaient envie de nous faire plaisir entre guillemets. Mais ils disaient après une gorgée, 'si jamais y a quelque chose dedans', pas attendre que je sois morte pour... Ouai, c'était pour faire une blague, en quelque sorte* ». Elle affirme avoir bien vécu ces expériences : « *Alors moi j'ai jamais mal pris parce que c'était des gens que je connaissais et que je faisais confiance* ». L'importance de la confiance, d'être bien entourée, de se sentir en sécurité est d'ailleurs un élément qui est ressorti chez de nombreuses enquêtées. Ce type de récit ne permet évidemment pas de conclure que les femmes sont plus susceptibles que les hommes de vivre ce genre d'expérience, qu'il s'agisse d'être droguée à son insu, ou d'être initiée par des hommes sans être vraiment informée. Je pense qu'il s'agit néanmoins d'expériences intéressantes et d'une piste qu'il serait pertinente de creuser.

Durant la phase de recrutement de mes enquêtées, j'ai eu quelques difficultés à trouver des usagères qui travaillaient, plus que des usagers. Je me suis alors demandée si les hommes étaient plus nombreux à consommer que les femmes, si les femmes avaient plus tendance à cesser leur consommation en

commençant à travailler, ou encore si les hommes assumaient plus facilement leur consommation et qu'elle était moins cachée. Il est difficile de trancher sur ces questionnements. Du point de vue des enquêtées, il ne semble pas que les hommes soient plus nombreux à consommer dans le milieu festif. Ils sont peut-être plus nombreux, néanmoins, à maintenir leur consommation lorsqu'ils travaillent. Nous avons vu que les femmes de mon échantillon avaient tendance, avec le temps, à réduire leur consommation, voire à l'arrêter ou du moins à prévoir de l'arrêter. Il serait ainsi intéressant de voir si, dans le temps, les femmes ont tendance à abandonner leur consommation plus rapidement que les hommes.

CONCLUSION

Dans le cadre de ce travail, je me suis intéressée à des femmes consommant plus ou moins régulièrement des drogues illicites en milieu festif. J'ai ciblé mon étude sur des femmes, notamment parce que celles-ci ne sont pas souvent prises en compte dans la littérature sur la drogue, ou alors sous un angle passablement réducteur. Peu de travaux leur donnent la parole et cherchent à comprendre le sens qu'elles donnent à leur pratique. De plus, peu d'études s'intéressent spécifiquement aux femmes dans le cadre de consommations gérées ainsi que dans le milieu festif.

Mon objectif de recherche était alors premièrement de donner la parole aux usagères de drogues en milieu festif. La consommation de drogues est un comportement qui va particulièrement à l'encontre des normes de genre traditionnellement appliquées aux femmes. Ainsi, en mettant en lumière cette pratique, j'ai souhaité soulever une remise en question vis-à-vis des stéréotypes de genre et des comportements attendus de la part de chacun des sexes, tout en questionnant les regards habituellement portés sur la drogue.

Je me suis interrogée sur leurs expériences de consommation, sur la manière dont elles percevaient cette pratique, sur les types de contrôles qui apparaissaient chez ces usagères ainsi que sur les influences qui se jouaient entre leur consommation et leur vie quotidienne. J'ai souhaité étudier la façon dont les consommatrices maintenaient un équilibre entre leur consommation et les attentes sociales.

Pour mener à bien ces interrogations, j'ai rencontré quatorze femmes usagères de drogues en milieu festif avec qui j'ai mené des entretiens semi-dirigés individuels. Les profils de ces femmes sont variés, tant au niveau de leur âge, de leur niveau d'étude, de leur activité principale et de leur situation amoureuse et familiale.

Retour sur les hypothèses et principaux résultats

Avant de rappeler les principaux résultats, je tiens à revenir sur le fait que les analyses ont été effectuées sur la base d'entretiens ciblés sur la consommation de drogues. Cela a engendré un effet « loupe » pouvant parfois donner l'impression que la consommation de drogues se situe au centre de la vie des enquêtées et qu'elle est omniprésente dans leur quotidien. Il faut alors souligner que leurs expériences et réflexions s'étalent dans le temps. Si les entretiens sont représentatifs du vécu des usagères, ils ne signifient pas que ce vécu soit présent au quotidien ; il y a par conséquent une certaine distance entre la synthèse qui en a été faite et les réflexions qui ont été menées tout au long de leur parcours. Par ailleurs, les entretiens ne donnent pas une image représentant le parcours exact de mes enquêtées, mais surtout ce qu'elles peuvent en dire aujourd'hui. Cette représentation est donc propre à un moment spécifique et rétrospectif de leurs parcours.

Première hypothèse : Les usagères considèrent que leur consommation n'est pas problématique

L'analyse a montré qu'il était important pour les usagères que la consommation se limite à un cadre festif et qu'elle garde un caractère occasionnel et maîtrisé. Les usagères ont conscience de la problématique potentielle ou actuelle de la consommation de drogues et elles mettent alors en œuvre des auto-contrôles, notamment en gérant leur consommation en termes de fréquence, de quantité et de type de substances consommées. Lorsque la consommation ne correspond pas à l'image qu'elles se font d'une consommation « convenable », celle-ci apparaît comme problématique. On assiste alors à une remise en question et à la correction de ce déséquilibre. Cela peut notamment apparaître lorsque la consommation sort du cadre considéré comme approprié, en l'occurrence, le milieu festif. La remise en cause de la pratique peut aussi naître à la suite d'un événement déclencheur, notamment une mauvaise expérience, ou encore suite à une dissonance identitaire trop importante. L'expérience et l'apprentissage sont des aspects primordiaux dans la régulation de la consommation. Les usagères apprennent notamment à trouver la consommation qui leur convient et à réduire les effets négatifs

induits par les drogues. Les quantités ont tendance à se réduire avec le temps, les usagères cherchant moins une sensation de « défonce » qu'un ressenti de bien-être plus mesuré et maîtrisé.

Ma première hypothèse a ainsi dû être réfutée. En effet, la majorité des enquêtées a connu des périodes d'excès et a déjà considéré que sa consommation était problématique. Pour certaines, elle l'est toujours. Loin de banaliser les drogues, les consommatrices ont une réflexion vis-à-vis de leur pratique, elles la remettent en question, la rectifient, font en sorte qu'elle ne leur nuise pas et qu'elle corresponde à leurs représentations « idéales ».

Deuxième hypothèse : L'exercice d'une activité professionnelle ou le suivi d'une formation est une barrière à une consommation plus importante

La majorité des femmes interrogées est engagée professionnellement ou dans une formation et la consommation de drogues ne semble actuellement pas poser de problème vis-à-vis de l'activité principale. Certaines sont passées par des périodes de consommation plus intenses par le passé, mais elles ont ensuite rectifié cette consommation, notamment afin qu'elle ne leur pose pas de problème vis-à-vis de leur réussite scolaire ou professionnelle. L'intégration par le travail est un facteur important pour les enquêtées et leurs obligations passent en priorité sur la consommation. Le fait de travailler ou de suivre des études met en place un cadre, avec des obligations à respecter, certains objectifs et attentes de réussite. La consommation est maîtrisée de sorte à ce qu'elle ne porte pas préjudice au suivi des études ou de l'activité professionnelle. Il s'agit pour elles de maintenir un équilibre, de profiter de ce que la drogue peut apporter sans pour autant « trop » consommer et risquer par-là des conséquences néfastes vis-à-vis de leurs autres obligations.

Les influences qui se jouent entre le travail, les études et la consommation relèvent néanmoins d'une imbrication de plusieurs aspects : bien-être de la personne dans son travail (dans sa formation), facilité des tâches à accomplir au travail (facilité avec les études), horaires, stress ressenti ou encore préservation de l'image auprès de l'entourage professionnel. Ainsi, l'aspect « limitant » du travail et des études est à nuancer, car si la personne ne se plaît

pas dans ce qu'elle fait, qu'elle subit beaucoup de stress ou qu'elle n'est pas impliquée, par exemple, ces activités peuvent perdre leur pouvoir limitant et, dans certains cas, accentuer la consommation. La deuxième hypothèse est ainsi partiellement vérifiée, et doit être nuancée en fonction des spécificités des situations de chacune.

Troisième hypothèse : Les usagères mettent en place des stratégies de gestion leur consommation, afin qu'elle ne provoque pas de rupture avec leur vie quotidienne, et d'organisation de leur vie quotidienne, afin que celle-ci ne soit pas perturbée par leur consommation

L'analyse des entretiens a montré que la consommation de drogues n'était pas une priorité du point de vue des enquêtées. Elles vont, dans la grande majorité des cas, consommer uniquement si elles peuvent « se le permettre » vis-à-vis de leurs autres activités. Lorsque cette règle n'est pas respectée, il s'agira alors d'assumer et de gérer néanmoins ses obligations. Ma troisième hypothèses semble ainsi confirmée. En effet, la vie des enquêtées est constituée de plusieurs lignes biographiques dont le travail, les études, les loisirs et la consommation de drogues font partie. Pour aucune, la drogue ne doit constituer la ligne biographique dominante. Ainsi, les consommatrices évitent au maximum le conflit entre l'usage de drogues et leurs autres lignes biographiques, et empêchent celui-ci d'empiéter sur les autres lignes et de les déstabiliser, ce qui témoigne d'une certaine maîtrise de leur consommation. Pour ce faire, elles mobilisent essentiellement des auto-contrôles en gérant la fréquence, la quantité, la qualité ou encore le type de produit consommé. Elles adaptent leur consommation en fonction de leur emploi du temps et décident de ne pas consommer si elles travaillent le lendemain, si elles doivent réviser pour un examen ou si elles ont prévu une autre activité. Elles gèrent également leur rapport aux autres, notamment en maintenant une bonne image d'elles-mêmes auprès de leur entourage.

Quatrième hypothèse : Le fait que cette pratique ne soit pas tolérée par l'environnement social (ami-e-s et/ou amoureu-se et/ou famille et/ou société au sens plus large) est une barrière à une consommation plus importante

Concernant les relations amoureuses, mon analyse montre que pour la plupart de mes enquêtées, leurs relations actuelles ou passées jouent ou ont joué un rôle dans leur consommation. Elles peuvent notamment jouer un rôle de frein, ce qui vérifie en partie cette dernière hypothèse. Néanmoins l'influence ne s'arrête pas au fait qu'un·e partenaire qui ne consomme pas freine la consommation de l'usagère. Cette influence est plus complexe. En effet, lorsque l'autre ne consomme pas, la relation a tendance à freiner la consommation, mais cela doit être nuancé avec le bien-être de la personne au sein de cette relation. Lorsque l'autre consomme, la relation peut également agir comme un frein, notamment lorsque l'autre consomme moins, d'autres substances, qu'il est plus négatif vis-à-vis des drogues ou que les deux se soutiennent. Parfois, le partenaire peut aussi avoir un rôle d'incitateur, en initiant sa compagne à une substance ou en lui fournissant le produit. Lorsque les envies de chacun·e sont en désaccord, cela a tendance à poser problème dans la relation et, éventuellement, à mener à une rupture. En fonction de la consommation de leur partenaire ou de sa vision de la drogue, les relations peuvent influencer le maintien de la pratique, sa diminution ou son augmentation.

Malgré l'évolution des regards portés sur la drogue et la reconnaissance au sein du monde scientifique, médical, et de la prévention, de l'existence de consommations gérées, les témoignages montrent que les consommatrices craignent le jugement et la stigmatisation et que leur pratique reste socialement réprouvée. Elles subissent des pressions de l'environnement social qui influencent leur conduite. Les personnes qui ne consomment pas semblent souvent assimiler n'importe quelle prise de drogue à une consommation de « junkie », à une consommation qui fait peur et qui relève d'une perte de contrôle et de responsabilité. Pour cette raison, si la plupart persiste dans cette pratique malgré les risques de stigmatisation ressentis, les usagères restent discrètes, n'en parlent pas à leurs familles, pas forcément à leurs ami·e·s et encore moins à leurs collègues. Elles ne consomment que dans des contextes qu'elles considèrent adaptés, c'est-à-dire soit dans des espaces privés, soit dans des lieux publics où la consommation est répandue et où le jugement est moindre. Leur usage est alors limité par le milieu qui les entoure. Ainsi, certaines relations amoureuses, amicales ou familiales peuvent effectivement limiter la consommation et exercer un certain pouvoir cadrant. Cette influence

varie néanmoins passablement entre les personnes, certaines semblent plus sensibles au regard des autres, aux contrôles sociétaux, tandis que d'autres sont plus assumées. Par conséquent, ma dernière hypothèse est partiellement vérifiée.

Les consommations de type récréatif

L'analyse a permis de faire un éclairage sur les consommations de type récréatif, de remettre en question cette appellation et de souligner ses spécificités.

La consommation en milieu festif apparaît comme une forme de consommation gérée, comme l'une de voies médianes qui existe entre l'abstinence et la consommation compulsive. Cette forme de consommation, bien que toujours socialement réprouvée, semble de plus en plus banalisée et répandue. Certains lieux nocturnes l'assument plus que d'autres, notamment en accueillant des actions de réduction des risques en leur sein.

La notion de « consommation récréative » peut donner l'idée d'une consommation facile, banalisée et naturellement gérée, ce qui ne correspond pas à mes observations. Même si ces femmes semblent effectivement avoir une consommation de type récréatif dans le sens que celle-ci a un but de détente, d'amusement, et qu'elle intervient dans un contexte spécifique, leur expérience n'est pas aussi simple que l'appellation pourrait le laisser entendre, puisque plusieurs passent par des phases problématiques. De plus, les limites entre récréatif et non récréatif sont parfois floues. On l'a vu avec les expériences de certaines qui sont sorties du contexte festif de par la fréquence ou de par les substances et modes de consommation. De plus, leurs trajectoires ne sont pas uniformes et les façons de gérer sont propres à chacune. Malgré les divergences, ce qui semble rassembler ces usagères est la volonté de maintenir un cadre (avec des ami·e·s, en milieu festif), une « exceptionnalité », de consommer pour « les bonnes raisons » (s'amuser, se détendre, et non pas de façon compulsive ou par besoin) et de garder une maîtrise de la consommation.

Le focus sur le travail et les études a permis de montrer que bien que la notion de « consommation récréative » revête principalement une dimension

d'amusement et de divertissement, d'autres dimensions sont présentes et la consommation peut répondre à différents besoins : décompresser, tenir physiquement, éliminer les tensions, etc. La consommation peut donc aller au-delà du simple aspect de divertissement.

La notion de « récréatif » pourrait laisser entendre que la consommation interviendrait dans un espace-temps spécifique et qu'elle n'aurait pas de conséquences sur le quotidien. Les témoignages de ces femmes ont montré que cette frontière est plus floue qu'elle en a l'air. Nous avons vu que les consommatrices semblaient effectivement faire une séparation assez nette entre leur consommation et d'autres activités. Néanmoins, malgré le fait que la consommation de drogues se limite à certains contextes, elle nécessite une gestion globale afin de ne pas entraver le quotidien. Les usagères choisissent de consommer, ou pas, en fonction de leurs envies, mais également en fonction d'autres aspects de leur vie, et tous ces aspects s'imbriquent : leurs obligations, leurs loisirs, les personnes qui les entourent...

Finalement, il semble que les consommations en milieu festif ne soient pas tellement différentes d'autres formes de consommations gérées. En effet, les consommations en milieu festif sont restreintes à un certain cadre. Elles nécessitent une réflexion sur la pratique et une conscience de la problématique potentielle de celle-ci. La pratique n'est pas stable, elle évolue en fonction des expériences et est issue d'un apprentissage.

Sa spécificité provient alors essentiellement de son aspect social. La consommation n'est jamais individuelle, elle se fait parfois à deux, plus souvent en groupe. L'influence que la personne va ressentir sera alors plus importante que dans le cas d'une consommation solitaire. L'idée qui se dégage d'une consommation de type festif contribue aussi à la dédramatiser. Pour les usagères, revendiquer une consommation festive, c'est se distancier des stéréotypes et marquer sa différence d'avec les « junkies ». On consomme « juste pour s'amuser », pas par besoin, et, de là, la consommation semble moins inquiétante et plus assumable. Cette consommation semble aussi liée à un certain âge de la vie, à une certaine période : on sort plus lorsqu'on est « jeune ». Avec le temps, les sorties diminuent et avec elles, les occasions de consommer. Certaines font part d'une certaine fatigue, de lassitude, n'ont

simplement plus envie d'assumer les lendemains parfois difficiles que le recours aux drogues implique. L'entourage évolue aussi, influençant également la consommation puisqu'il y est intimement lié. La fréquence de consommation tout comme les quantités ingérées semblent ainsi diminuer progressivement, par elles-mêmes.

Le rôle du genre

Les réseaux de sociabilité dans lesquels évoluent les consommatrices sont plutôt mixtes. Ces femmes consomment majoritairement pour faire la fête, se détendre, et par plaisir. Si plusieurs font mention de périodes de consommation liées à un certain mal-être, il ne s'agit pas de la majorité, ce qui rompt avec l'idée que la consommation de substances chez les femmes est liée à une pratique auto-thérapeutique qui domine dans la littérature. Peu de différences entre les femmes et les hommes sont relevées pas les enquêtées, qui revendiquent plutôt des différences individuelles. Leur consommation résonne alors comme un droit à faire la fête au même titre que les hommes qui serait acquis. Les analyses ne permettent pas de révéler des jugements spécifiques que les usagères auraient ressenties du fait d'être des femmes qui consomment de la drogue. Nous pouvons ainsi faire l'hypothèse que les jugements envers les femmes ont évolué et que la tolérance s'est accrue. Toutefois, cette question est délicate et a été difficile à évaluer par le biais de mes entretiens. Ce n'est en effet pas parce qu'aucune ne m'a fait part de jugements spécifiques que ceux-ci sont absents. Cette question reste alors quelque peu en suspens et nécessiterait d'autres données pour être mieux investiguée.

Quelques expériences ont retenu mon attention, notamment les risques d'être droguée à son insu ou de consommer des substances sans savoir de quoi il s'agit. Ces témoignages ne permettent pas de conclure que les femmes sont plus susceptibles que les hommes de vivre ce genre d'expérience, mais je pense qu'il s'agit néanmoins d'une piste intéressante qu'il serait pertinente de creuser. Par ailleurs, les consommatrices relèvent l'importance de la confiance, du fait d'être bien entourée et de se sentir en sécurité.

En conclusion, les consommatrices que j'ai rencontrées remettent en question les normes de genre traditionnelles, dans le sens qu'elles se situent dans une

démarche de plaisir, de détente, de fête, plus que dans une démarche de prendre soin. Elles remettent aussi en question les regards habituellement posés sur la drogue dans le sens que leur consommation n'est pas compulsive et qu'elles font preuve de réflexivité, de maîtrise et de responsabilité. Contrairement aux stéréotypes féminins qui dominent dans la littérature sur la drogue (la toxicomane mère ou prostituée), ces femmes sont socialement intégrées et leur consommation ne porte pas préjudice à d'autres aspects de leurs vies. Pour aucune, la consommation de drogues, même récréative, est quelque chose d'anodin. Alors que certaines en ont une représentation plutôt positive, d'autres ont plus de peine à l'assumer et à l'intégrer à leur identité. Malgré des profils, des parcours et des opinions variées, toutes font preuve de réflexivité vis-à-vis leur pratique, elles se remettent en question, apprennent d'elles-mêmes et de leurs expériences. Leur consommation évolue avec le temps en fonction des étapes de vie qu'elles traversent mais surtout en fonction de leur ressenti, de la façon dont elles se perçoivent et dont elles perçoivent une consommation « convenable ».

Retour sur le contexte

Les résultats obtenus doivent être contextualisés. Cette recherche a été menée auprès de femmes vivant en Suisse romande et la plupart ont grandi en Suisse. Aucune d'entre elle ne se trouve en situation de précarité. Leurs lieux de sorties se situent essentiellement à Genève ou à Lausanne. Nous avons vu que la politique suisse en matière de drogue laissait une place importante à la réduction des risques. Ces dispositifs sont aussi présents dans le milieu festif, notamment à Genève et à Lausanne à travers les actions de *Nuit Blanche ?* et de *Nightlife Vaud*. La consommation de drogue est toujours illégale et socialement réprouvée, mais le contexte dans lequel évolue ces usagères fait preuve d'une certaine tolérance. Les expériences de ces consommatrices ainsi que la manière dont elles les vivent sont alors localisées. Dans d'autres pays par exemple plus inégalitaires, avec un niveau de vie moins élevé, où la réduction des risques est moins présente, où la répression vis-à-vis des drogues est plus importante, où l'insécurité est plus grande, etc., les expériences vécues et les ressentis auraient certainement été différents, tandis que certains

éléments comme l'insécurité ou la stigmatisation auraient peut-être été plus présents.

Limites et ouvertures

Les possibilités de développer cette thématique de recherche semblent infinies, et de nombreux aspects n'ont pas été investigués, généralement par manque de temps ou de moyens. Les analyses ont également soulevé de nouvelles questions.

Concernant mon échantillon, il faut souligner que le nombre de personnes interrogées n'a pas permis d'arriver à une saturation des données, et que les résultats obtenus ne sont pas généralisables. Il aurait également été intéressant de comparer les récits d'usagers et d'usagers. Néanmoins, le fait de n'interroger que des femmes m'a permis de me concentrer spécifiquement sur leurs expériences, sans les comparer à celles des hommes qui pourraient apparaître alors comme la « référence ». Cela m'a aussi permis de mettre en avant des différences individuelles et de ne pas prétendre à l'existence d'une catégorie « femmes » homogène au sein de laquelle les différences seraient lissées au profit d'une comparaison avec l'autre sexe.

J'ai aussi noté que dans mon échantillon, toutes les femmes sont dans une phase de consommation plutôt mesurée et semblent avoir réduit leur consommation. Plusieurs ont fait mention de périodes durant lesquelles elles consommaient chaque semaine, mais ce n'est actuellement le cas pour aucune. Ceci est en partie dû au hasard de l'échantillonnage. Il s'agit aussi probablement d'un biais, car le fait de témoigner d'une consommation mesurée et maîtrisée est sans doute plus valorisant qu'une consommation plus excessive. Ainsi, des personnes qui consomment par exemple tous les week-ends sont peut-être moins facilement accessibles. Les expériences des personnes interrogées ici ne couvrent donc pas la totalité des expériences de consommation en milieu festif, et il aurait été intéressant de voir comment une personne se situant au moment de l'entretien dans une consommation jugée excessive en parlerait. Toujours concernant mon échantillon, j'ai constaté que la plupart (mais pas l'intégralité !) sortaient dans des lieux nocturnes dits « alternatifs » ou *underground*, diffusant principalement de la musique

électronique. Ceci est probablement dû au fait que cette population est plus visible, comme nous l'avons vu. Il aurait alors été intéressant d'aller chercher plus de personnes évoluant dans d'autres milieux festifs, plus « traditionnels » et « commerciaux ». Les personnes consommant des drogues dans ces milieux sont alors plus difficiles à identifier et leurs expériences auraient probablement été différentes. Les différentes habitudes concernant les lieux de sortie de mes enquêtées ne m'ont toutefois pas permis de mettre en évidence des spécificités liées à tel ou tel milieu festif.

Je voulais me situer dans une perspective intersectionnelle, mais finalement, mon analyse a soulevé peu de questions vis-à-vis de la classe, de la race, de la sexualité, de la religion, etc. Cela est premièrement dû au fait que mes questionnements ne portaient pas spécifiquement sur ces aspects et qu'ils n'ont pas été assez investigués. De plus, mon échantillon était trop restreint et, sous certains aspects, un peu trop uniforme pour laisser paraître des différences. Concernant la race et la sexualité, par exemple, la grande majorité des femmes interrogées est blanche, toutes sauf une sont hétérosexuelles et toutes sont cisgenre. Je pense qu'une prise en compte plus intersectionnelle serait très pertinente dans une étude de plus grande envergure.

Concernant la réduction des risques, j'ai finalement peu investigué la façon dont ces dispositifs influençaient l'expérience de consommation de drogues (les usagères connaissent-elles ces dispositifs ? leurs sont-ils utiles ? modifient-ils leur expérience et leur pratique ?). Ces aspects sont peu ressortis dans mes entretiens et je pense qu'ils pourraient être creusés à l'aide d'observations en milieu festif, par exemple lors de soirées où ces dispositifs sont présents, en comparaisons à des soirées où ils ne le sont pas.

J'ai également peu investigué les espaces, notamment en différenciant les expériences en milieu festif « officiel » des expériences en milieu festif « clandestin ». La plupart des mes enquêtées sortent majoritairement en boîtes de nuit, mais elles sont nombreuses à se rendre aussi plus ou moins régulièrement à des *raves*. Il serait alors intéressant de questionner ces différents cadres et de voir s'ils influencent les modes de consommation, le rapport entre les fêtard·e·s ou encore le sentiment d'insécurité. Ce type de questionnement pourrait être mené à travers des entretiens plus ciblés, mais également à travers des observations dans différents espaces.

Ma recherche m'a plusieurs fois menée à me poser la question de la spécificité de la consommation de drogues en milieu festif vis-à-vis de la consommation d'alcool en milieu festif. Je n'ai pas soulevé cette question durant mes entretiens, mais les usagères ont souvent fait la comparaison d'elles-mêmes. Ces deux pratiques sont tantôt rapprochées, tantôt distinguées. Plusieurs expériences ne m'ont pas parues très différentes d'expériences d'ivresse (devoir gérer des lendemains difficiles, ne pas s'enivrer en semaine si l'on travaille, apprendre à connaître ses limites et gérer les quantités, etc.). Je serai ainsi curieuse de voir ce qui différencie véritablement l'acte de s'enivrer de l'acte de consommer des drogues, à la fois au niveau de la problématique, de la gestion, des effets, de la façon d'en parler et des représentations. Mener des entretiens qui poseraient plus ou moins les mêmes questions, tantôt à une population consommant uniquement de l'alcool en soirée, tantôt à une population consommant des drogues me paraît être une piste très pertinente.

Une critique plus globale vis-à-vis mon travail concerne l'étendue des thématiques que j'ai souhaité aborder. Etant novice dans ce type de recherche, j'ai eu de la difficulté, lors de la phase de planification, à me rendre compte de la masse de travail que pouvait représenter une telle investigation. Toutes les thématiques que j'ai abordées me paraissent essentielles, pertinentes et liées entre elles. Néanmoins, avec du recul, je pense que j'aurais peut-être dû circonscrire un peu plus mon objet, par exemple en me concentrant uniquement sur les relations sociales ou uniquement sur le domaine du travail et des études. En effet, en voulant tenir compte d'autant d'aspects, j'ai parfois eu l'impression que certains éléments n'ont été que survolés, à la fois dans mes entretiens et dans l'analyse. La quantité de données et de thématiques que j'ai traitées a rendu le travail d'analyse, d'organisation des résultats et de synthèse particulièrement compliqué. Ainsi, il aurait peut-être été plus pertinent d'analyser plus en profondeur un nombre de thématiques réduit.

BIBLIOGRAPHIE

Addiction Suisse. (2017, 27 avril). *Fiche d'information CBD*. Récupéré de http://www.addictionsuisse.ch/fileadmin/user_upload/DocUpload/170425_Factsheet_CBD_F.pdf

Angel, P. (2005a). Théories des addictions. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 169-176). Paris : Masson.

Angel, P. (2005b). La femme toxicomane. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 202-205). Paris : Masson.

Angel, P., Angel, S. & Valleur, M. (2005). Historique. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 5-14). Paris : Masson.

Angel, P., Richard, D., Valleur, M. & Chagnard, E. (Dir.). (2005). *Toxicomanies*, Paris : Masson.

Barbero, C., Beck, F. & Vischi, R. (2003). Fréquentation de fêtes techno et consommation de produits psychoactifs : l'apport d'une enquête ethnographique quantitative. *Psychotropes*, 9(3), 105-133.

Bardin, L. (2003 [1977]). *L'analyse de contenu*. Paris : Presses universitaires de France.

Barrault, M. (2013). Spécificités des problèmes d'utilisation de substances chez les femmes. *Psychotropes*, 19(3), 11-34.

Beck, F., Legleye, S., Maillachon, F. & de Peretti, G. (2009, 10 mars). La question du genre dans l'analyse des pratiques addictives à travers le Baromètre santé, France, 2005. *Bulletin Épidémiologique Hebdomadaire*, 10-11, 90-93. Récupéré de <http://invs.santepubliquefrance.fr/beh/>

Beck, F., Legleye, S. & Peretti-Watel, P. (2005). Usages de produits psychoactifs de la population étudiante. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 264-268). Paris : Masson.

Becker, H. (1985 [1963]). *Outsiders: étude de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.

Blanchet, A. & Gotman, A. (2010 [1992]). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*. Paris : Armand Colin.

Bücheli, A. & Menzi, P. (2016). *Rapport d'activité Safer Nighlife Suisse 2014/2015*, Berne: Infodrog. Repéré de <http://www.infodrog.ch/milieu-festif-publications.html>

- Caiata Zufferey, M. (2006). *De la toxicomanie à la conventionalité, Sociologie des sorties de la drogue à l'époque de la réduction des risques*. Zürich : Seismo.
- Castel, R. & Coppel, A. (1991). Les contrôles de la toxicomanie. In A. Ehrenberg (Dir.), *Individus sous influence : drogues, alcools, médicaments psychotropes* (pp. 237-256). Paris : Esprit.
- Castel, R. (1998). *Les sorties de la toxicomanie*. Fribourg : Editions universitaires de Fribourg.
- Coppel, A. (2004a). Drogues, genre et prévention. *La Santé de l'Homme*, 372, 38-40.
Récupéré de <http://inpes.santepubliquefrance.fr/SLH>
- Coppel, A. (2004b, 1 avril). Figures de femmes.... *Le Courrier des Addictions*, 2, 54-58.
Récupéré de <http://www.annecoppel.fr>
- Ehrenberg, A. (1991). Un monde de funambules. In A. Ehrenberg (Dir.), *Individus sous influence : drogues, alcools, médicaments psychotropes* (pp. 5-28). Paris : Esprit.
- Ernst, M-L., Rottenmanner, I. & Spreyermann, C. (1995). *Femmes-dépendances-perspectives*. Berne : Office fédéral de la santé publique.
- Farges, F. (2005). Dépendance, abus, usage. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 14-20). Paris : Masson.
- Fédération Addiction. (2016, 22 juin). *Femmes et addictions. Accompagnement en CSAPA et CAARUD*. Récupéré de <https://www.federationaddiction.fr/parution-du-guide-femmes-et-addictions-de-la-federation/>
- Fontaine, A. (2001). Nouvelles drogues, nouveaux usages, dans *Toxibase*, 4, 1-14.
- Fontaine, A. (2006). *Double vie : les drogues et le travail*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
- Fontaine, A. & Fontana, C. (2003, octobre). *Drogues, activité professionnelle et vie privée : Deuxième volet de l'étude qualitative sur les usagers intégrés en milieu professionnel*, Paris : Observatoire français des drogues et des toxicomanies. Récupéré de <https://www.ofdt.fr/>
- Fontaine, A. & Fontana, C. (2004). Usages des drogues (licites, illicites) et adaptation sociale. *Psychotropes*, 10(2), 7-18.
- Groupement romand d'étude des addictions. *Réduction des risques*. Récupéré de <http://www.grea.ch/reduction-des-risques>

- Haddad, R. (Dir.). (2017). *Manuel d'écriture inclusive*. Paris : Mots-clés. Récupéré de <http://www.ecriture-inclusive.fr>
- Harraway, D. (1988). Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Hautefeuille, M. (2013). Toxicomanies au féminin : quelques particularités. *Psychotropes*, 19(3), 5-8.
- Hoareau, E. (2012). Un usage féminin des substances? *Le Sociographe*, 39(3), 17-26.
- Humair, T. (2011). Le drug-checking en Suisse romande. *Dépendances*, 42(1). Repéré de sur <http://www.grea.ch/publications/magazine-dependances>
- Jauffret-Roustide, M. (Dir.). (2004). *Les drogues : approche sociologique, économique et politique*. Paris : La documentation française.
- Jauffret-Roustide, M. (2009). Un regard sociologique sur les drogues: décrire la complexité des usages et rendre compte des contextes sociaux., dans *La Revue Lacanienne*, 3(5), 109-118.
- Kaufmann, J.-C. (2016 [1996]). *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.
- Le Courrier. (2017, 11 mai). *Derniers coups de bouloir avant la légalisation?*. Récupéré de https://www.lecourrier.ch/149318/derniers_coups_de_bouloir_avant_la_legalisation
- Le Matin Dimanche. (2017, 5 novembre) *Les 500 000 fumeurs suisses de cannabis valent une fortune*, récupéré de <https://www.lematin.ch/navlematindimanche/ouvert/Les-500-000-fumeurs-suisses-de-cannabis-valent-une-fortune/story/17390892>
- Mollet, E. (2003). Réflexion sur le milieu festif et clandestin des « raves-parties », au travers de deux populations caractéristiques en France et à Détroit, aux Etats-Unis. *Psychotropes*, 9(3), 135-151.
- Nuit Blanche ?. *Accueil*. Récupéré sur <http://www.nuit-blanche.ch/wp/>
- Office Fédéral de la Santé Publique. (2016, 2 novembre). *Politique suisse en matière de drogues*. Repéré de <https://www.bag.admin.ch/bag/fr/home/aktuell/news/news5.html>
- Ogien, A. (1995). *Sociologie de la déviance*. Paris : Armand Colin.
- Ogien, A. (2006). Préface : une connaissance inutile?, In A. Fontaine, *Double vie : les drogues et le travail* (pp. 11-16). Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
- Paillé, P. & Mucchielli, A., (2012 [2003]). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

- Peretti-Watel, P. (2005). *Cannabis, ecstasy : du stigmatisme au déni. Les deux morales des usages récréatifs de drogues illicites*. Paris : L'Harmattan.
- Pirot, S., Richard, D. & Senon, J.-L. (2005a). Les drogues et leur mode d'action. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 91-111). Paris : Masson.
- Pirot, S., Richard, D. & Senon, J.-L. (2005b). Les principales drogues. In P. Angel, D. Richard, M. Valleur, & E. Chagnard (Dir.), *Toxicomanies* (pp. 112-165). Paris : Masson.
- RTS. (2017, 21 mars). *Le CBD, ce cannabis légal qui fait le buzz en Suisse et qui embête la police*. Récupéré sur <https://www.rts.ch/info/suisse/8428018-le-cbd-ce-cannabis-legal-qui-fait-le-buzz-en-suisse-et-qui-embete-la-police.html>
- Savary, J.-F. (2007, 1 février). *La politique suisse en matière de drogues: le modèle des 4 piliers, historique et perspective*. Repéré de <http://www.grea.ch>
- Schneider-Harris, J. (2006, 11 octobre). Table ronde: drogues au féminin. *Les actes des EGUS 3*, 16-17. Repéré de http://www.asud.org/documents/egus/EGUSIII_net.pdf
- Simmat-Durand, L. (2009). Femmes et addictions dans la littérature internationale : sexe, genre et risques. *Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire, 10-11*, 86-89. Récupéré de <http://invs.santepubliquefrance.fr/beh/>
- Soulet, M.-H. (2002). *Gérer sa consommation : Drogues dures et enjeu de conventionalité*. Fribourg : Editions universitaires de Fribourg.
- Sueur, C. (2005). Réduction des risques en milieu festif. P. Giroux-Arcella, M. Joubert & C. Mougny (Dir.), *Villes et toxicomanies : de la connaissance à la prévention* (p. 249-270). Toulouse : Erès.
- Taboada, M.-J. (2006, 11 octobre). Table ronde: drogues au féminin. *Les actes des EGUS 3*, 15. Repéré de http://www.asud.org/documents/egus/EGUSIII_net.pdf
- Zinberg, N. E. (1974). *Drug, Set and Setting*. New Haven : Yale University Press.

ANNEXES

Annexe 1 : profils des enquêtées

Sandra

Sandra a 27 ans, elle est suisse et a grandi à Genève. Elle vit actuellement seule. Elle a effectué des études dans la santé et travaille depuis bientôt trois ans comme infirmière. Elle travaille à temps plein avec des horaires irréguliers, et sa situation professionnelle la satisfait. Elle est en couple depuis un an.

Elle consomme de l'ecstasy pour la première fois à 24 ans, à l'étranger, avec sa meilleure amie, dans une boîte de nuit. Depuis, elle consomme de l'ecstasy de façon non régulière (parfois 2 fois par mois, parfois pas pendant 6 mois...), et occasionnellement de la MDMA. Elle a goûté une fois à la cocaïne et une fois à la kétamine, mais n'a pas réitéré. Elle consomme toujours avec son groupe d'amis, dans un cadre festif et la plupart du temps dans des boîtes de nuit genevoises qui diffusent de la musique électronique. Son petit ami ne consomme pas de drogue mais a essayé une fois avec elle. Elle n'en consomme pas lorsqu'il est là mais il est néanmoins au courant de sa consommation. Dans le futur, elle envisage de continuer à consommer mais de manière très occasionnelle (environ une fois par année).

Anne

Anne a 39 ans. Née à l'étranger, elle est arrivée en Suisse durant son enfance et a grandi dans les environs de Lausanne. Elle vit actuellement seule. Elle a suivi des études universitaires et travaille à temps partiel au sein d'un service de communication dans le secteur de l'humanitaire. Elle se projette encore plusieurs années à ce poste. Elle a été mariée entre ses 21 et 24 ans et est actuellement en couple depuis 6 mois.

Anne consomme de la cocaïne pour la première fois à 26 ans, avec son petit ami de l'époque qui fournit le produit. Elle ne consomme alors qu'avec lui, toujours dans un contexte festif. Elle est initiée à l'ecstasy par son petit ami suivant, à 28 ans. Elle est alors étudiante et ils sortent beaucoup. Par la suite, elle reste cinq ans avec un homme avec qui elle consomme de la cocaïne. Vers 33 ans, elle découvre la MDMA. Elle a aussi fumé du cannabis jusqu'à l'âge de 30 ans. La fréquence de consommation, les types de substances et les quantités

consommées ont beaucoup varié depuis ses premières expériences. Elle a pu, à certaines périodes, consommer chaque semaine. Aujourd'hui, elle consomme une dizaine de fois dans l'année, uniquement de l'ecstasy ou de la MDMA. Elle consomme avec des ami·e·s ou son copain, dans des contextes festifs assez variés : soirées chez des ami·e·s, en boîte de nuit, dans un bar, un concert...

Sara

Sara a 25 ans, elle est d'origine étrangère et est arrivée à Lausanne à l'âge de six ans, après avoir passé ses premières années en France. Elle est restée à Lausanne depuis et y vit aujourd'hui en colocation. Après la fin de l'école obligatoire, elle a vécu différentes expériences de formation qui ne l'ont pas convaincue et il lui a fallu du temps pour trouver sa voie. Aujourd'hui, elle a recommencé un CFC et cette formation lui plaît beaucoup. Elle est actuellement célibataire.

Elle consomme de l'ecstasy pour la première fois à 20 ans, avec un ami qui lui en propose lors d'une soirée techno. Elle découvre alors le milieu des soirées électroniques et quelques mois après cette première expérience, elle commence à consommer tous les week-ends de l'ecstasy ou de la cocaïne. Elle consomme toujours avec des ami·e·s et en milieu festif. Elle sort alors en *rave* ou en boîte de nuit, en soirées techno, plutôt à Genève. Cette période dure un à deux avant qu'elle ne décide de diminuer énormément sa consommation. Aujourd'hui, elle consomme de la cocaïne occasionnellement et en petite quantité, principalement en début de soirée.

Klara

Klara a 25 ans, elle est née à Genève de parents étrangers. Elle vit actuellement en colocation. Elle a passé quatre ans au collège puis a arrêté au profit de l'École de Culture Générale. Elle s'est spécialisée dans le social et a poursuivi sa formation dans une Haute École. Elle est actuellement en année sabbatique et termine son travail de Bachelor tout en travaillant à côté afin de pouvoir partir voyager. Elle prévoit de commencer un master dans une année. Elle est en couple depuis un mois et demi.

Klara commence à fumer du cannabis au cycle et elle a une consommation assez soutenue au collège. Autour de ses 17 ans, alors qu'elle est encore au collège, elle teste pour la première fois l'héroïne (fumée) et la cocaïne. Elle consomme de l'héroïne durant quelques semaines, avec une amie dont le petit-ami a une consommation plus soutenue, avant de s'en éloigner. La cocaïne est quant à elle consommée occasionnellement et dans un cadre festif. Depuis, elle a

testé différentes drogues : de l'ecstasy, de la MDMA, du speed, du LSD, des champignons hallucinogènes... La plupart des drogues sont consommées en milieu festif, à part les hallucinogènes qui sont plutôt consommés en journée, dans la nature. Elle consomme avec un groupe d'amis plutôt féminin, généralement en soirées électro (boîtes de nuits ou rave). Elle n'a jamais eu de consommation trop régulière et aujourd'hui, elle consomme majoritairement des ecstasy et de la MDMA. Elle peut en parler ouvertement avec son copain qui consomme quant à lui plutôt de la cocaïne.

Élodie

Élodie a 20 ans. D'origine méditerranéenne, elle est arrivée à Genève avec sa famille lorsqu'elle avait un an. Elle vit actuellement avec ses parents. Elle effectue sa dernière année à l'école de commerce et projette de poursuivre ses études dans une Haute Ecole. Elle est célibataire.

A 17 ans, Élodie consomme pour la première fois de la MDMA qu'un ami lui propose de goûter, dans un bar. Elle prend ensuite de l'ecstasy à l'âge de 18 ans, avant d'aller dans une soirée en boîte à Genève. Par la suite, durant une période de deux mois, elle consomme de l'ecstasy tous les week-ends, parfois également de la cocaïne et du speed. Elle consomme en milieu festif, surtout en rave ou en boîte, avec des amis et également parfois son petit ami de l'époque. Elle diminue ensuite sa consommation de drogues puis arrête totalement pendant un an. Depuis quelques mois, elle consomme à nouveau de la cocaïne ou du speed, voire des ecstasy, mais en plus petite quantité et de façon beaucoup plus occasionnelle.

Marie

Marie a 23 ans, est suisse et a grandi dans la campagne vaudoise. Il y a quelques mois, elle a déménagé de chez ses parents pour s'installer à Lausanne en colocation. Elle est actuellement en master à l'université. Après son master, elle ne sait pas encore si elle va poursuivre en doctorat ou chercher du travail. Elle est célibataire depuis environ une année.

Marie consomme pour la première fois du 2C-B alors qu'elle a 21 ans. Elle est initiée par un ami de l'université et consomme avec plusieurs autres amis, avant de sortir en boîte à Lausanne. Elle ne reprend qu'une seule fois du 2C-B et environ une année plus tard, elle essaye la MDMA lors d'un festival à l'étranger, initiée par ce même ami. Depuis, elle consomme uniquement de la MDMA, en moyenne tous les deux mois, toujours avec cet ami

et d'autres proches, dans des contextes festifs comme des festivals, des concerts ou en boîte, et dans des soirées où l'on diffuse de la musique électronique.

Alicia

Alicia a 33 ans. Elle est d'origine méditerranéenne et ses parents ont immigré en Suisse lorsqu'elle était enfant. Elle a grandi en Suisse alémanique, a vécu quelques années en Suisse romande puis est partie deux ans en Angleterre, où elle s'est mariée puis a divorcé. Elle est ensuite revenue en Suisse romande. Ses parents sont devenus témoins de Jéhovah pendant son enfance et elle a grandi dans ce milieu avant de s'en éloigner puis de le quitter à l'âge de 24 ans. Elle n'a depuis plus de contacts avec ses parents. Elle habite actuellement en colocation à Lausanne et effectue les procédures de naturalisation. Poussée par ses parents, elle a effectué des études d'employée de commerce et a travaillé dans divers endroits en tant que secrétaire. Elle travaille aujourd'hui dans l'administration mais son travail ne lui plaît guère. Après sa naturalisation, elle prévoit donc de quitter son travail et de prendre du temps pour elle, notamment pour voyager. Après son divorce, elle a été en couple durant trois ans. Depuis quatre mois, elle fréquente son ancien colocataire.

Alicia essaie pour la première fois la cocaïne à l'âge de 28 ans, avec son petit ami de l'époque. Lui en avait déjà consommé et durant trois ans, elle consomme avec lui très occasionnellement, environ deux fois par année. Après leur séparation, elle commence à sortir plus et elle rencontre une personne avec qui elle va consommer beaucoup plus régulièrement (trois à sept fois par semaine) durant six mois. Durant cette période, elle ne consomme qu'en soirée, à la maison ou lors de sorties. Elle coupe ensuite les ponts avec cet ami afin de diminuer sa consommation. Depuis, sa consommation a varié. Elle consomme d'abord de façon plus occasionnelle, lorsqu'elle sort faire la fête. Ensuite, il y a une période de plusieurs mois où ça redevient plus fréquent (en moyenne tous les week-end). Elle a diminué sa consommation depuis le printemps pour consommer en moyenne une fois par mois, uniquement lors de sorties où elle fait la fête.

Sofia

Sofia a 25 ans et est d'origine méditerranéenne. Elle est arrivée en Suisse à l'âge de 4 ans avec sa famille et a grandi dans le Valais. Elle a déménagé à Lausanne lorsqu'elle a débuté ses études à l'université et elle vit actuellement en colocation. Elle vient de terminer son Bachelor et est actuellement en année sabbatique. Elle va partir voyager seule en Asie et pense effectuer un master à son retour. Elle est célibataire.

Sofia commence à fumer des joints à 13 ans et à prendre de l'ecstasy et la MDMA à 15 ans, avec des amis plus âgés, lors de soirées techno dans le Valais ou dans les alentours. Jusqu'à ses 18 ans, elle sort beaucoup et consomme des drogues tous les week-ends. Elle vit notamment une période d'un mois durant laquelle elle consomme de la cocaïne en semaine avec son meilleur ami, en sortie ou à la maison. Elle diminue par la suite et arrête même entièrement lorsqu'elle passe sa maturité gymnasiale, à 20 ans. Elle est alors en couple avec une fille qui est contre la drogue. Elle recommence ensuite mais de façon moins fréquente (environ une fois par mois). Elle a testé de nombreuses substances (ecstasy, MDMA, cocaïne, LSD, champignons hallucinogènes, speed, kétamine, PCP, 2-CB...). Actuellement, elle consomme toujours des drogues en milieu festif et avec des ami·e·s, mais des quantités beaucoup plus petites (par exemple, une pilule ou une demi pilule d'ecstasy pour une soirée).

Marine

Marine a 28 ans et vient de l'île de la Réunion, où elle a grandi. Elle a effectué un master en droit et a déménagé à Zurich il y a six ans dans le cadre de ses études. Elle a travaillé quelques années dans son domaine avant de faire un apprentissage de pâtisserie en France. Elle a ensuite travaillé deux ans en tant que pâtissière dans un hôtel lausannois mais a récemment arrêté en raison des mauvaises conditions et de la pression engendrée par ce travail. Elle a repris depuis un travail de bureau à plein temps. Elle prévoit pour l'instant de rester au sein de la même entreprise, où elle est satisfaite de son travail. Elle vit actuellement seule, et, après avoir mis fin à une relation de sept ans avec un homme, elle a un copain depuis peu.

Marine prend de l'ecstasy pour la première fois il y a neuf mois, lors d'une soirée électro en boîte de nuit à Lausanne, avec des ami·e·s qui en consomment déjà. Elle travaille alors encore dans la pâtisserie. Après cette première expérience, elle en consomme trois fois par semaine pendant plus de 6 mois. Elle diminue ensuite sa consommation pour n'en prendre actuellement plus qu'une ou deux fois par mois. Elle a testé le speed, la cocaïne et la MDMA, mais elle consomme essentiellement des ecstasy, en petite quantité (un quart ou une demi pilule par soirée). Son petit-ami consomme également occasionnellement.

Morgane

Morgane a 30 ans et elle a grandi à Genève. Elle a effectué des études dans la santé et travaille depuis deux ans et demi comme infirmière. Elle travaille actuellement à 80 % avec des horaires irréguliers. Elle envisage de changer de département et d'augmenter son temps de

travail. Elle vit actuellement seule et son petit-ami avec qui elle est depuis quatre mois va prochainement emménager avec elle.

Morgane teste la MDMA pour la première fois à 27 ans, dans le sud de la France avec son petit-ami de l'époque qui y vivait. Elle est initiée par lui et ses amis et c'est là-bas qu'elle prend aussi pour la première fois de la cocaïne. Par la suite, célibataire, elle sort régulièrement à Genève et commence à consommer des drogues avec un petit groupe d'ami·e·s, principalement en soirée techno. Elle consomme alors essentiellement de la cocaïne, et cette consommation est assez régulière les week-end durant une période d'environ 6 mois. Depuis quelques mois, elle sort moins et ne consomme pratiquement plus de drogues. Elle ne souhaite plus du tout consommer de cocaïne, et éventuellement de l'ecstasy de façon très occasionnelle.

Julie

Julie a 27 ans et a grandi à Genève. Elle a effectué des études à l'École de Culture Générale orientées dans l'art et la musique et a commencé une école d'art qu'elle a rapidement quittée. Par la suite, elle a voyagé avant de commencer à travailler en tant que projectionniste dans plusieurs cinémas indépendants ainsi qu'en tant que barmaid dans un lieu de vie nocturne à Genève. Elle cumule aujourd'hui ces différents emplois et a donc des horaires irréguliers et des temps de travail variables. Elle travaille beaucoup le soir, la nuit et les week-ends. Elle est satisfaite de cette situation professionnelle. Elle fréquente le milieu alternatif depuis plusieurs années. Elle est en couple depuis deux ans et elle vit avec son copain.

Julie consomme pour la première fois de la cocaïne et de l'ecstasy alors qu'elle a 17 ans, avec des d'ami·e·s plus âgé·e·s et déjà expérimenté·e·s. Elle a l'occasion de prendre de la cocaïne lors d'un anniversaire, et de l'ecstasy lors d'une soirée techno. Sa consommation devient rapidement régulière et elle consomme beaucoup jusqu'à ses 20 ans, particulièrement de la cocaïne. Elle ne consomme pas alors que de manière festive, elle peut aussi consommer la journée et sans beaucoup de limites. A 20 ans, elle sort pendant un an avec un garçon qui ne consomme pas du tout et elle cesse pratiquement de consommer. Elle part en voyage après leur rupture et ne consomme toujours presque pas de drogues. Elle sort ensuite avec un autre homme très « anti-drogue » et elle continue de très peu consommer. Après leur rupture, elle recommence à consommer beaucoup de cocaïne et, suite à un drame, elle se drogue tous les jours pendant environ deux mois. Elle diminue ensuite beaucoup sa consommation. Aujourd'hui, elle consomme encore de la cocaïne une à deux fois par mois. Elle consomme soit en petite quantité lorsqu'elle travaille la nuit (avec des collègues barmen), soit, plus

rarement, en plus grande quantité, pour faire la fête lors d'occasions spéciales (anniversaires, festivals...) avec des ami·e·s ou son copain, qui consomme également de la cocaïne occasionnellement. Sa consommation actuelle lui convient et elle ne pense pas arrêter, ni recommencer à consommer plus.

Selma

Selma a 26 ans et a grandi à Genève. Elle vit seule et est en couple depuis bientôt un an. Elle a effectué une formation dans l'horticulture et a travaillé plusieurs années au sein d'une association. Elle s'est faite licencier il y a quelques mois pour des raisons physiques : elle a des problèmes qui ne lui permettent plus d'effectuer ce genre de travail. Depuis, elle a différents projets en tête et cherche encore sa voie par rapport à son futur professionnel.

Selma essaie la MDMA autour de ses 20 ans, avec une amie, lors d'un festival électro à Genève. Suite à cette première expérience, elle consomme régulièrement de la MDMA ou des ecsasy les week-ends, durant environ un an et demi, dans des soirées techno à Genève, en boîtes ou en rave, avant de diminuer et même d'arrêter d'en consommer. Autour de ses 23 ans, elle teste la cocaïne et commence à en consommer occasionnellement. Elle rencontre alors son ex-petit ami qui consomme également de la drogue et qui commence à dealer de la cocaïne chez eux. En ayant de la cocaïne à la maison, en consommer devient un habitude, et pas spécialement dans un contexte festif. Depuis qu'elle a mis fin à leur relation, elle a diminué cette consommation de cocaïne. Depuis l'année passée, elle ressort un peu plus et re-consomme des ecstasy ou de la MDMA en moyenne une fois par mois. Son petit-ami consomme régulièrement lorsqu'il sort. A long terme, elle aimerait bien cesser de consommer, ou au moins garder ça de manière très occasionnelle (3-4 fois par année).

Camila

Camila a 26 ans. Elle est française et a grandi en Haute-Savoie, proche de Genève. Elle y réside toujours mais passe aussi beaucoup de temps à Genève, notamment les week-ends où elle est chez son petit-ami qui vit en ville. Ils sont en couple depuis un an et demi. Elle a un fils de 7 ans et s'est séparée du père il y a deux ans. Ils s'entendent très bien et ont une garde alternée. Camila a quitté l'école à 16 ans et a eu depuis divers jobs, principalement en tant que serveuse ou vendeuse. Elle est sans emploi depuis peu de temps et envisage de recommencer une formation. Elle cherche encore sa voie au niveau professionnel.

Elle a sa première expérience avec la drogue à 16 ans, lorsqu'un ami lui a fait goûter du LSD. Lorsqu'elle a 18 ans, elle essaie une fois l'ecstasy et une fois la cocaïne, sans que ces

expériences ne se passent bien. Elle ne prend ensuite plus aucune drogue jusqu'à sa séparation avec le père de son fils. Elle re-goûte alors l'ecstasy et la cocaïne, puis teste la MDMA. Elle commence alors à consommer tous les week-ends pendant environ six mois. Depuis une année, elle a diminué et ne consomme plus qu'une ou deux fois par mois. Elle consomme toujours dans des contextes festifs en lien avec la musique électronique, en boîte ou en rave. Elle consomme toujours avec des ami·e·s. Son petit-ami consomme également des drogues, ils consomment donc parfois ensemble. A long terme, elle souhaite cesser de consommer des drogues.

Laura

Laura a 25 ans, elle est suisse et a grandi dans la campagne fribourgeoise. Elle est mariée depuis 2 ans, a un fils de 6 mois et vit toujours à Fribourg avec son mari et son enfant. Elle a étudié au gymnase puis a effectué un apprentissage d'employée de commerce. Elle travaille depuis deux ans dans le secteur de l'immobilier.

Laura consomme de l'ecstasy pour la première fois à 20 ans, dans une boîte de nuit à Lausanne, avec des amies. Celles-ci ont déjà essayé. Suite à cette expérience, elle commence à consommer tous les week-ends et expérimente la cocaïne, la MDMA, le speed. Elle rencontre son futur mari dans le milieu festif et celui-ci consomme également. Après l'obtention de sa maturité, elle débute un apprentissage et consomme beaucoup moins pendant cette période. Lorsqu'elle commence à travailler, les habitudes changent. Des ami·e·s, dont l'un est un dealer, viennent régulièrement à leur domicile les week-ends et elles et ils consomment alors principalement de la cocaïne sur le mode de l'inhalation. Elle expérimente aussi les méthamphétamines. Lorsqu'elle tombe enceinte, elle cesse toute consommation de drogues et de tabac. Leur mode de vie et leur entourage change, et elle n'a plus rien consommé depuis plus d'un an. Son mari a re-consommé très occasionnellement en soirée.

Annexe 2 : grille d'entretien

THÉMATIQUES	QUESTIONS
Présentation	<ul style="list-style-type: none"> - Age, origine, grandi où, lieu de vie actuel - Études et travail actuel (satisfaction, projets, stabilité) - Relation amoureuse, familiale
Consommation	<ul style="list-style-type: none"> - Récit de la première expérience (contexte, motivations, avec qui, quelle substance, quel ressenti...) - Et depuis (contexte, motivations, avec qui, quelles substances, fréquence...) - Procuration des substances (et aspect financier) - Type de soirées (officielles VS illégales, importance du cadre...) + consommation générale d'alcool // joint ?
Lien avec le travail	<ul style="list-style-type: none"> - Comment concilier, organiser. Règles et stratégies ? - Influence de l'un sur l'autre, positive ou négative - Aspect échappatoire ? - Travail comme barrière ?
Liens sociaux	<ul style="list-style-type: none"> - Groupe d'amis <ol style="list-style-type: none"> 1. qui consomment <ul style="list-style-type: none"> ° aspect confiance, cadre sécuritaire ° aspect du genre : filles et garçons dans le groupe d'amis ? sentiment de différence dans les types de consommation, les expériences, les ressentis ? 2. qui ne consomment pas : dialogue ? importance du regard des autres, dimension cachée - Relation amoureuse : partage, confiance ? - Société au sens large : dimension cachée, pas acceptée, réprouvée... aspect légal, marginalisation ? → Quelle influence de la consommation sur les relations ?
Contrôle	<ul style="list-style-type: none"> → intégrer aux deux sections précédentes, revenir dessus si besoin - Consommation contrôlée ? Quelles règles, stratégies ? Conflit avec d'autres aspects du quotidien ?
Prévention / Information	<ul style="list-style-type: none"> - La personne s'informe ? Comment ? - Point de vue sur la prévention, la réduction des risques, l'importance du dialogue... - Connaissance de ces dispositifs et évaluation de leur intérêt, efficacité

Positif VS négatif

Pourquoi avoir eu envie d'en parler / accepté l'entretien ?

Annexe 3 : Confidentialité et utilisation des données

Voici l'explication que j'ai donnée aux enquêtées (par oral ou par écrit) pour définir la confidentialité des entretiens ainsi que la façon dont les données allaient être recueillies et utilisées :

« Un enregistrement audio est effectué durant l'entretien, depuis mon téléphone. Cet enregistrement est ensuite transféré sur mon ordinateur et supprimé du téléphone. De là, l'entretien est retranscrit et anonymisé (= le nom de la personne n'apparaît pas, ni le nom de personnes ou de lieux (p.ex. lieu de travail) qu'elle pourrait citer). Les retranscriptions d'entretien ne seront transmises qu'au directeur de mémoire et à l'experte chargé-e-s de l'évaluation du mémoire.

Dans le mémoire se trouvera une brève présentation des enquêtées (âge, situation conjugale/familiale, niveau de formation, occupation professionnelle + brève description de la consommation que la personne a / a eu). La personne sera désignée par un prénom d'emprunt. Cette présentation sera au préalable envoyée à chaque enquêtée qui pourra la « valider » (signaler si elle ne veut pas que certaines informations figurent, p.ex.). Dans le mémoire, lors de l'analyse, certains extraits d'entretiens pourront être cités, ceci afin d'appuyer et de soutenir l'analyse. Ces extraits seront bien sûr toujours anonymes. Le mémoire, une fois rendu et évalué, pourra être rendu public (sans les retranscriptions d'entretien). Les enquêtées, si elles le souhaitent, pourront recevoir une copie de leur entretien ainsi que du mémoire (à partir de février).

En plus de ces diverses précautions, je m'engage au secret professionnel et à ne dévoiler aucune information à des tiers pouvant mettre en cause l'anonymat de mes enquêtées.

En te remerciant encore pour ta participation. »